L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

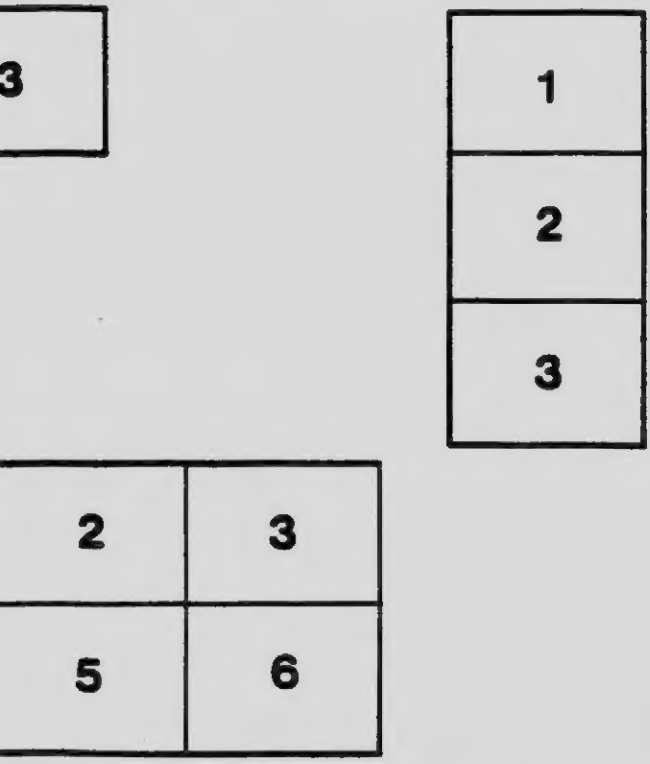
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



PQ
2196
B539
P121
1905

15 CTS LE VOLUME

e Livre Populaire

ELIE BERTHET

LE PACTE DE FAMINE

Première Edition

CHAUCHESNE & CIE
EDITEURS
310 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL

LIVRES POPULAIRES

A BON MARCHE

———o———

P. d'Aigremont	Sans Mère, 1 volume illustré de 900 pages val. $3.00 pour.	$1.50
G. Le Faure	La Guerre sous l'eau, illustré.	1.00
P. Mael	Marc et Lucienne, 2 vol.....	1.50
E. Richebourg	La Comtesse Paule, 3 vol.....	1.50
"	Petite Mère, 2 vol.....	1.00
P. de Courcelle	La Voleuse d'Honneur, 2 vol.	1.00
S. d'Irvy	Christiane, illustré	88
C. Le Goffic	L'Erreur de Florence, illnstré	88
H. Ardel	Le Rêve de Suzy, illustré.....	88
A. Cambry	La Vierge de Raphaël.....	88
R. Bazin	L'Isoiée.....	88
P. et V. Marguèrite	Le Prisme.....	88
P. Mael	Petite Fille d'Admiral.....	88
E. Richebourg	Les Amourenses de Paris, 2 v.	50
P. de Courcelle	Le Crime d'une Sainte.....	40
E. Charette	Aimé de son Concierge.....	40
E. Gaboriau	La Corde au Cou.....	40
Melle M. V.	Presque une Femme.....	35
A. LeRoy	Le Mariage de Laure.....	20
L. Mesnage	Vengeance de Femme..... ...	20
C. Guéroult	La Bourgeoise d'Anvers	20
Fenimore Cooper	Le Chasseur de Daims, 3 vol..	20
J. de Gastyne	L'Affaire du Sénéral.....	20
"	Mère Crucifiée.....	15
R. Bringer	Les Exploits de Capestoc.....	10
J. H. Rosny	L'Aiguille d'Or.....	10

———o———

LIBRAIRIE DEOM FRERE

1877 Rue Ste-Catherine, MONTREAL.

LA LITTERATURE MODERNE

PQ
2196
B539
P121
1905

ÉLIE PERTHET

LE PACTE DE FAMINE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

LE PACTE DE FAMINE

I

LE RENEGAT

Le 15 novembre 1768, au plus fort de la famine qui désola Paris et la France à cette époque, une foule nombreuse se pressait dans la halle aux blés, que l'architecte Camus de Muzières venait d'achever. On s'agitait, on se questionnait l'un l'autre, et sans doute les nouvelles qu'on échangeait à voix basse n'étaient pas satisfaisantes, car la consternation était peinte sur tous les visages. Il y avait là, contre l'usage, de pauvres femmes couvertes de haillons, au teint pâle, traînant par la main des enfants demi-nus. Elles s'approchaient timidement des groupes pour saisir quelques mots au passage, puis elles s'éloignaient en donnant des signes de désespoir. La colère et la menace brillaient dans les regards de quelques hommes du peuple; mais ils n'osaient élever la voix, et se serraient la main avec une sombre énergie. Une troupe de saldats gardait, le fusil sur l'épaule, les avenues du marché; des individus rébarbatifs parcouraient les groupes, épiant les gestes et l'attitude des mécontents. Ce déploiement de forces comprimait également les cris de rage et les plaintes douloureuses; il ne sortait de cette foule mobile qu'un murmure sourd, étouffé par la terreur.

Au milieu de ces gens en guenilles, ou du moins modestement vêtus, qui remplissaient la halle, deux hommes, dont l'extérieur annonçait l'opulence et dont l'air tranquille semblait insulter à la tristesse commune, se promenaient en causant et attiraient particulièrement l'attention. L'un, âgé d'environ trente ans, était en habit noir, et le reste de son costume, complètement noir aussi, l'eût fait prendre pour un membre du clergé, si l'épée, dont la poignée d'acier ciselé se jouait sur les poches de sa veste de velours, n'eût désigné un laïque attaché à la haute administration cléricale. Ses cheveux légèrement poudrés, seulement pour se conformer à la mode, encadraient un visage noble, régulier, plein de caractère et d'exprssion. Son compagnon, au contraire, gros financier d'une quarantaine d'annés, à la tournure commune, avait une de ces figures fraîches, rondes, fleuries, faites pour refléter une béatitude toute matérielle ou pour recevoir l'empreinte d'un éternel sourire. Son costume annonçait plus de recherches et de richesse que celui du personnage vêtu de noir. Ses manchettes et son jabot étaient de la plus fine dentelle de Malines; son habit de couleur changeante, les diamants qui brillaient à ses doigts, l'ampleur de sa perruque à la conseillère, son air fier et dédaigneux, trahissaient un heureux du siècle, au milieu des pauvres plébiens assemblés dans le marché public.

C'était donc sur ces deux hommes que se portait la curiosité passablement hostile de la foule. Quand ils s'approchaient de quelque groupe, on s'avertissait par un signe, on se taisait, on baissait la tête, et on ne reprenait la conversation à voix basse que lorsqu'ils étaient passés.

L'intimité qui semblait exister entre eux était en effet de nature à exciter l'attention de ceux qui les connaissaient l'un et l'autre, et à justifier des suppositions étranges. Le personnage si bouffi de graisse et d'im-

portance s'appelait Pierre Malisset: c'était un ancien boulanger de la rue Baudrier, qui, après avoir fait banqueroute, avait acquis une funeste célébrité dans les marchés à blés, où il achetait d'immenses quantités de grains pour le compte du roi. Or, on se disait à l'oreille que cette entreprise des blés du roi, présentée comme un acte de prévoyance de la part du gouvernement, n'était en réalité qu'un vaste système d'accaparement au profit de quelques financiers dont Malisset était l'agent responsable. On racontait qu'un pacte secret, flétri du nom de pacte de famine, avait été conclu par les membres de cette société; au moyen d'une ferme énorme qu'ils payaient aux ministres et à la cour, ils avaient acquis le droit de vendre au poids de l'or le pain dont se nourrissait le peuple. Mélisset et ses complices passaient donc pour être les auteurs de la misère publique; on assurait qu'il dépendait d'eux de ramener l'abondance dans Paris et dans la France entière, alors en proie aux horreurs de la disette. Aussi l'indignation publique ne trouvait-elle pas de termes assez énergiques pour maudire tout bas cet audacieux qui, couvert de bijoux, venait ainsi la braver ouvertement.

Une chose plus étonnante encore que l'audace de Malisset, c'était de voir à ses côtés, et sur le pied d'une familiarité amicale, un homme qui avait toujours été l'ennemi des accaparateurs, qui les avait attaqués, soit clandestinment dans les pamphlets, soit ouvertement devant les parlements, dans des mémoires d'économie sociale. Prévot de Beaumont, ainsi s'appelait le compagnon de Malisset, était secrétaire du clergé, et avait passé jusque-là pour un chaud partisan des idées philanthropiques du docteur Quesnay, dont plus tard Turgot devint le continuateur. Les habitués de la halle avaient eu souvent occasion de le voir au milieu d'eux, lorsqu'il venait les questionner avec intérêt sur les cau-

ses de la rareté des grains et sur les moyens d'y remédier; ils le connaissaient bon, généreux, ami du pauvre; ils ne pouvaient donc comprendre cette subite et bizarre liaison entre deux hommes si peu faits pour s'entendre.

—Parbleu! disait l'un avec une rage concentrée, ne voyez-vous pas que votre M. de Beaumont a fait comme les autres écrivassiers? Ces gens ont l'air de défendre le peuple, mais c'est pour qu'on achète leur silence. Les accapareurs sont riches, ils ont encore fermé la bouche à celui-là, et se sont fait de lui un trophée, afin de nous apprendre que nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

—Silence donc! silence! reprit son voisin d'un air mystérieux; je connais M. le secrétaire du clergé, moi, et je sais qu'il s'occupe activement des intérêts du peuple... Si l'on osait parler, on vous en dirait plus long, mais soyez convaincu, si M. de Beaumont paraît être l'intimé de ce scélérat de Malisset, qu'il a de bonnes raisons pour cela.

—Peut-être Malisset l'a-t-il pris pour sauve-garde, dit un autre; on a parlé d'émeute, et ce poltron d'accapareur n'est pas fâché d'avoir près de lui quelqu'un dont l'influence pourrait le tirer d'un mauvais pas.

—Croyez-vous qu'il en ait besoin? fit le premier avec ironie, en désignant les soldats postés aux entrées du marché.

Pendant que cette conversation avait lieu dans un coin obscur de la halle, Malisset et Prévot de Beaumont, après une assez longue promenade à travers la foule, s'étaient approchés de la porte qui donne dans la rue de Grenelle; là ils s'arrêtèrent et échangèrent quelques paroles dernières avant de se séparer. Or, les soupçons exprimés par un des précédents interlocuteurs au sujet du secrétaire du clergé étaient bien fondés, si on en juge par le dialogue des deux nouveaux amis.

—Eh bien! mon cher, disait le financier en haussant les épaules, vous le voyez, le peuple est très sage, et ce serait folie de se porter son avocat quand il ne songe pas lui-même à protester... Je vous félicite donc d'avoir renoncé enfin à vos projets de réforme, d'être venu franchement à nous... Vous avez des talents administratifs très précieux, nous saurons les employer... Votre charge de secrétaire du clergé, je crois, ne conduit pas à grand'chose. Vous avez, m'a-t-on dit, un père, une femme, un enfant, une famille enfin, et vous n'êtes pas riche... Il faut songer à votre fortune!

Le jeune homme répondit par un signe équivoque.

—Depuis notre dernière entrevue, continua Malisset d'un ton de bonhomie, j'ai vue nos messieurs, je leur ai fait vos conditions. Venez ce soir souper à ma petite maison; ils y seront tous, et vous les trouverez, j'espère, fort bien disposés. Plusieurs d'entre eux ont cependant encore sur le coeur une certaine proposition adressée par vous à M. d'Invau, et qui avait pour but de nous faire tous pendre. Mais je compte annoncer votre conversion franche, complète, définitive; je me porterai garant de votre bonne foi, et toutes les difficultés seront levées; nous ne voulons pas la mort du pêcheur... Eh bien! mon cher, sur ma parole, ajouta-t-il en riant, aux termes où nous en sommes, je puis convenir avec vous que vous commenciez à nous faire peur!... N'abusez pas de mon aveu.

—Vraiment! demanda Beaumont de même; je vous faisais peur, et pourquoi?

—Non pas, reprit Malisset en éludant la question, que nous ayons aucun danger à craindre de votre part ou de la part de tout autre... et si l'on osait... Mais brisons là, interrompit-il en lui tendant la main avec une apparence de cordialité; merci de n'avoir pas craint vous homme populaire, de vous compromettre publiquement avec moi, moi la bête noire de cette canaille...

Car je vous ai beaucoup compromis, ajouta-t-il d'un air qui voulait donner une grande opinion de son adresse; les badauds, tout à l'heure, jetaient sur vous des regards encore plus furibonds que sur moi... Je viens de vous faire brûler vos vaisseaux.

—Que m'importe, répondit le secrétaire du clergé en souriant, si vous et vos amis devez remettre ma barque à flot!

—Pas mal, jeune homme, dit le gros financier d'un ton protecteur, en frappant sur l'épaule de Prévot; j'aime à vous voir cette bonne humeur... Mais, vraiment, ajouta-t-il en baissant la voix, toute réflexion faite, il me semble possible d'augmenter encore le prix du grain d'une livre tournois au moins par quintal... Ces bonnes créatures-là ne bougeront pas davantage.

—Haussez, haussez toujours! répondit Prévot de Beaumont avec une vivacité trop énergique pour être naturelle.

Il ajouta aussitôt d'un ton moqueur:

—Plus le mulet est chargé, mieux il marche.

Tous les deux poussèrent des éclats de rire.

—Allons! nous nous entendrons, dit Malisset en se dirigeant vers sa voiture, qui l'attendait à la porte de la halle. Venez ce soir à ma petite maison du Roule; vous la connaissez déjà... nous causerons gaiement, le verre à la main.

—A ce soir, dit Beaumont en s'inclinant.

Ils allaient se séparer; une rumeur, qui s'éleva à quelques pas d'eux, attira leur attention. Un homme, misérablement vêtu, parlait avec chaleur au milieu d'un groupe; la hardiesse et la véhémence de son langage devaient faire trembler pour lui, quand on connaissait la brutale et inévitble police qui gouvernait alors la capitale de la France.

—N'est-ce pas une infamie? s'écria-t-il; cinquante livres le sac de blé! Comment vivront les pauvres

gens? Il faudra donc que nous allions paître l'herbe dans les champs comme les troupeaux? J'avais deux enfants, moi qui vous parle: l'un est mort de faim dans la famine de 1752; certainement l'autre mourra de la même manière pendant celle-ci... Ah! si le roi savait ce que l'on fait en son nom pour réduire au désespoir le pauvre monde!... S'il savait à quel prix ses agents accaparent le blé et à quel prix ils le revendent!

Un murmure d'approbation accueillit ces plaintes. Malisset, qui allait monter dans son carrosse en fredonnant un air d'opéra, revint sur ses pas. Sûr d'être soutenu, il marcha droit à l'homme qui venait d'élever la voix.

—Que parles-tu d'accaparements, drôle? demanda-t-il avec mépris: sais-tu devant qui tu oses prononcer de telles paroles? Sais-tu qui je suis?

—Vous êtes monsieur le contrôleur général de la manutention des blés du roi, dit l'homme du peuple en baissant les yeux.

—Eh bien! maraud, qu'as-tu voulu faire entendre au sujet de l'administration philanthropique dont je suis le chef?... Ignores-tu, toi qui te plains, que cette administration, aux termes de ses statuts, doit donner douze cents livres par an aux pauvres, et que cette somme est prise sur des bénéfices déjà presque nuls? Va, si, au lieu de crier à l'accaparement, toi et tant d'autres fainéants, vous travailliez à la terre, ou si vous payiez exactement vos impôts au trésor de Sa Majesté, il n'y aurait pas de famine.

Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, ne reçurent pas de réponse. A la vérité, quelques monts se plissèrent, quelques poings se fermèrent convulsivement, mais personne ne souffla.

—Tiens, dit Malisset en paraissnt se radoucir et en présentant au plaignant un écu de six livres, si vraiment tu es père de famille, voilà de quoi acheter du

pain pour aujourd'hui... Mais va-t'en bien vite, sinon je vais donner l'ordre de te mettre dans un lieu où tu ne pourras plus clabauder contre personne.

Et il s'éloigna avec le secrétaire du clergé, auquel il dit en souriant :

—Tout ceci ne prouve rien. Nous allons préparer la hausse... A ce soir donc, Prévot ; à ce soir, chez moi et tout ira bien.

Il monta dans sa voiture, en présence de la foule consternée, fit encore un signe d'adieu à Prévot, et disparut.

II

LA RECRUE

Alors le secrétaire du clergé rentra dans la halle, sembla chercher quelqu'un du regard; puis il s'avança vers un homme du peuple, appuyé contre la muraille dans un coin isolé; ce nouveau personnage avait le costume et le tablier de cuir d'un ouvrier.

—Boyrel, lui dit-il à voix basse, je n'ai pu refuser à Malisset de me montrer en public avec lui pour preuve de ma sincérité. Hâte-toi de rassurer nos amis que cette démarche a sans doute étonnés... dis-leur que nos projets tiennent pour ce soir. Je compte sur toi.

L'ouvrier s'inclina respectueusement et se perdit dans la foule.

L'attention de Prévot de Beaumont tomba alors sur le malheureux qui venait de se plaindre avec tant d'amertume. Il était encore là, entouré de pauvres gens comme lui, qui applaudissaient, mais seulement du regard et du geste, à ses audacieuses proles. Il tournait et retournait dans ses mains la pièce d'argent du financier, et disait avec son intrépide franchise:

—Oui, c'est cela, ils nous volent des millions et ils nous font l'aumône d'un écu! Ne faut-il pas leur baiser la main, à ces gens charitables, qui, avec l'argent pris sur notre faim et notre misère, achètent de beaux habits, des hôtels, des carrosses! Ah! s'il y avait ici des

gens de coeur qui ne voudraient pas se laisser arracher le dernier morceau de pain de la bouche...

Il s'interrompit tout à coup en voyant fuir tous ses auditeurs. Il se retourna et se trouva en face d'une escouade de soldats.

—A moi, mes amis! s'écria-t-il sans reculer d'un pas.

La foule continua de fuir vers le côté opposé de la halle; les soldats cernèrent l'audacieux orateur et s'emparèrent de lui.

—Les lâches! murmura-t-il d'un ton méprisant, en regardant le vide qui s'était formé autour de lui.

On allait le conduire en prison; Prévot de Beaumont s'élança vers l'exempt de police qui commandait l'escouade, et lui dit avec autorité:

—Laissez aller ce malheureux, je réponds de lui.

—Qui êtes-vous? demanda l'exempt en le toisant avec insolence.

Prévot lui glissa quelques mots à l'oreille.

—Alors, c'est différent, dit l'exempt avec une sorte d'ironie en faisant signe à ses limiers de lâcher leur proie; si vous êtes l'ami de M. le contrôleur général, je n'ai rien à dire: c'est votre affaire.

Les soldats poussèrent brutalement le pauvre diable, et lui administrèrent quelques bourrades que Prévot ne pût empêcher; puis ils retournèrent à leur poste, en échangeant de grossières plaisanteries. Le secrétaire s'empressa d'entraîner son protégé, de peur qu'il ne laissât échapper encore des paroles trop hardies. Ils traversèrent ensemble la halle, si pleine un moment auparavant, et maintenant déserte, puis ils sortirent par la porte qui donne rue du Four.

Quand ils furent à quelque distance du marché, dans une des rues solitaires qui l'avoisinent, Prévot se mit à examiner celui à qui il venait de rendre un si grand service. C'était un homme de taille moyenne, dont les habits, sans être élégants, n'attestaient cependant pas

une profonde misère. Son visage mâle ne portait pas la trace de la faim et des privations; ses petits yeux noirs, enfoncés, mobiles, exprimaient plus d'astuce et d'avidité que de courage et de résignation. Dans la scène qui venait d'avoir lieu, et qui pouvait avoir pour lui de si funestes conséquences, il n'avait montré ni faiblesse ni étonnement; mais cette sécurité était-elle le résultat d'un grand courge ou du désespoir? C'est ce que de Beaumont ne pouvait expliquer.

—Tu dois être bien pauvre, dit-il après un moment d'examen silencieux, pour t'être compromis avec tant d'imprudence. Qui es-tu? comment te nommes-tu?

—Je m'appelle Jérôme Picot, répondit l'inconnu avec un peu d'hésitation, et, comme vous le dites, je suis un pauvre père de famille; j'ai une femme et un enfant à ma charge. Jusqu'ici j'ai vécu bien misérablement, mais enfin j'ai vécu de mon état de tisserand. Comme l'argent est rare et le pain cher, mon maître m'a renvoyé depuis plusieurs jours; ma famille et moi nous sommes sans ressource... Aujourd'hui, en allant à la halle, j'ai appris que le prix du grain était encore augmenté; ma foi! la colère m'a tourné la tête, et, sans votre bienveillante protection, dont je vous remercie mille et mille fois...

—A quoi bon cette colère? dit Beaumont tranquillement; pourquoi rendre les gens du roi responsables de la cruelle famine qui désole Paris? L'année a été stérile, les fonds manquent dans les caisses de prévoyance et de secours: voilà tout le secret de la misère publique.

Celui qui se donnait le nom de Jérôme Picot fixa sur son interlocuteur un regard pénétrant, et lui dit avec une expression railleuse:

—Ecoutez, monsieur, le peuple n'est pas dupe de ces mensonges. Ce n'est ni la stérilité de l'année ni la pénurie du trésor qui cause la famine; et si on en voulait les preuves, on irait les chercher dans les bureaux

de la rue St-Laurent, de la rue Bourbon-Villeneuve, de la rue...

—Parle plus bas. Sais-tu bien que tu désignes là les bureaux de l'administration des blés du roi?

—Les bureaux des accapareurs qui ruinent la France au nom de Louis le Bien-Aimé, répondit Jérôme d'une voix grave; les bureaux de ces misérables qui ont fait le pacte de famine, et qui, depuis plus de trente ans, s'engraissent de la misère publique!... La famine de 1741, où mon père mourut de besoin; celle de 1752, où mon fils expira sur le sein tari de sa mère, qui manquait de nourriture depuis plusieurs jours; celle d'aujourd'hui, qui fera peut-être périr ma femme, l'enfant qui me reste et moi avec eux, tout cela est leur ouvrage. Oh! continua Jérôme avec rage, s'il se trouvait un homme assez généreux, assez ami du pauvre pour démasquer ces scélérats, pour venir devant le roi ou à la barre du parlement dénoncer tout haut ce que l'on dit tout bas...!

Il y avait dans ces paroles une allusion trop directe, qui excita la défiance de Prévot; il interrompit brusquement son interlocuteur.

—Ceci est un conte absurde, fit-il en présentant un nouvel écu de six livres à Jérôme, qui accepta sans trop se faire prier; tiens, voilà de quoi subvenir aux besoins de demain, puisqu'on a déjà pourvu aux besoins de la journée. Je ne puis faire davantage, car je ne suis pas riche... Maintenant, voici ton chemin, voilà le mien, adieu.

Malgré ce ton décidé, Prévot de Beaumont ne se montrait pas plus empressé de s'éloigner que Jérôme lui-même. L'un et l'autre s'étaient arrêtés sur le trottoir, sans s'inquiéter des passants qui le coudoyaient; chacun d'eux semblait attendre que l'autre reprit l'entretien.

—Eh bien! dit Jérôme d'un ton brusque, je ne puis

m'empêcher de vous dire que vous êtes un brave jeune homme et si je ne vous avais pas vu avec Malisset, le plus fieffé coquin de la terre..'

La main de Prévot s'appuya tout à coup sur l'épaule du tisserand, et la pressa d'une manière significative.

—Tu es donc un homme de cœur et de résolution? demanda-t-il vivement, comme s'il venait de prendre un parti.

—N'ai-je pas fait mes preuves tout à l'heure au milieu de ces lâches?

—C'est vrai; mais ce n'est pas encore assez. Serais-tu disposé à risquer ta vie, s'il le fallait, pour faire cesser cet horrible fléau qui désole le pays? Pourrais-tu jurer, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de concourir à l'exécution d'un projet qui aurait pour but de forcer les hommes puissants à punir ceux qui affament le peuple?

—J'en jurerais par le souvenir de mon père et de mon enfant, tous deux morts de faim!

—Dieu a entendu ton serment, dit Beaumont avec un accent solennel. C'est assez... Maintenant tu es mon ami; pardonne-moi ma défiance.

—C'est assez pour vous, mais non pour moi!... A mon tour, qui êtes-vous?

—Qu'importe?

—Cette liaison avec l'infâme Malisset et les autres accapareurs...

—Ne faut-il pas jouer de ruse jusqu'à ce qu'on puisse agir autrement? dit le secrétaire du clergé d'une voix sourde: crois-tu qu'on s'empare d'un secret d'Etat sans de longues et pénibles manœuvres? J'ai besoin de preuves authentiques pour combattre nos ennemis. Ces preuves, j'en ai déjà obtenu par la ruse, il en faut arracher d'autres par la force; tu m'aideras, si tu veux dans cette dernière partie de mon noble projet....

Quant à ces misérables, je les hais plus que toi, parce que je les connais mieux.

—Eh bien! donc, que dois-je faire?

—Viens ce soir, à la nuit, dans le faubourg du Roule près de la petite maison de Malisset. Tu y trouveras beaucoup d'autres personnes; on te demandera ce que tu veux, tu répondras: "Du pain!"

—C'est bien; j'y serai.

—Tu auras des armes?

—Oui.

Une poignée de main silencieuse termina l'entretien, et Prévot de Beaumont s'éloigna sans se retourner.

Quand il eut disparu à l'angle d'une rue, Jérôme Picot, ou du moins celui qui avait pris ce nom, releva la tête et aspira une longue bouffée d'air, comme un acteur qui vient de jouer un rôle pénible. Puis, il regarda autour de lui: deux hommes à figures suspectes, le chapeau enfoncé sur les yeux et armés de gros bâtons, le suivaient à quelque distance. Sitôt qu'ils le virent seul, ils accoururent.

—Tout marche bien camarades, leur dit-il en argot, d'un ton joyeux. Allons boire; nous avons dix minutes à nous!

III

LE CONSEILLER AU PARLEMENT

Pendant que le secrétaire du clergé poursuivait ainsi l'accomplissement de quelque périlleux projet, on l'attendait avec impatience dans sa demeure de la rue de la Barillerie. Au second étage d'une maison d'assez belle apparence, dans une pièce meublée richement, deux personnes étaient assises devant une vaste cheminée de marbre, où brillait un feu vif à cause de la rigueur de la saison. A la place d'honneur, un vieillard d'un aspect vénérable, presque octogénaire, occupait un fauteuil de damas à grandes fleurs. Ses jambes, immobiles et étendues douillettement sur un tabouret, annonçaient un goutteux. Cependant ses traits conservaient une sévérité de lignes, indice d'une âme forte et inflexible, et portaient l'empreinte de cette dignité solennelle dont les magistrats français gardèrent si longtemps les traditions. L'autorité, accordée par le droit romain aux pères de famille sur leurs enfants et sur les gens de leur maison, semblait revivre dans ce personnage austère. La roideur et la majesté de son attitude, sa perruque à la Louis XIV, dont les longues boucles flottaient sur ses épaules, achevaient de lui donner un caractère grave qui inspirait le respect. [illegible] l'eût pris pour modèle s'il eût voulu personnifier la paternité, à une époque où la paternité et la vieillesse étaient une religion.

Ce viellard était M. Anselme de Beaumont, ancien conseiller au parlement de Paris et père de Prévot de Beaumont, le héros de cette histoire.

Il paraissait très occupé à lire un de ces volumes infolio qui ne peuvent être que des ouvrages ecclésiastiques ou des livres de jurisprudence. Calme et silencieux, il ne faisait d'autre mouvement qu'un geste machinal pour tourner de temps en temps une page du massif volume arrangé convenablement sur un pupitre devant lui. Cependant, on eût pu deviner à ses lèvres un peu pincées, au regard rapide qu'il jetait de côté par intervalles, qu'il ne donnait pas à sa lecture une attention absolue. Un sentiment de curiosité, d'inquiétude même, se faisait jour à travers cette dignité qu'il paraissait avoir tant à coeur de conserver.

Sur une chaise, de l'autre côté de la cheminée, on voyait une jeune femme, d'une figure mélancolique, mais régulièrement belle. Son costume ne se distinguait que par une simplicité de bon goût; elle n'avait ni paniers ni poudre, comme une maîtresse de maison dans son intérieur; elle tenait à la main un ouvrage de tapisserie. Mais son ouvrage l'occupait moins encore que le livre de droit n'occupait l'ancien magistrat, car elle se levait à chaque instant pour aller coller son front aux vitres d'une fenêtre donnant sur la rue; puis elle revenait à son siège en soupirant, pour se relever un moment après. Parfois aussi, elle calmait d'un signe les écarts un peu vifs d'un joli petit garçon de trois ou quatre ans qui jouait sur le tapis aux pieds de M. de Beaumont; l'enfant, tout jeune qu'il était, semblait déjà comprendre ce respect pour le vieillard dont sa mère lui donnait l'exemple, et il se taisait aussitôt.

La dame, après une dernière et infructueuse promenade à la fenêtre, vint s'asseoir auprès d'un guéridon de laque, et murmura avec accablement:

—Voici la nuit... il n'est pas encore de retour!

M. de Beaumont releva la tête et tourna ses yeux gris vers la jeune femme: elle restait penchée sur son ouvrage, comme si elle venait de se parler à elle-même.

—Angèle, dit le magistrat en éloignant doucement son pupitre, je ne vois pas pourquoi le retard de votre mari vous préoccupe aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire. C'est encore l'heure où il remplit les devoirs de sa charge à l'archevêché.

Angèle laissa tomber une larme sur son ouvrage. Le père s'en aperçut.

—Qu'y -t-il donc, ma fille? demanda-t-il en tressillant, pourquoi pleurez-vous? Depuis quelques jours on semble se cacher de moi. Mon fils et vous, vous avez des secrets que je ne connais pas; depuis quand donc ne mérité-je plus la confiance de mes enfants?

Angèle ne répondit pas et donna un libre cours à ses sanglots. M. de Beaumont reprit avec plus de force:

—Parlez, Angèle, j'exige la vérité... Pourquoi ces larmes? Je vous prie, je vous ordonne de répondre.

Angèle essuya ses yeux, s'appuya sur le fauteuil du magistrat, et essaya de sourire. Puis elle dit, en faisant une petite moue câline et en joignant les mains:

—Mon excellent père, promettez-moi de ne pas le gronder...

—Mon fils a donc commis quelque faute? Si cela est pourquoi, moi, son père et son juge naturel, ne lui adresserais-je pas des reproches?... S'il n'y a rien à lui reprocher, pourquoi demander son pardon?

Cette logique rigoureuse brisa l'assurance factice de la pauvre femme; elle s'éloigna avec une sorte d'effroi, et retomba sur son siège en pleurant toujours.

—Allons, ma chère, reprit le magistrat d'un ton radouci qui cette fois commandait la confiance, c'est mal de me tourmenter.

Angèle emprisonna les deux mains ridées et chargées

de bagues de M. de Beaumont dans ses petites mains blanches et potelées.

—Eh bien! oui, mon père, dit-elle avec chaleur, vous saurez tout, vous me conseillerez, vous m'éclairerez. Depuis bien longtemps ce secret, enfermé dans mon coeur, veut s'épancher dans le vôtre, car je sais combien vous êtes prudent, juste et bon.

—Mais tout cela, petite folle, reprit l'ancien conseiller d'un ton moitié grondeur, moitié affectueux, ne m'explique pas pourquoi le retard de votre mari...

—Mon mari, depuis huit jours, n'a pas paru dans les bureaux de l'archevêché! dit Angèle tout d'une haleine.

Aucune émotion ne se trahit sur les traits du vieux légiste.

—Et pourquoi mon fils néglige-t-il ainsi les devoirs d'une charge qui le fait vivre lui et sa famille?

—Pourquoi, monsieur Dieu seul le sait... N'avez-vous pas vu combien il est sombre et contraint avec nous depuis quelques jours? La nuit, il écrit continuellement ou il prononce des mots entrecoupés comme s'il avait la fièvre... Ensuite, avez-vous remarqué ces hommes aux figures hâves, aux costumes misérables, qui l'attendent dans la rue quand il monte ici quelques moments pour vous saluer et embrasser son enfant? Ce que signifie ceci, mon père, c'est ce que je me demande tout le jour quand je l'attends sans le voir venir, toute la nuit quand je pleure en silence; c'est ce que je vous demande, à vous qui connaissez si bien son coeur, à vous qui l'avez élevé, qui devez deviner ses pensées...

M. de Beaumont opposa un calme peut-être apparent seulement à ces plaintes douloureuses.

—Eh bien! ma fille, qu'y a-t-il là de nature à vous effrayer? Ne savez-vous pas que votre mari s'est passionné pour les idées des économistes, et qu'il les soutient secrètement par ses écrits?... Ces études n'au-

raient rien que de louable si elles ne l'empêchaient de remplir ses fonctions de secrétaire du clergé... Ne vous effrayez pas, encore une fois; je parlerai à Prévot, je le gronderai...

—Et il ne vous écoutera pas! dit Angèle d'un ton bref, comme au désespoir de se faire comprendre.

—Il ne m'écoutera pas, moi? Angèle, ce serait la première fois!

—Oh! pardon! pardon! monsieur; mais ne jugez-vous pas à ses yeux ardents, à son front pâle, à cette expression triste et rêveuse de son visage, que mon mari nourrit secrètement quelque projet terrible devant lequel seront impuissantes les larmes d'une femme et les volontés d'un père?

Le conseiller se laissa aller dans son fauteuil d'un air abattu.

—Allons, dit-il avec un profond soupir, vous avez conçu les mêmes craintes que moi. Je cherchais à me dissimuler la gravité du mal; mais, puisque ce mal est réel, nous pouvons parler de notre funeste découverte... Jusqu'ici je n'ai pas voulu presser Prévot de mes questions; car, je vous l'avouerai, malgré sa soumission à mes volontés, j'ai senti cette fois combien je pourrais compromettre ma dignité de père, qui doit toujours être sainte et respectée... Il n'y a plus ni hésitation ni faiblesses possibles... Il faudra que mon fils s'explique, Angèle; il faudra qu'il m'apprenne dans quel but il compromet son avenir, celui de son enfant, le vôtre et le mien; car lui, c'est nous: s'exposer au péril, c'est nous y exposer tous!

Après un moment de silence il reprit:

—D'où vous vient cette pensée, Angèle, que votre mari songe à exécuter quelque projet... illégal?

L'ancien magistrat n'avait pas trouvé d'expression plus énergique pour caractériser ses craintes.

—Ce qui m'a donné cette pensée? répliqua Angèle;

ses actions, ses paroles, ses gestes, son exaltation quand il parle des misères du peuple, son indignation quand on prononce devant lui les noms de ceux qu'on accuse d'en être les auteurs, ses relations avec des gens de la classe infime... Tenez, mon père, ajouta-t-elle en baissant la voix, il y a là, dans la chambre de mon mari, une cassette toujours parfaitement close, qui doit jouer un grand rôle dans cette affaire. J'ai vu Prévot en tirer des papiers et les examiner avec une satisfaction enthousiaste. Il les méditait, les commentait; dans ces moments de contemplation, ses yeux brillaient comme des charbons ardents... Mon père, cette cassette contient notre sort à tous!

—Vous croyez? Enfin quel projet lui supposez-vous?

—Il veut arracher le masque aux accapareurs de grains, dénoncer en plein parlement le pacte de famine, et présenter aux juges les preuves authentiques de cette exécrable convention, dit Angèle en palissant.

—C'est-à-dire, reprit le vieux magistrat avec entraînement, attaquer en face le gouvernement du roi; et, s'il ne réussit pas, ou même s'il réussit, tomber dans les cachots de la Bastille, qui se refermeront sur lui comme un tombeau!

Un morne silence suivit cette explication. Angèle pleurait toujours.

—Vous allez trop loin, ma chère, dit enfin M. de Beaumont de son ton austère et majestueux; laissez-moi éclaircir cette affaire avec Prévot... Il aime son enfant, il nous aime tous deux... s'il s'engageait dans quelque entreprise insensée, vous verriez ce que peut un père sur un fils soumis!

Comme il achevait ces mots, des pas précipités se firent entendre dans l'escalier, et Prévot de Beaumont entra.

IV

LA MALEDICTION

Le goutteux se redressa pour prendre une attitude imposante. Angèle sourit et s'élança vers son mari, en lui présentant son enfant. Prévot était encore plus animé qu'à l'ordinaire; sa démarche avait quelque chose d'impétueux qui trahissait une profonde préoccupation.

—Bonjour, mon amie, dit-il en déposant rapidement un baiser sur le front de sa femme; bonjour, mon père, ajouta-t-il en portant à ses lèvres la main du conseiller. Je suis venu bien tard, et cependant je ne peux vous accorder un instant.... Je vais m'habiller... une affaire importante me réclame.

Et, sans attendre de réponse, il entra dans la chambre voisine pour changer son costume.

—Vous voyez, mon père! dit Angèle.

Prévot ne tarda pas à reparaître; il était en brillante toilette, quoique toujours vêtu de noir. Avant de partir, il s'approcha de madame de Beaumont.

—Angèle, dit-il, je vais à un bal, à une fête; peut-être reviendrai-je fort tard, peut-être même ne rentrerai-je pas avant le jour... Ne vous effrayez pas, et surtout ne m'attendez pas.

Angèle regarda tristement son père, comme pour lui faire entendre que leurs prévisions s'accomplissaient. Prévot, sans remarquer ce mouvement, ajouta plus bas:

—Ma bonne amie, je vous demande un service sans importance, mais je vous en expliquerai le motif demain... Si, lorsque le jour paraîtra, je ne suis pas de retour, vous prendrez une cassette qui est dans ma chambre, et vous la cacherez en lieu sûr...

—Prévot! Prévot! murmura Angèle, vous me faites trembler.

Son mari ne l'avait pas entendue. Il allait sortir sans lui dire un dernier adieu, sans embrasser son enfant qui lui tendait les mains, sans saluer son vieux père infirme, quand la voix sonore et imposante du conseiller éclata comme la foudre.

—Où allez-vous, monsieur? dit-il; restez... je le veux!

Prévot de Beaumont s'arrêta tout à coup et se retourna. Il pâlit en voyant l'expression de majesté et de résolution répandue sur les traits de l'ancien magistrat. Il prévit une lutte et se hâta de répondre avec déférence:

—Je crois vous l'avoir dit, mon excellent père: je vais souper chez le contrôleur général des greniers du roi. Il y aura nombreuse société, et nous devons causer d'affaires... Pardonnez-moi, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, l'heure me presse, et l'on m'attend en bas... Demain je vous expliquerai beaucoup de choses... demain sans doute mes voeux seront comblés; et alors, mon père, je ne vous laisserai plus seul si souvent, non plus que ma bonne Angèle... Je serai toujours près de vous, comme autrefois... Adieu, adieu.

—Restez! répéta M. de Beaumont avec un geste impérieux qui cloua le jeune secrétaire à sa place.

—Mon fils, reprit-il d'un ton plus doux, après un moment de silence, pour la première fois de votre vie vous vous défiez de moi, pour la première fois vous vous cachez de votre père comme d'un ennemi... Je vous ai

deviné; vous tramez quelque chose qui épouvanterait sans doute un vieillard maladif et une feible femme... Mon devoir, monsieur, est, s'il le faut, de vous imposer les conseils de mon expérience, de vous éclairer, de vous sauver de vous-même... Vous êtes ici devant un tribunal bien plus auguste, bien plus sacré que les tribunaux institués par les lois humaines. Votre famille vous demande, monsieur, sur quel coup de dés vous jouez son existence et son bonheur.

Prévot de Beaumont demeura immobile et les yeux baissés, comme un écolier d'un bon naturel, mais opiniâtre, qui reçoit une réprimande de son précepteur. Il était impatient d'échapper à cette torture morale, mais n'osait pas s'y soustraire brusquement.

—Et d'abord, monsieur, continua le rigide magistrat après une pause, dites-moi sans détour pourquoi ces liaisons avec des hommes méprisables tels que ce Malisset...

—Mon père, je traite en ce moment avec lui une affaire grave qu'il serait trop long de vous expliquer. Demain vous saurez tout, je vous le jure; demain est bien proche!... L'heure où je suis attendu va sonner, pardonnez-moi si je vous quitte... Mon père, vous ne pouvez pas comprendre....

—Répondez, répéta M. de Beaumont avec force; comment mon fils, élevé dans des principes sévères, ose-t-il se mêler aux fêtes de ces débauchés, prendre part à leurs orgies, quand il néglige sa bonne et honnête femme, la mère de son enfant?

—Ah! je vois de quoi il s'agit! dit-il en jetant un regard mécontent sur Angèle; on vous a fait des plaintes sur mon peu d'assiduité auprès de ma femme; la jalousie...

—Oh! ne crois pas cela! ne crois pas cela! s'écria Madame de Beaumont toute tremblante; je ne doute pas de toi, Prévot, je crois à ta tendresse.

—Vous ne me tromperez pas avec ces subterfuges!

s'écria l'ancien magistrat; vous oubliez que je suis h
bitué à interroger des coupables... Répondez; qu'alle
vous faire?

Toutes ces adjurations, ces prières, ces menaces, vi
rent se briser contre la volonté énergique de Prévot
comme les flots d'un torrent contre un pic de grani
Renonçant à la ruse, il montra cette fermeté indompta
ble qui semblait être le fond de son caractère.

—Adieu, mon père, adieu, Angèle, dit-il d'un to
bref en se dirigeant vers la porte; demain vous me bé
nirez.

M. de Beaumont fit un effort désespéré. Oubliant
ses souffrances, il se dressa de toute sa hauteur par un
mouvement convulsif, s'élança vers la porte, et se plaça
devant son fils; celui-ci recula avec une terreur reli-
gieuse.

—Ainsi donc ce que je craignais est vrai! s'écria
l'aïeul; voulez-vous que je vous dise où vous allez, moi?
Vous allez à la Bastille, malheureux, et peut-être... à
l'échafaud!

Un cri s'échappa douloureusement de la poitrine
d'Angèle, qui tomba presque évanouie aux pieds de son
mari.

—Je vais où un grand devoir m'appelle, dit Prévot
de Beaumont avec un regard sublime; si je dois être
martyr, eh bien! mon père, souvenez-vous qu'il y a là-
haut une palme brillante pour les martyrs!

—Vous n'avez pas le droit d'aspirer à cette palme;
vous ne vous appartenez pas... Vous ne sortirez d'ici
qu'en nous foulant sous vos pieds!

—Tu ne sortiras pas! éclata Angèle en saisissant les
vêtements de son mari.

Prévot hésita quelques secondes. Son père, ce vieil-
lard infirme, était toujours là, obstacle vivant et infran-
chissable, sur son passage sa jeune et charmante fem-
me, pâle, oppressée, se traînait à ses pieds en prononçant

des paroles suppliantes. Son enfant, blond et rose, était là aussi, pleurant de voir pleurer sa mère, élevant ses petites mains pour solliciter une faveur dont l'instinct lui faisait presque comprendre le prix. Certes il y avait dans ce tableau de quoi émouvoir un homme bon et généreux par nature, quelle que fût d'ailleurs l'inflexibilité de sa volonté ou l'impérieuse conscience de son devoir.

Pendant cette lutte intérieure, dont les péripéties se trahissaient sur le visage du jeune enthousiaste, un bruit singulier retentit tout à coup dans la rue comme un signal. Au même instant une voix, qui devait sortir de quelque poitrine vigoureuse, fit entendre avec un accent plaintif ces deux seuls mots: " Du pain ! "

Une nouvelle ardeur sembla passer dans les membres de Prévot de Beaumont. Son oeil brilla.

—L'entendez-vous? s'écria-t-il; mon père, il y a quelque chose de plus puissant encore que la voix de la famille, c'est la voix d'un peuple qui souffre et qui a faim; cette voix m'appelle, je dois lui obéir.

Il enleva le vieux conseiller dans ses bras, avec autant de facilité qu'il eût fait de l'enfant lui-même, s'ouvrit passage, et s'enfuit sans regarder derrière lui.

—Sois maudit ! soit maudit ! s'écria M. de Beaumont en fureur, comme s'il eût voulu poursuivre son fils de ses imprécations.

—Mon Dieu ! ayez pitié de lui et de nous ! murmura Angèle.

Prévot de Beaumont, en fuyant le théâtre de cette scène déchirante, descendit dans la rue où l'homme grossièrement vêtu, qu'il avait appelé Boyrel, l'attendait depuis longtemps. Il lui fit signe de le suivre, et ils commencèrent à longer les quais presque déserts pour gagner le faubourg St-Honoré. Beaumont marchait en silence, la tête penchée sur sa poitrine, en proie à ses tumultueuses pensées. Bientôt pourtant sa volonté do-

mina les sentiments de son coeur; l'air frais de la nuit, en glissant autour de son front, calma l'effervescence de son sang. Il passa la main sur ses yeux, regarda autour de lui, et dit enfin à son robuste compagnon, qui marchait à ses côtés avec une sorte d'insouciante intrépidité:

—As-tu une famille, Boyrel?

—Oui, répondit l'homme du peuple brusquement; une femme qui gronde quand je ne lui rapporte pas le soir l'argent de ma journée, des enfants qui pleurent quand il leur faut s'étendre sur leur paille sans avoir soupé.

Prévot de Beaumont redevint pensif.

—Boyrel, reprit-il, quand donc la famille égoïste comprendra-t-elle que l'intérêt de tous doit passer avant celui de quelques-uns?

Pendant cette conversation, ils avaient franchi la barrière du Roule, et étaient arrivés, en suivant des rues désertes et à peine éclairées, à l'endroit où sont aujourd'hui les rues de Montaigne et du Colisée. Ce quartier, maintenant si peuplé, était alors au terrain nu, marécageux, où les voleurs avaient beau jeu par une soirée aussi noire. Sur la vaste étendue qui s'étendait, d'un côté, jusqu'à la plaine de Monceaux, s'élevaient çà et là d'élégantes et mystérieuses habitations, à demi cachées dans des massifs de feuillage, entourées de grilles et de murailles pour tenir les curieux à distance. Le jour, ces petites maisons, comme on appelait ces luxueuses demeures, semblaient entièrement désertes. Un grand silence régnait alentour, les volets en étaient fermés; rien n'annonçait qu'elles eussent d'autres habitants que de vieilles femmes à mine discrète ou des domestiques sans livrée. Mais, la nuit, cette solitude se peuplait; des lumières brillaient aux fenêtres; le son doux et lointain des instruments de musique arrivait jusqu'au passant attardé dans ces quartiers dan-

gereux. On voyait çà et là glisser dans l'ombre, sur le sol non pavé, des équipages sans fanaux et sans armoiries; les grilles dorées s'ouvraient comme d'elles-mêmes; un moment après, commençait quelque bruyante orgie qui durait jusqu'au lendemain.

Ce fut vers une de ces "petites maisons" que se dirigèrent Prévot et son compagnon en quittant les quartiers fréquentés. A mesure qu'ils avançaient, on eût pu voir qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en cet endroit. Des gens s'agitaient çà et là par petits groupes, avec des chuchotements mystérieux. Plus les deux amis approchaient de l'habitation que Prévot venait de montrer à Boyrel par un geste muet, et dont les fenêtres rayonnaient de lumières, plus ces groupes devenaient nombreux. Quand ils furent arrivés à une muraille, dont l'ombre augmentait encore l'obscurité, ils s'arrêtèrent; un homme, qui les suivait depuis un moment, leur demanda avec un accent singulier:

—Que voulez-vous?

—Ne me reconnaissez-vous pas? dit Prévot de Beaumont.

L'inconnu ôta son chapeau et fit signe à d'autres personnes qui erraient aux environs. Bientôt une foule de gens, dont on devinait les traits menaçants rien qu'à entendre leurs voix, et la vigueur rien qu'au bruit de leurs pas, se rapprochèrent du lieu où Prévot s'était arrêté.

—Tout est-il prêt, mes amis? demanda le secrétaire du clergé.

—Oui, répondit-on.

—Nos gens sont-ils à leur poste pour agir au coup de dix heures?

—Oui... les bureaux sont déjà cernés.

—C'est bien; notre tâche à nous est de nous emparer des misérables réunis dans cette infâme maison.... A l'heure convenue, je vous donnerai le signl, de la fenê-

tre que vous voyez d'ici... Courage! demain vous aurez du pain, et vous serez vengés!

Un murmure sourd, produit par des imprécations étouffées, des menaces, des plaintes, témoigna des sentiments de haine dont la foule était animé contre les accapareurs. Prévot s'avança vers la porte de la maison.

—Encore un mot, dit-il; n'y a-t-il pas ici un ouvrier tisserand nommé Jérôme Picot?

Le nom circula dans la foule, mais personne ne répondit, personne même ne connaissait celui qui le portait.

Toutefois, ne voyant rien qui pût exciter sa défiance, il salua de la main, et s'élança vers la grille en répétant:

—Au moment où dix heures sonneront, soyez prêts.

V

LA PETITE MAISON

La petite maison du financier Malisset tenait à l'intérieur ce que promettait son apparence coquette et somptueuse. Les escaliers en bois de citronnier, chefs-d'oeuvre de menuiserie et de sculpture, étaient couverts de tapis moelleux qui étouffaient le bruit des pas. Des portières de damas s'abaissaient et se soulevaient en silence devant les habitants de cette opulente demeure; des domestiques alertes et muets, comprenant à demi-mot, obéissant à un signe, allaient et venaient pour satisfaire les plus frivoles caprices de leurs maîtres. Des fleurs, qu'on ne voyait pas, embaumaient l'air tiède de ce séjour féerique; une musique, invisible comme les fleurs et douce comme leur parfum, se faisait entendre par intrvalles. Une prodigieuse quantité de bougies étincelait dans des candélabres d'argent et de cristal, répandant des flots de lumière.

C'était surtout dans le salon, où se tenaient en ce moment les hôtes de Malisset, que le luxe avait épuisé ses raffinements. L'oeil ne rencontrait que des tentures de soie, des coussins de velours, des bronzes, des marbres, des broderies, de l'or. Les consoles étaient chargées de ces bagatelles sans nom, dont chacune vaut la fortune d'une honnête famille. Des fresques, peintes par les

meilleurs maîtres, offraient partout des images gracieu ses. Au plafond, une Vénus, enlevée dans un char d saphir par deux colombes blanches, semblait laisse tomber sur les assistants un sourire et une pluie de ro ses. Sur les lambris, Boucher avait représenté des scè nes d'amour, dans le goût de l'époque. Des bergers pou drés, ornés de rubans, étaient à genoux devant des pas tourelles en paniers et en talons rouges; celles-ci, ap puyées sur leurs houlettes, les regardaient sans colère, tandis que des amours, aux traits malins, voltigeaient autour d'eux, en laissant flotter une bande de gaze sur laquelle un vers de Gentil-Bernard servait de devise. De grandes glaces reflétaient ces merveilles et ls mul tipliaient à l'infini.

La société réunie dans ce boudoir en était en quelque sorte le complément indispensable. D'épais financiers, couverts de bijoux et de dentelles, riaient d'un gros ri re, en secouant leurs breloques de perles sur leurs ven tres arrondis. Un petit abbé, frisé, musqué et inso lent, disait tout haut des impertinences graveleuses, qui ne faisaient rougir personne et dont il ne rougissait pas. Deux ou trois femmes, en tuniques de satin, à la taille élancée, assises languissamment autour du feu dans des fauteuils dorés, minaudaient en causant modes, opéra et toilettes.

Dans un coin du salon, Malisset s'entretenait avec Rousseau, l'un de ses associés les plus importants. Rousseau, qui portait le titre de conseiller du roi, était un homme d'une cinquantaine d'années, aux manières sèches et hautaines. Il fronçait le sourcil d'un air opiniâtre en écoutant le maître du logis.

—Malisset, dit-il enfin en se levant, vous le voulez, j'y consens; mais certainement vous nous faites faire une sottise. Cet homme, à qui vous allez livrer nos se crets, s'est toujours montré notre ennemi...

—Mon cher Rousseau, s'écria Malisset avec impa-

tience, je connais parfaitement Prévot de Beaumont, et je réponds de lui corps pour corps!

—Bon! bon! reprit le financier, en hochant la tête; cependant votre protégé nous a attaqués devant les parlements de Rouen et de Grenoble; il a écrit contre nous plusieurs de ces pamphlets qui nous feraient égorger par la populace quelque beau jour, si Sartines n'y prenait garde. Il y a là de quoi nous mettre fort en défiance.

—Ces pamphlets ne sont pas de lui!

—Oui, vous pouvez le nier... On ne signe pas ces choses-là... Mais nierez-vous aussi qu'il ait composé avec Turgot ce fameux mémoire?...

—Je vous ai expliqué ce malentendu, reprit Malisset. Cela prouve seulement que Beaumont a voulu se faire craindre pour se faire payer plus cher... Maintenant il vient à nous, accueillons-le à bras ouverts; sa conversion nous servira beaucoup auprès du public; on le croira de bonne foi dans son amitié comme dans ses attaques... Qu'en dites-vous, messieurs? ajouta-t-il en se tournant vers les autres invités qui jouient au trictrac en attendant le souper.

—Vraiment, dit l'un d'eux, ce Beaumont est un aigrefin qui a manoeuvré très adroitement pour en venir à compter sur nous... Ma foi! puisque Malisset s'est tant avancé, le plus court est de nous soumettre... Il faut jeter un gâteau à Cerbère quand on ne peut l'enchaîner.

—Oui, reprit Rousseau d'un ton d'humeur, et ce sera un gâteau de moins dans la part des autres...

—Voilà ce qui le blesse, ce cher ami, dit Malisset en frappant sur l'épaule de son associé; la plus minime fraction en moins, dans ses dividendes mensuels, lui donne la fièvre... Songez donc, ajouta-t-il en baissant la voix, que les recettes du mois se sont élevées à trois millions, et que pour une bagatelle...

—Trois millions! trois millions! grommela Rous-

seau. C'est, pardieu un beau denier, avec un ministr des finances qui nous pressure, et une cour gourmand qui avalerait tout si nous la laissions faire! Trois mil lions!...

—A l'amende, messieurs! dit gaiement une femm qui partageait avec Malisset le soin de faire les hon neurs du logis. M. le surintendant, pour avoir parlé d millions avant le souper, malgré vos promesses, vous me donnerez cet attelage gris pommelé dont vous me leurrez depuis si longtemps!

—Vous l'aurez, Fanny! s'écria Malisset en riant; je suis pris en flagrant délit, je l'avoue.

—Et vous, monsieur le conseiller du roi, dit une autre femme d'un ton mignard en s'adressant à Rousseau, vous me donnerez enfin les boucles de diamants que je veux porter dans mon rôle nouveau... Vous êtes coupable aussi, vous devez être puni!

—Vous demandez toujours, Cydalise! gronda l'avare financier.

—Un bon mouvement, Rousseau! reprit Malisset; faites comme moi... D'ailleurs, la canaille payera tout; nous haussons demain le prix du blé.

—Vive la canaille! dit l'abbé.

—Vive la canaille! répétèrent les assistants.

—M. Prévot de Beaumont! annonça un valet.

Ce nom produisit un effet magique sur l'assemblée. Les femmes relevèrent vivement la tête; les financiers se turent tout à coup; au milieu de cette attention générale, entra le secrétaire du clergé.

Il salua sans forfanterie comme sans humilité. Son maintien ne décelait aucun embarras. Un sourire poli errait sur ses lèvres; ses manières indiquaient l'intention d'être convenable avec ces gens qu'il avait tant de raisons de ne pas considérer comme des amis.

Le brusque sans façon de Malisset ne contribua pas peu à faire disparaître la froideur causée par la présen-

ce de Prévot de Beaumont dans cette réunion intime. Le surintendant s'approcha de lui, le prit par la main et le présenta en s'écriant d'un ton jovial :

—Le voilà, messieurs, ce philosophe farouche qui nous a fait si longtemps la guerre ! Il a heureusement fini par comprendre qu'une bonne paix avec nous serait plus lucrative... Félicitez-moi de cette excellentte conquête, messieurs, car c'est à moi que vous la devez !...

Prévot de Beaumont salua de nouveau, et cette fois avec une effronterie marquée, comme s'il voulait justifier par sa contenance les paroles peu mesurées de son introducteur. Les autres financiers, habitués à ce langage du monde avec lequel on pallie si bien les infamies, semblaient déconcertés par cette présentation passablement cynique. L'un d'eux pourtant adressa au nouvel arrivé quelques mots de politesse.

—Allons, allons, laissons les compliments ! reprit Malisset avec sa bonhomie de bas lieu ; si j'ai engagé M. de Beaumont à venir nous joindre ici préférablement à tout autre endroit, c'est qu'ici nous pourrons nous entendre sans phrases, sans détours, en petit comité... Après souper, nous dirons deux mots d'affaires sérieuses, en attendant, mon cher de Beaumont, permettez-moi de vous présenter à ces dames.

Il l'entraîna vers le canapé, où les femmes chuchotaient entre elles, sans doute au sujet du nouveau venu. Le premier mouvement de Prévot fut de se détourner avec dégoût ; mais il regarda la magnifique pendule en rocaille qui ornait la cheminée : elle ne marquait encore que neuf heures.

Il adressa à ces coquettes fardées, au regard faux, à la contenance hardie, des compliments ampoulés, comme c'était la mode alors, sur la fraîcheur de leur teint, la douceur de leurs yeux et la candeur de leur maintien.

Le souper fut annoncé, et on passa dans une salle à

manger resplendissante d'argenterie, de cristaux et de porcelaines. Les hommes avaient repris toute leur confiance, les femmes toute leur gaieté. Au moment où l'on se mettait à table, une demi-heure sonnait à la pendule.

—Ils n'achèveront pas ce souper! pensa Beaumont en offrant la main à Cydalise.

Le repas était délicieux: les mets les plus rares, les plus exquis, fumaient dans les plats de vermeil. Les vins les plus généreux pétillaient dans les verres artistement taillés. La musique cachée se faisait entendre toujours, légère et sautillante. La joie se montrait sur les visages; les propos égrillards et les épigrammes s'échangeaient d'un bout à l'autre de la table.

—Buvons à nos amours! dit un des convives en élevant son verre au-dessus de sa tête.

—A nos amours! répétèrent les autres en choeur.

Prévot de Beaumont écouta si le timbre de la pendule résonnait de nouveau. Les modulations de la musique, les rires argentins des femmes, vinrent seuls frapper son oreille. Il prit tranquillement son verre et but aux amours de ses compagnons de table.

Un moment après, ce fut le tour de Malisset de porter un toast.

—A la santé du peuple de Paris, s'écria-t-il, ce bon peuple que nous nourrissons si mal et qui nous nourrit si bien!

—A la santé du peuple de Paris! répéta-t-on avec de grands éclats de rire.

Prévot de Beaumont écouta encore: dix heures sonnèrent.

Il lança son verre à l'autre extrémité de la salle, et se leva en s'écriant d'une voix tonnante:

—Le peuple de Paris portera sa santé lui-même, avec votre vin et dans vos verres, messieurs!

VI

LE PEUPLE

Cette action et ces paroles, quoiqu'elles n'eussent pas encore un sens précis pour les invités, attirèrent sur Prévot l'attention générale: les uns regardaient avec effroi, les autres avec étonnement.

—Eh bien! monsieur, qu'avez-vous donc? demanda Malisset; êtes-vous déjà ivre? Pourquoi quitter la table sitôt?

—Je quitte cette table, reprit Prévot avec une profonde expression de haine, et en se rapprochant de la fenêtre, parce que dans ce vin délicieux il y a les larmes d'une nation entière, parce que ces rires, ces toasts, cette musique ne peuvent m'empêcher d'entendre les malédictions d'un million de familles qui manquent de pain... parce que vous êtes des infâmes, et que l'heure de la vengeance est venue pour vous!

—Cet homme est fou, balbutia un des financiers. Il faut envoyer prier Sartines...

—Vous n'y avez donc jamais songé? continua le secrétaire du clergé debout près de la fenêtre, de laquelle il pouvait plonger son regard dans la plaine environnante; vous n'avez donc jamais craint, pendant que vous vous livriez à vos orgies nocturnes, prodiguant à vos maîtresses l'or extorqué à la misère publique, qu'une nuit peut-être, au milieu d'une de vos fêtes de grands

seigneurs, ce pauvre misérable peuple, si honni, si fou aux pieds, viendrait tout à coup demander sa part votre table somptueuse, briser dans vos dents votre coupe de cristal, faire taire vos rires et votre musique, en vous disant de sa voix menaçante: "Du pain! du pain!

Ce cri se prolongea jusqu'à la campagne voisine; mille voix s'élevèrent tout à coup au dehors, et répétèrent semblables à un écho formidable: " Du pain! du pain!

Aussitôt les portes de la maison furent enfoncées; la foule se répandit d'abord dans la cour avec des vociférations et des menaces; puis des pas précipités retentirent dans la maison même. Les femmes s'évanouirent; les financiers, pâles et tremblants, se regardaient avec terreur.

—Fuyons! fuyons! s'écria Malisset en s'élançant vers une issue cachée; nous sommes trahis!

L'impitoyable de Beaumont avait prévu cette tentative; il tira son épée et vint se placer devant la porte secrète.

—Par ici, mes amis! cria-t-il aux gens du dehors.

Malisset, éperdu, tomba à ses pieds:

—Sauvez-nous, dit-il rapidement; nous avons assez d'or pour en remplir cette salle du plancher au plafond... tout sera pour vous.

—Sauvez-nous, répétèrent les autres en entendant les cris de la foule qui se rapprochaient; notre fortune....

—Cette fortune revient aux pauvres, à qui vous l'avez extorquée, dit Prévot avec un sourire insultant. d'ailleurs, insensés que vous êtes, aurais-je maintenant le pouvoir d'arrêter le torrent dont j'ai brisé les digues?

—Oh! je suis perdu! balbutia Malisset; c'est moi qu'ils haïssent surtout; je vais être massacré...

—Ils ne toucheront pas un seul cheveu de votre tête, dit le secrétaire en étendant sur lui son épée nue; vous et les autres, vous appartenez à la justice!

La foule se rua dans le salon avec des hurlements de joie. En dépit de la haine qui animait les envahisseurs, un embarras involontaire se mêla au désir de la vengeance, quand ils se virent, eux avec leurs vestes grossières, leurs haillons, leurs figures sauvages, dans cet asile somptueux de la mollesse et du plaisir. Ces crépines d'or, ces mille bougies, ce service éblouissant, ces belles femmes évanouies, ces riches seigneurs pâles d'effroi, tout les frappait d'une sorte de stupeur. Prévot de Beaumont les rappela au sentiment de la réalité.

—Approchez, mes amis, s'écria-t-il avec un accent de triomphe; notre oeuvre est bien commencée!... Nous avons pris dans un même coup de filet ces hommes odieux qui depuis tant d'années font la ruine de la France... Tenez, ajouta-t-il en montrant un des prisonniers qui se couvrait les yeux avec la main pour ne pas voir les figures menaçantes qui l'entouraient, celui-ci est Perruchot, régisseur général des blés du roi... il a été chargé d'affamer le Berri, le Perche, la Picardie, l'Artois, la Normandie, la Bretagne, le Maine, la Touraine et l'Anjou. Cet autre, continua-t-il, c'est Rousseau, conseiller du roi; il a eu pour tâche de causer la famine dans la Brie, la Beauce, le pays chartrain, la Bourgogne, la Champagne. Cet autre, c'est Trudaine de Montigny, l'insolent qui se vante de savoir le mieux faire suer de l'argent au peuple... Cet autre encore, c'est Gromot, le premier commis du contrôleur général; voilà Goujet, le directeur-caissier de l'horrible entreprise...Enfin celui qui se roule à nos pieds avec tant de lâcheté, c'est Malisset, l'exécrable Malisset, le premier signataire, l'agent responsable, le provocateur du Pacte de famine... Je vous les ai tous promis... les voilà!

—A mort! à mort! s'écrièrent quelques hommes exaspérés.

—Non, s'écria Prévot de Beaumont en faisant de

son corps un rempart aux financiers; souvenez-vous de vos promesses Si j'avais pu arrêter le fléau qui désole Paris et la France sans avoir recours à la force, j'aurais agi différemment. Quoiqu'on n'ait pas voulu prendre les mesures légales que je proposais, nous n'en devons pas moins nous rappeler que c'est à un tribunal régulier de juger ces coupables. Nous les garderons cette nuit; demain nous les conduirons à la barre du parlement.

—Allons donc! dit un des assistants d'un ton farouche: le roi Louis est du complot... Il donnera l'ordre au parlement de relâcher ces coquins, et le parlement obéira... Il vaut mieux nous venger nous-mêmes.

Cet avis parut sur le point de prévaloir. Les yeux caves, les physionomies maigres et livides de ces gens souffrants, rongés par la misère, n'exprimaient aucune pitié. Le chef de la conspiration se hâta encore d'effacer l'impression produite par cette proposition.

—Vous vous trompez, dit-il d'une voix ferme à celui qui venait de parler. Le roi, au milieu de sa puissance, n'oserait avouer qu'il a donné l'ordre de vendre le pain du peuple au poids de l'or... Ces misérables sont de ceux qu'on désavoue quand ils n'ont pas réussi. Le parlement contient des magistrats courageux et justes qui, vous le savez, ne reculeraient pas devant une lutte contre le roi lui-même... Demain, quand nous présenterons solennellement la preuve du crime, le parlement condamnera les coupables... Du moins on ne dira pas que le peuple s'est vengé de ses persécuteurs en les assassinant!

Un murmure approbateur accueillit ces paroles. Quelques-uns des accapareurs avaient repris un peu de courage en voyant quel système de légalité suivaient les révoltés. L'un d'eux dit timidement à Prévot de Beaumont, peut-être afin de connaître toute l'étendue du danger:

—Ces preuves dont vous parlez, monsieur, n'existent pas. Ce pacte, qu'on nous reproche si amèrement, est une invention de nos ennemis; vous vous repentirez de votre précipitation.

Le chef des conjurés jeta un regard de dédain sur son interlocuteur.

—Insensé! reprit-il, aurais-je joué ma vie dans une pareille entreprise sans savoir ce que je faisais, sans m'être assuré de l'existence des preuves qui peuvent expliquer et excuser ma rébellion? Ce traité existe, M. Perruchot, ajoutat--il avec fermeté; il est daté du 28 août 1765, il est signé de votre nom et du nom de quatre autres encore... Oh! depuis longtemps je travaille aussi, moi, pour la cause du peuple! J'ai eu ma police aussi; j'ai semé l'or, moi aussi, tout humble que je sois, et je possède des preuves claires, positives, dont j'aurais pu me servir pour vous écraser. Cependant elles ne me suffisaient pas encore; ce n'est pas seulement le déshonneur d'une suspicion que je demande contre vous, mais une flétrissure entière, une condamnation publique. Je veux présenter à vos juges ce pacte abominable signé de vous, exécuté par vous, et dont vous avez encore dépassé la lettre sacrilège. Au moment où je vous parle, messieurs, le peuple est en marche pour saisir tous les papiers relatifs à vos infernales spéculations. Une troupe s'est portée chez vous, M. Gromot; une autre chez vous, rue de la Jussienne M. Perruchot; une autre chez vous, M. de Caumont, rue Notre-Dame-des-Victoires; une autre chez vous, M. Malisset, dans la rue St-Laurent; chez vous tous, tant que vous êtes ici, qui avez pris part à cet agio parricide... Et dans une heure, dans une heure, entendez-vous, ces preuves, que vous croyez enfouies dans les entrailles de la terre, seront entre mes mains, à moi, entre les mains du peuple que vous avez si honteusement dépouillé; et, de-

main, elles passeront sous les yeux de vos juges... Oh! toutes les mesures ont été bien prises!

—Nous sommes perdus! dit un des financiers.

—Je l'avais prévu, murmura Rousseau, ce Beaumont est pour nous le génie du mal!

VII

LA TRAHISON

En ce moment, un homme hors d'haleine et tout en sueur entra dans la salle. Il vint dire quelques mots à l'oreille de Prévot de Baumont, qui pâlit involontairement.

—Etes-vous sûr de cette nouvelle? demanda le secrétaire du clergé.

Le messager fit un signe affirmatif.

Beaumont lui recommanda le silence par un geste.

—Mes amis, reprit-il en s'adressant aux gens du peuple qui avaient pris sans façon quelques morceaux sur la table et mangeaient avec avidité, je vais donner du courage à nos camarades, en leur apprenant le succès de notre coup de main... Pour vous, vous répondez sur vos têtes des personnes que je laisse à votre garde. Si le Pacte de famine, renouvelé de nos jours, existe depuis dix-huit ans, c'est que nous avons eu trop de patience... Il faut cette fois un exemple!... Ces hommes, ajouta-t-il en tendant la main vers les financiers, vous les devez à la vengeance du pays.

—Ils ne nous échapperont pas! dit-on de tous les points de la salle.

—Et ces femmes, demanda un des insurgés en montrant les malheureuses créatures tremblantes d'effroi, qu'en ferons-nous?

—Ce sont peut-être des filles du peuple que le lux
corrompues, dont le mauvais exemple a flétri le coe
Disons-leur comme le Christ: Allez, et ne péchez pl
Les femmes sortirent en silence, sans oser regar
derrière elles.

Prévot de Beaumont prit à part Boyrel, qui lui s
vait d'aide de camp.

—Je reçois des nouvelles fâcheuses, dit-il, il est
gent que je m'assure par moi-même si nos gens o
réussi dans Paris... Boyrel, tu as de l'influence sur
compagnons; veille à ce qu'ils ne se rendent coupab
d'aucun excès et qu'ils ne laissent pas échapper nos e
nemis.

—Comptez sur moi.

—A demain donc! dit Prévot de Beaumont aux a
tres avec assurance; vous serez vengés et vous aurez d
pain!

—Du pain! du pain! s'écria la foule comme pou
saluer.

Prévot de Beaumont partit avec l'homme qui venai
de lui apporter des nouvelles.

Le calme et la confiance que le secrétaire du clerg
avait montrés n'étaient pas dans son coeur. Sitôt qu'i
fut hors de la petite maison, sa physionomie changea
et il demanda tristement au messager:

—Il est donc vrai tout va mal?

—Je le crains, monsieur. Je commandais la troupe
qui s'est rendue chez le grand maître des eaux et forêts,
rue Notre-Dame-des-Victoires. Je me suis approché en
silence du côté de la place des Petits-Pères, pendant
qu'une autre troupe de cent hommes environ débouchait
du côté de Feydeau. Nous nous croyions sûrs d'attein-
dre sans encombre la maison que nous devions atta-
quer, lorsque tout à coup nous avons vu des baïonnettes
briller dans l'ombre; des sentinelles nous ont crié:
"Qui vive"? Toute la rue était pleine de soldats.

—Cela est impossible, répliqua Prévot avec précipitation, vous vous êtes trompés; la peur aura grossi les objets... Nous ne sommes pas trahis, nous ne pouvons pas être trahis! Aucun homme du peuple ne serait assez lâche, assez insensé pour déserter ainsi sa propre cause!

Il réfléchit un moment, et songea à Jérôme Picot; mais il abandonna aussitôt cette pensée.

—Allons, cela est impossible encore, répéta-t-il en doublant le pas; un père de famille si malheureux, un ouvrier sans ouvrage... son fils mort de faim!... Convenez que vous en avez peur, continua-t-il en serrant avec force le bras du messager; vous avez vu tout simplement le guet; vous avez pris pour de véritables soldats les pauvres diables toujours battus qui le composent... Car enfin, continuat-il, si nous étions trahis, serais-je libre, moi l'instigateur et le chef de ce coup de main! Ne m'aurait-on pas arrêté dans la maison de Malisset, autour de laquelle sans doute on a placé beaucoup de gens de police? Vous voyez pourtant que je puis encore leur tailler de l'ouvrage!

" causant on était entré dans Paris. Prévot udoyait les passants, entraînant avec lui a, honnête père de famille, prudent et que la misère avait jeté dans ce complot.

—Ecoutez, monsieur, dit cet homme avec la sagacité que donne l'expérience, la police aura reçu sans doute l'avis de la conspiration un peu tard, et aura couru d'abord au plus pressé. Or, comme je crois, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il valait mieux, ajouta-t-il en baissant la voix, qu'il valait mieux, pour elle et pour ceux qui lui commandent, de sauver les pièces accusatrices dont nous voulions nous emparer...

Un mouvement brusque de Prévost fit comprendre combien cette supposition lui semblait probable. Cependant il ne voulait pas croire au renversement de ses projets.

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la place des Petits-Pères. Les lanternes ayant été brisées, une obscurité profonde y régnait. Au moment où ils approchaient d'une rue voisine, une voix s'éleva qui criait :

—Qui vive?... au large!

—C'est le guet, répétait de Beaumont, refusant toujours de se rendre à l'évidence.

Il essaya de passer outre, et répondit d'un air tranquille par la formule d'usage.

—Au large! au large! répéta la sentinelle.

Prévot résista : un coup de feu partit. A la lueur de la détonation, le jeune homme, qui n'avait pas été blessé, vit, comme on le lui avait annoncé, la rue pleine de soldats.

Il n'y avait plus moyen de se faire illusion ; les troupes venaient de prendre les armes et s'ébranlaient déjà pour s'emparer de ceux qui étaient cause de cette alerte. Prévot et son compagnon s'enfuirent et s'engagèrent dans des rues obscures, où ils pouvaient braver toute poursuite. Au bout d'un instant, Prévot s'arrêta.

—Je n'ai pas encore perdu tout espoir, dit-il avec une obstination courageuse. Nous avons encore les bureaux de la rue St-Laurent, ceux de la rue de la Jussienne et les autres... et si nous réussissons à prévenir la police sur un seul de ces points, nous pouvons nous relever... Frère, courons à la maison de Rousseau, rue du Petit-Bourbon... Là doit se trouver cette copie du Pacte que je voudrais acquérir au prix de tout mon sang.

L'homme du peuple secoua la tête.

—C'est inutile ; on m'a assuré qu'un régiment entier de cavalerie gardait les abords du quartier St-Sulpice.

—Allons toujours! s'écria Prévot ; allons toujours! St nous ne faisons d'autre bien, nous empêcherons du moins quelques honnêtes gens de se compromettre sans résultat.

Le père de famille se laissa conduire; il obéissait à un sentiment de pitié pour cet héroïque jeune homme; car il n'avait plus aucune espérance de succès.

Un moment après, ils débouchaient sur la place St-Sulpice. Elle était noire, et de loin semblait déserte; mais un piétinement de chevaux, des cliquetis d'armes, un bruit confus de voix en disaient assez. Il y avait là, en effet, un régiment de cavalerie.

—C'est donc vrai! murmura Prévot de Beaumont en laissant tomber ses bras d'un air accablé.

Des gens du peuple, qui rôdaient dans l'ombre, lui firent signe de les suivre à l'angle de la place.

—Quelle nouvelle? demanda Prévot haletant.

—Tout est perdu à l'égard des bureaux, répondit un des rôdeurs tristement; nous avons échoué. Les maisons des accapadeurs sont protégées par des troupes nombreuses.

—Mais les accapareurs eux-mêmes sont en notre pouvoir! s'écria Prévot. Mallisset et ses compagnons sont nos prisonniers; nous pouvons encore gagner la partie...

—Expliquez-vous.

—Est-il possible de réunir encore une centaine d'hommes courageux et dévoués?

—Oui; au premier appel beaucoup de nos amis vont accourir.

—Profitons donc des hésitations de la police pour mettre en sûreté nos prises... Ces soldats ont été purement passifs jusqu'ici; mais, si je ne me trompe, ils ne tarderont pas à prendre l'offensive pour nous disperser et opérer des arrestations... Prévenons-les... Un de vous va courir à la petite maison de Malisset, faubourg du Roule; il portera l'ordre à Boyrel de conduire les prisonniers chez moi, rue de la Barillerie... Là, Boyrel nous trouvera tous, car vous allez me suivre, mes amis... ces papiers dont la possession est si

importante à la cause du peuple, j'en possède quelques-uns; et s'ils ne suffisent pas pour faire condamner par le parlement les accapareurs, ils suffiront, du moins je l'espère, pour les flétrir et nos faire absoudre.

L'effet de ces paroles fut prompt et décisif. Quelques-uns des émeutiers hésitaient à courir les hasards de cette nouvelle entreprise; mais le plus grand nombre se rapprocha du secrétaire du clergé et lui dit avec détermination:

—Nous allons vous suivre!

Prévot sembla retrouver sa confiance, qui avait fléchi un instant.

—Marchons donc, mes amis, dit-il avec ardeur.

Venez tous, et veillez bien sur moi, car je suis maintenant votre seul espoir.

Il prit le chemin des quais, entraînant à sa suite la foule électrisée.

VIII

LA CASSETTE

Comme Prévot de Beaumont l'avait prévu, les troupes, qui d'abord se tenaient sur la défensive, reçurent bientôt des ordres pour attaquer à leur tour et dissiper les rassemblements. La bande nombreuse qui accompagnait le secrétaire du clergé fut obligée de se fractionner plusieurs fois et de prendre des détours, afin d'éviter les patrouilles qui déjà se montraient dans toutes les directions. Les réverbères, assez mal entretenus à cette époque, éclairaient d'une lueur douteuse cette marche précipitée; à chaque instant on rencontrait d'autres groupes qui s'enfuyaient. Les bourgeois paisibles, effrayés de ces bruits d'émeute, s'étaient enfermés dans leurs maisons. Cependant des lumières brillaient à presque toutes les fenêtres, malgré l'heure avancée de la nuit; et sans doute, derrière les vitres, bien des yeux cherchaient à apercevoir furtivement ce qui se passait au dehors, bien des oreilles écoutaient les Qui vive? des patrouilles ou les protestations des malheureux qu'on arrêtait.

Prévot de Beaumont, grâce à ses précautions et à sa prudence, évita les partis armés qui sillonnaient la ville, et on arriva à la rue qu'il habitait. Cette rue semblait encore plus sombre et plus déserte que les autres. Un inconnu, posté sous une porte cochère, semblait

être seul debout dans ce quartier isolé; il s'éloigna rapidement à la vue de cette bande tumultueuse.

Le chef des conjurés, sans faire attention à cet incident, s'arrêta devant sa demeure. Levant la tête, il aperçut de la lumière aux fenêtres de la salle où avait eu lieu, le soir même, une douloureuse scène avec sa famille.

—Attendez-moi ici, dit-il à ses compagnons; votre présence effrayerait une pauvre femme timide et un vieillard qui n'a plus le courage du patriotisme.... D'ailleurs, toute réflexion faite, ma maison ne convient pas pour l'exécution de nos plans; elle doit être étroitement surveillée, entourée d'espions... Il nous faudra conduire autre part nos prisonniers... Seulement il importe de nous munir des importants papiers que je vous ai promis; un peu de patience!

Il tira de sa poche une clef avec laquelle il ouvrit la porte, et il laissa dans la rue la foule inquiète, après avoir recommandé de prendre garde à quelque surprise. Alors il monta l'escalier d'un pas égal et posé, comme s'il craignait, par une précipitation trop grande, de jeter l'alarme dans la maison.

Le calme qui y régnait lui sembla de favorable augure. Cependant il chercha à rasséréner son visage, pour augmenter encore la sécurité des personnes chères qui l'attendaient sans doute. Il traversa l'antichambre sans bruit, et entra dans la pièce où se tenait d'ordinaire la famille.

Tout était tranquille; à la lueur d'une bougie qui brûlait sur la table, il vit son père endormi dans un fauteuil, la main encore étendue sur un in-folio, comme si ce sommeil eût résulté d'une assoupissante lecture autant que de l'épuisement de l'âme et du corps. Son fils dormait aussi dans un berceau entouré de rideaux de gaze; la douce haleine de l'enfant, l'haleine oppressée du vieillard alternaient au milieu du silence. An-

gèle veillait seule, assise devant le foyer presque éteint; son front était appuyé sur sa main; la pâleur de ses joues faisait ressortir l'état fiévreux de son regard. Quand Prévot entra, elle poussa un cri de joie et se précipita dans ses bras.

—Mon père! s'écria-t-elle avec transport, le voilà! Il nous est rendu... Nos alarmes étaient fausses; voyez, mon père, c'est bien lui; il ne nous quittera plus maintenant!... Mon Dieu, je vous remercie!

Elle riait, elle pleurait, elle pressait son mari dans ses bras. Prévot était profondément ému de tant d'affection; une grosse larme tomba de ses yeux.

—Calme-toi, Angèle, dit-il; pourquoi ces craintes, ma bien-aimée? Ne dois-je pas toujours revenir auprès de toi, auprès de notre père, auprès de notre enfant?

Angèle l'embrassa mille fois; elle était folle de bonheur.

M. de Beaumont s'était éveillé lentement et écartait les cheveux qui couvraient en partie sa figure vénérable. Ses yeux s'arrêtèrent d'abord sur Prévot, et oubliant, dans ce premier mouvement, les querelles de soirée, il lui sourit avec bienveillance.

—C'est toi, mon fils? dit-il.

Mais aussitôt la mémoire lui revint; son visage changea; un ton sévère remplaça cette douceur d'un instant.

—C'est donc vous, monsieur? reprit-il. Après être resté sourd aux prières de votre femme, aux ordres de votre père; après avoir joué leur bonheur et leur vie en même temps que les vôtres, vous venez sans doute réclamer votre pardon?

—Oui, oui, pardonnez-moi comme elle! dit Prévot de Beaumont en désignant Angèle. Monsieur, ajouta-t-il avec tendresse, savez-vous combien est lourde la malédiction d'un père?

Ces mots, dits avec mélancolie, semblèrent toucher M. de Beaumont. Il tendit la main à son fils.

—Soit, reprit-il d'une voix altérée, je révoquerai cette malédiction funeste, échappée dans un transport de colère, si vous voulez désormais vivre pour nous, pour nous seuls, si vous renoncez à ces projets insensés qui, j'en suis sûr, auraient des suites terribles.

—Je ne puis encore promettre ceci, mon père; demain peut-être je reviendrai à vous pour toujours; mais en ce moment... des devoirs impérieux m'appellent.

—Qu'est-ce à dire? demanda le conseiller en retirant sa main.

—Mon Dieu! toujours ces inexorables volontés! s'écria Angèle éperdue; pourquoi m'avoir donné tant de bonheur pour me le retirer si vite! Où vas-tu, Prévot, à cette heure, par cette nuit noire? Paris n'est pas tranquille; il y a des émeutes, des soldats dans les rues... Mon ami, mon bien-aimé, serais-tu donc au nombre des conspirateurs?

—Vous oubliez, ma fille, qu'il n'est pas prudent de vouloir le retenir, dit M. de Beaumont avec ironie.

Prévot baissa la tête sans répondre, et entra dans la chambre voisine pour y chercher les papiers dont il avait besoin. Au bout d'un moment il reparut, pâle, tremblant, les cheveux hérissés comme s'il venait de voir un spectre se dresser devant lui.

—La cassette, la cassette! s'écria-t-il sans pouvoir s'expliquer davantage.

—Prévot, mon ange, mon mari, pardonne-moi! s'écria Angèle en tombant à genoux.

—Eh bien! ces papiers...

Elle désigna du doigt le foyer, où se voyait encore la forme légère des papiers réduits en cendres.

—Je les ai brûlés pour que tu renonces à tes pro-

jets de rébellion, pour que tu restes auprès de ta famille, dont le bonheur dépend de toi.

—Malheureuse, qu'as-tu fait?

—Elle a agi par mon ordre, s'écria le vieux magistrat en se levant avec autorité.

Cette fois, Prévot regarda son père en face, et lui dit d'un ton hardi:

—Vous avez commis un crime, monsieur; ces papiers appartenaient au pauvre peuple, qui avait fondé sur eux sa dernière espérance... Ah! si vous n'étiez pas mon père, ce serait à mon tour de vous maudire!

Il tomba dans un fauteuil et resta absorbé dans sa douleur; quelques sanglots sortirent de sa poitrine. Toutefois cet abattement ne fut pas de longue durée; bientôt il releva la tête; son visage exprimait la plus sublime résignation; il dit avec un calme mélancolique à sa femme agenouillée devant lui:

—Relève-toi, Angèle; votre punition à tous les deux sera bien cruelle; vous avez voulu me sauver, vous m'avez précipité dans l'abîme...

—Oh! non, non, mon bien-aimé, laissez-nous croire.

—Je suis gravement compromis dans les événements de cette nuit... Ces papiers devaient être placés demain sous les yeux du parlement, et ils eussent suffi peut-être pour me justifier... Maintenant je n'aurai pas de juges; on étouffera ma voix entre les murailles d'une prison, comme celle d'un obscur agitateur...On n'eût pas osé faire disparaître sans une apparence de légalité un citoyen qui protestait contre un abus.

—Il a raison! s'écria le conseiller avec réflexion. tout recours à un tribunal est impossible à cette heure, la preuve des griefs légitimes étant anéantie.... Mon Dieu! n'ai-je vécu si longtemps que pour causer la perte de mon fils?

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et demeurèrent étroitement embrassés.

—Prévot, s'écria la jeune femme, ils vont venir t'arrêter; fuis, au nom du ciel! fuis pendant qu'il en est temps encore...

—Le peuple est en bas qui m'attend pour me flétrir sans doute du nom de traître, dit le secrétaire du clergé de la même voix triste et résignée; d'ailleurs, où me cacher que mes ennemis puissants ne sachent me découvrir?

—Oh! fuyez, fuyez! reprit à son tour M. de Beaumont; mon fils, cherchez à échapper quelques jours seulement à la captivité... Pendant ce temps, nous travaillerons à obtenir votre grâce; nous irons nous jeter aux pieds du roi, nous l'implorerons, nous le supplierons...

—Il est trop tard, murmura Prévot en faisant signe d'écouter.

En effet, la rue, jusque-là silencieuse, retentit tout à coup de mille bruits divers. On entendit d'abord les pas précipités d'une foule de gens qui s'enfuyaient, des cris de détresse, puis un galop de chevaux, des cliquetis d'armes, le roulement d'une voiture. On approcha avec grand fracas, on s'arrêta devant la maison même, et une voix prononça du dehors ces terribles paroles:

—Ouvrez, au nom du roi!

Quelques minutes plus tard, une nuée de gens de police et de soldats se précipitait dans la salle. A leur suite entra Malisset, dont la figure bouleversée rayonnait pourtant d'une joie infernale; il était assisté d'un commissaire et d'un inspecteur de police.

—Vous êtes mon prisonnier, dit le commissaire au secrétaire du clergé; rendez-moi votre épée.

Prévot obéit sans résistance.

—Montrez-moi la lettre de cachet, dit le pauvre vieux magistrat, qui ne voyait que la légalité pour défendre son fils.

Le commissaire exhiba un papier, timbré de la griffe royale, et signé de Duval, secrétaire de Sartines. Pendant ce temps, Malisset disait d'un ton insultant:

—Chacun son tour, monsieur le philanthrope! Tout à l'heure c'était à nous de trembler devant vos goujats et votre canaille; nous prenons notre revanche..... Vous payerez cher, je vous jure, le quart d'heure que vous nous avez fait passer. Imprudent! ajouta-t-il tout bas, vous oubliez que si nous sommeillions, nous, notre ami le lieutenant de police avait les yeux ouverts... quoique, en vérité, ajouta-t-il avec amertume, comme s'il se parlait à lui-même, il ait été bien lent à nous secourir!

—Nous n'avons connu que fort tard tous les détails du complot, monsieur, dit respectueusement l'inspecteur qui avait entendu ces dernières paroles; il nous a fallu obtenir des ordres pour faire marcher les troupes, puis courir aux bureaux menacés, avant d'aller vous délivrer des mains de cette populace... Je vous l'assure, nous n'avons pas perdu de temps.

Le son de cette voix fit tressaillir Prévot; il regarda l'inspecteur avec attention.

—Jérôme Picot! s'écria-t-il enfin.

L'agent de police sourit ironiquement.

—Oui, reprit-il, ce matin j'étais Jérôme Picot, le pauvre tisserand, le père de famille dont l'enfant est mort de faim... Ce soir, je suis l'inspecteur Marais, qu'on veut bien appeler, ajouta-t-il avec modestie, la plus fine mouche de la police de sûreté.

Prévot se détourna avec dégoût et dit seulement:

—Du moins ce n'est pas un homme du peuple qui a trahi la cause du peuple.

—Marchons, s'écria le commissaire, à qui M. de Beaumont venait de rendre la lettre de cachet avec un geste de désespoir.

—Je veux le suivre, dit Angèle en se précipitant dans

les bras de son mari; au nom du ciel, messieurs, nous séparez pas!

—Et votre fils! et moi! s'écria le vieux de Beaumo douloureusement.

Le commissaire et l'inspecteur Marais lui-même se blaient émus de pitié; un signe de Malisset les rapp la à leur devoir. On repoussa la pauvre femme, et entraîna Prévot de Beaumont.

—Adieu, mon père... adieux, Angèle... adie mon enfant! s'écria-t-il d'une voix brisée; que Dieu le peuple vous pardonnent comme je vous pardonn moi-même!

Angèle trouva assez de force pour s'élancer vers so fils, que le bruit de cette scène avait éveillé; elle l prit dans ses bras.

—Il te vengera! s'écria-t-elle d'une voix perçante e l'élevant au-dessus de sa tête.

Un éclat de rire de Malisset lui répondit. M. d Baumont reçut l'enfant dans ses bras, pendant que l mère tombait évanouie.

Quand elle revint à elle, des personnes de la maison lui prodiguaient des soins affectueux. Le conseiller sanglotait et tenait encore sur ses genoux le petit garçon, qui regardait avec étonnement ce désespoir de son aieul. Malisset et quelques gens de police étaient encore là occupés à fouiller dans les papiers du secrétaire du clergé.

—Allons! il n'y a rien, dit enfin le surintendant d'un ton de regret; on nous aura trompés...

Il se préparait à sortir, sans même jeter un regard sur ces malheureuses victimes, quand Angèle se dressa tout à coup, avec cette vigueur passagère que donne la fièvre.

—Où est-il? demanda-t-elle.

—A la Bastille, et pour toujours! dit le financier durement.

X

LA MANSARDE

Le soir du 13 juillet 1789, Paris était en alarmes. Le tocsin sonnait à toutes les églises, les tambours battaient; de moment en moment, on entendait les coups de canon que l'on tirait pour tenir le peuple en éveil; on voyait passer des troupes de bourgeois bizarrement armés et courant vers la Bastille.

C'était en effet ce vieux rampart, solide encore, de la féodalité que l'on allait attaquer. Ces bataillons, mal alignés, mal vêtus, mal disciplinés des faubourgs; s'avançaient vers la formidable prison d'Etat en poussant des cris de liberté. Plus d'un, parmi les révoltés, sentait encore son coeur se glacer, rien qu'à entendre ce nom sinistre de la Bastille. On se souvenait de tous les hommes énergiques engloutis, depuis quelques années, par la lugubre forteresse. On prononçait presque en tremblant le nom des martys qui avaient gémi derrière ces murs de douze pieds d'épaisseur. Le Parisien ne savait ni les souffrances du Masque-de-fer, ni les tortures de tant de grands seigneurs, victimes mortes ou oubliées des siècles précédents; mais il déplorait les douleurs de l'infortuné Masers de Latude, et le sort affreux d'un de ses défenseurs, Prévot de Beaumont, qui, disait-on, était mort depuis vingt-deux ans à la Bastille, après une courte incarcération à Vincennes.

Or, pendant que la ville entière était en rumeur, pendant que les femmes, les enfants, les vieillards suivaient, en marchant au pas du tambour, leurs maris, leurs pères, leurs fils enrégimentés pour la cause populaire, les habitants d'une mansarde de la rue du Temple semblaient prendre une vive part aux événements qui se préparaient. La propreté, ce luxe du pauvre, donnait au simple et modeste mobilier de la petite pièce où ils étaient réunis un caractère d'élégance et de bon goût.

Deux portraits en pied, richement encadrés, ornaient ce réduit. L'un représentait un vieillard en robe rouge de conseiller au parlement; l'autre, une jeune homme vêtu de noir, à l'oeil inspiré, au regard grave et fier à la fois. Au bas de cette dernière toile, on pouvait encore lire sur un écusson à demi effacé, peut-être par des larmes: "Hommage à mon Angèle, le jour de sa fête, le... 1761." Evidemment, ces tableaux avaient pour leurs propriétaires un prix inestimable. C'était vers eux qu'on devait tourner les regards résignés dans la tristesse; c'était à eux qu'on devait sourire dans les moments de joie. Les âmes de ceux qu'ils représentaient semblaient être les génies tutélaires de cet humble foyer.

L'aspect des habitants de la mansarde, où l'on devinait que le froid se faisait sentir en hiver, quoiqu'en ce moment l'air embrasé d'une soirée d'été circulât lourdement sous ses combles, présentait le même contraste de noblesse et de pauvreté. C'était, d'abord, une femme de quarante-cinq ans environ; ses traits distingués, mélancoliques, disaient qu'elle avait été belle. Les souffrances, plus encore que l'âge, avaient dû creuser les rides de cette figure résignée. Quoique le costume de cette dame fût d'une étoffe commune, son extérieur trahissait une personne née pour le monde et l'opulence. Assise en face du portrait qui représentait un

homme vêtu de noir, elle regardait les traits reproduits sur la toile, comme la Madeleine devait regarder le Christ du pied de la croix. Son visage était pâle; des larmes coulaient sur ses joues, et ses lèvres murmuraient une prière. Debout près d'elle, et silencieux comme elle, un beau jeune homme contemplait aussi avec recueillement la peinture sacrée. Il portait l'uniforme des bas officiers des gardes-françaises, et sûrement il ne devait qu'à son mérite le grade dont il était revêtu, car ce grade ne s'achetait pas. Son épée, jetée négligemment sur une table voisine, semblait attendre d'être tirée du fourreau pour une grande cause. Enfin, un vieillard en veste grossière et en tablier de cuir se tenait à quelques pas, dans l'attitude du respect; il s'appuyait d'une main sur un fusil rouillé, et retournait dans l'autre son chapeau orné d'une cocarde tricolore.

Cette contemplation pieuse semblait durer depuis quelques instants, quand la dame abaissa sur le jeune homme ses yeux pleins de larmes.

—Jules, s'écria-t-elle avec exaltation, te souviens-tu que tu es le fils de Prévot de Beaumont, et que tu as à venger ton père?

—Oh! je m'en souviendrai, ma mère! dit le soldat avec orgueil.

Mme de Beaumont, car c'était elle, sourit doucement. Ayant fait signe à son fils de s'approcher, elle lui dit d'un air solennel:

—Avant de te laisser partir, je te dois compte des motifs qui me poussent, moi pauvre femme, à te mettre les armes à la main, à t'exposer peut-être au sort du héros dont tu es le fils...

L'émotion la força de s'arrêter pendant quelques instants. Jules saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers. Elle reprit:

—Je t'ai parlé bien souvent, mon fils, de cette épou-

vantable nuit où je vis ton père pour la dernière fois. Tu étais encore presque au berceau, tu n'as pu en garder le souvenir; mais, en ce moment terrible où l'on entraînait Prévot, je lui dis en te prenant dans mes bras : "Ton fils te vengera." Ce voeu que j'ai fait en ton nom, Jules, c'est à toi de l'accomplir... Quand je le prononçai, j'étais riche encore, je ne savais pas qu'un jour cette cause du peuple deviendrait la mienne, que j'allais aussi, et pour toi et pour moi, à déplorer la cherté du pain... Quoi qu'il en soit, ton père, en m'entendant prononcer ces paroles, nous regarda avec une suave espérance, sourit et s'abandonna à ses gardes... Depuis ce temps, Dieu et les pierres de quelque cachot savent seuls ce qu'il est devenu!

—Jules de Beaumont essaya d'interrompre Angèle, dont ces souvenirs déchiraient le coeur; mais elle continua:

—Ce n'est pas tout, mon enfant; je te dois l'aveu d'une faute dont j'ai bien des fois demandé pardon à Dieu et à la mémoire de ton père. J'ai été très coupable, le jour où, voulant conserver à sa famille l'homme prédestiné qui avait une haute mission à remplir, j'anéantis les papiers dont la perte a causé tant de maux. Peut-être un pauvre vieillard, mort depuis en gémissant des suites de ma faute—et Angèle jeta un regard sur un des portraits,—pouvait-il réclamer une part de la responsabilité de cet acte insensé, trop hardi pour une femme ignorante et soumise aux ordres de mon mari, comme je l'étais... Mon fils, c'est toi qui es chargé d'acquitter la dette de ton aieul et la mienne envers ce malheureux peuple, qui depuis longtemps souffre la faim!

—Et je l'acquitterai, ma mère; je l'acquitterai, je vous le jure.

—Tu sais le reste, Jules; à cette époque, déjà si éloignée de nous, je voulus plusieurs fois aller me jeter aux

pieds du roi pour lui demander la grâce de mon infortuné mari; je ne pus jamais pénétrer jusqu'au trône. Je me disposais à renouveler mes tentatives, quand on vint brutalement m'annoncer que ton père était mort en prison. On s'empara de tout ce qu'il possédait; on nous chassa de cette maison où tu étais né. Je fus forcée de me retirer dans cette mansarde, avec une modique rente qui est toute ma fortune, et ces deux portraits, arrachés au prix de mes derniers bijoux à la rapacité de nos persécuteurs... Ce fut alors, mon fils, continua la pauvre femme en levant les yeux sur le vieil ouvrier d'un air affectueux, que cet excellent Boyrel, l'ami et le compagnon de ton père, vint nous trouver, nous offrit ses secours . Il nous a aidés du travail de ses mains quand nos ressources ne pouvaient suffire à nos besoins, lui père de famille, et qui avait aussi de son côté à lutter contre la misère!

Boyrel voulut parler; mais la voix de madame de Beaumont était si vibrante, si plaintive, sa douleur avait un tel caractère de grandeur et de majesté, qu'il n'osa l'interrompre.

—J'ai dû te rappeler ces faits, mon fils, reprit-elle, afin qu'u moment de combattre les persécuteurs de ton père, tu comprennes tous tes devoirs, et aussi, Jules, pour que tu saches par quel douloureux sacrifice je veux expier mes fautes... Je n'ai que toi, mon fils, pour tout bien, pour toute gloire et toute espérance, et je t'envoie peut-être à la mort!

Cette fois son courage de femme spartiate se brisa: elle laissa échapper des sanglots.

—Non, ma mère, non, je ne mourrai pas! s'écria le jeune garde-française en la pressant sur son coeur: Dieu serait injuste de vous priver ainsi un à un de tous ceux que vous avez aimés sur terre... Je reviendrai près de vous, je reviendrai bientôt... et cependant

j'aurai vengé mon père, j'aurai purifié de mes larmes l
pierre du cachot où il a rendu le dernier soupir.

—Allons, courage, morbleu! dit à son tour le vieu
Boyrel d'un ton cordial, quoique rude; toutes les ba
les et tous les boulets n'arrivent pas à leur destinatio
que diable!... D'ailleurs, madame, ajouta-t-il en bai
sant la voix et en se rapprochant d'Angèle, M. Jul
ne manquera pas d'amis... Pour ma part, je sais com
bien il est bouillant et emporté; je veillerai sur lui,
soyez-en sûre.

—Oh! oui, veillez sur lui, dit Angèle, en joignant
les mains; mettez le comble à vos bienfaits en le prot
geant dans les combats comme vous l'avez protégé dan
les misères de son enfance. N'oubliez pas qu'il est l
denier de la veuve dans cet impôt d'enfants généreu
que chaque mère paye aujourd'hui à la patrie.

—Je n'oublierai rien, interrompit Boyrel, qui sen
tait combien ces épanchements affadissaient le courag
Allons, monsieur, continua-t-il en prenant son fus
et en se tournant vers Jules de Beaumont, il est tem
d'aller retrouver nos camarades; ils sont si impatien
qu'ils commenceraient sans nous... Et vous, madam
bon espoir! Qui sait, ajouta-t-il, comme entraîné pa
une idée dominante, quels secrets nous découvrirons
derrières les vieilles murailles de cette prison d'Etat
Qui sait si des morts ne se lèveront pas, comme par mi
racle, du fond de ces cachots obscurs? On raconte d'
tranges choses sur la Bastille, et peut-être...

—Que voulez-vous dire? s'écria le garde-françai

—Eh bien! reprit Boyrel en étudiant l'effet de
paroles, si l'on en croit certains bruits répandus dep
peu, il serait peossible que l'on trouvât dans les
veaux de la Bastille bien des vivants qui ont dispa
et dont les familles ont reçu les extraits mortuair
Sans vouloir donner des espérances peut-être vaine

—Malheureux, vous allez la tuer avec vos récits

croyables! s'écria Jules en courant pour soutenir sa mère qui chancelait; et moi, ajouta-t-il en portant la main à sa poitrine, voulez-vous donc que mon coeur se brise à force de battements?

—En effet, ceci est un conte absurde, dit brusquement l'ouvrier, je suis fou de vous rapporter de semblables propos... Partons, partons! interrompit-il précipitamment.

Il allait entraîner Jules, quand un nouvel événement vint attirer son attention.

Tandis que le jeune de Beaumont faisait ses adieux à sa mère, une rumeur s'était élevée dans la rue en face de la maison. Bientôt des imprécations, des menaces proférées par mille voix irritées, montèrent jusqu'à la mansarde où se passait la scène que nous venons de raconter. Boyrel connaissait de loin le bruit de l'émeute, comme le marin connaît le bruit de la mer; il courut à la fenêtre.

—Un rassemblement, dit-il, vient d'arrêter en face même de cette maison une magnifique voiture... un homme âgé en descend... Il est bien vêtu, mais son chapeau m'empêche de voir ses traits.

—A mort l'aristocrate! A la lanterne l'accapareur de blés! hurla la foule avec rage.

Boyrel se retourna vivement vers madame de Beaumont et vers son fils.

—Vous l'entendez! dit-il avec une joie cruelle; un de ces misérables vient de tomber entre les mains du peuple; on l'aura reconnu sans doute pendant qu'il fuyait... que justice se fasse, puisque le jour de la justice est venu.

—Oui, que justice se fasse! répéta Jules.

Et il cherchait à éloigner sa mère de la fenêtre.

—Cependant, dit Angèle en frémissant, si l'on s'é-

tait trompé, si l'on avait pris pour un accapareur de blés quelque paisible bourgeois...

Elle n'avait pas achevé ces mots, que des pas rapides se firent entendre dans l'escalier. Tout à coup la porte s'ouvrit: un homme s'élança, pâle et hors d'haleine, dans la mansarde, en s'écriant d'une voix suppliante:

—On me poursuit... sauvez-moi.

Comme l'avait dit Boyrel, c'était un homme âgé, richement vêtu. Son air égaré, ses habits en désordre, attestaient l'effroi dont il était saisi. Il n'avait plus d'épée, et une cocarde tricolore, qui ornait son chapeau, montrait jusqu'à quel point il était disposé à céder aux exigences du moment.

X

LA REVÉLATION

Quoique le nouveau venu ne parût pas bien redoutable, Boyrel attacha sur lui pendant quelques secondes un regard magnétique. Tout à coup il porta son fusil à son épaule; on eût dit un chasseur ajustant la bête fauve qui vient de se lever sous ses pas.

Madame de Beaumont poussa un cri d'effroi.

—Boyrel, ce serait une lâcheté! dit Jules en avançant le bras pour détourner le coup.

Il n'en eut pas besoin. Une réflexion, aussi rapide que l'éclair avait fait changer de détermination au vieil ouvrier. Il laissa tomber son fusil, se précipita sur l'inconnu et le sisit avec violence par le collet de son habit.

—Tu ne nous échapperas pas cette fois lcria-t-il d'une voix tonnante en le secouant comme un roseau.

Le malheureux tomba sur ses genoux.

—Boyrel, dit le garde-française en cherchant à dégager le suppliant des mains de l'ouvrier, vous êtes trop cruel dans votre haine!... Si cet homme est un de nos ennemis, comme vous paraissez le croire, livrez-le au peuple qui le cherche; mais que son sang ne coule pas sous les yeux et dans la chambre de ma mère.

—Ce sang, versé ici, serait une juste et légitime ex-

piation! s'écria Boyrel; monsieur Jules, savez-vous pour qui vous demandez grâce?

—Oh! je suis un honnête homme, un bon patriote, je vous le jure! dit l'inconnu; on m'a pris pour un autre... Je suis l'ami du peuple, moi... Ils viennent! continua-t-il en désignant l'escalier où se faisait déjà entendre le bruit confus de voix et de pas; ils me tueront! sauvez-moi...

—Infâme! vous, un honnête homme? Vous ne savez donc pas chez qui vous êtes, monsieur Pierre Malisset?

Ce nom retentit comme un éclat de foudre sur la tête des assistants. Madame de Beaumont se leva, et désigna du doigt le financier prosterné:

—C'est lui, mon fils, s'écria-t-elle; que ton père me pardonne de n'avoir pas reconnu d'abord un de ses assassins!

Mais effrayée de la sentence qu'elle venait de porter par ce geste et ces paroles, elle retomba sur son siège en se couvrant les yeux.

—Pierre Malisset! répéta Jules de Beaumont.

Il bondit et tira son épée, qui flamboyait moins encore que ses yeux.

La foule cherchait Malisset et se rua dans la chambre. Des hommes armés de leur seule colère, des femmes aux cheveux épars, des enfants même, envahirent cette étroite mansarde pour s'emparer de l'ennemi commun.

—Le voilà! disait-on; c'est Malisset! C'est ce brigand qui a si longtemps affamé le peuple! A mort! à la lanterne!

Des mains, crispées par la rage, se tendirent vers le financier.

Mais Boyrel ne l'avait pas lâché; il repoussa par un effort énergique le jeune de Beaumont qui voulait frapper l'assassin de son père, la foule qui voulait mettre en pièce un de ses plus cruels ennemis. Il traîna

Malisset devant le portrait de Prévot de Beaumont, comme pour le mettre sous la sauvegarde de cette sainte image.

—Silence et arrière tous! s'écria-t-il d'une voix qui domina le tumulte et les vociférations; si je n'avais besoin que cet homme vécut encore quelques instants, aurais-je laissé à d'autres le soin de le punir?

—Non, pas de retards! répondit-on de tous côtés; vous êtes des traîtres, vous voulez le sauver!

—Qui ose appeler traîtres, dit Boyrel, le fils et l'ami de Prévot de Beaumont, dans la maison de Prévot de Beaumont, en présence de la veuve de Prévot de Beaumont?

A ce nom révéré, la foule recula avec respect. L'ouvrier jouit un moment en triompre.

—Mes amis, reprit-il avec chaleur, j'ai conservé la vie à ce misérable parce que j'attends de lui d'importantes révélations... J'ai voulu apprendre de sa bouche ce qu'il a fait, lui et ses infâmes complices, de l'homme sublime dont vous voyez ici le fils et la femme.

Cette question produisit sur Malisset l'effet d'une pile galvanique sur un cadavre. Il se releva, et s'appuyant contre la muraille, demanda timidement:

—Et si je réponds avec sincérité, si je vous apporte de bonnes nouvelles au sujet de celui dont vous parlez, dites, me ferez-vous grâce?

La foule resta muette. Angèle, dans un élan d'enthousiasme, courut vers le financier. Le peu de mots qu'il venait de prononcer lui avait donné de bien douces espérances.

—Parlez, monsieur, s'écria-t-elle, dites-moi qu'on m'a trompée, qu'il existe encore!... Dites cela, et, je vous le jure, vous serez libre; je me traînerai à deux genoux s'il le faut, devant ces braves gens pour leur demander votre vie, et ils ne me la refuseront pas.

—Et moi, dit le garde-française en élevant son épée je pourrais, je crois, vous défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang, si vous m'appreniez que mon père vit encore!

—Il est encore vivant, répliqua Malisset en se redressant.

Et il osa pour la première fois regarder la foule.

Des cris de joie et d'étonnement s'échappèrent de toutes les bouches. Angèle tomba évanouie dans les bras de son fils.

Le premier mouvement de trouble et d'agitation passé, Boyrel, qui faisait les fonctions de juge instructeur devant le tribunal populaire, reprit en s'adressant à Malisset:

—Ne nous trompez pas, monsieur; malheur à vous si vous mentez!... Où est à présent Prévot de Beaumont?

Malisset se tut pendant quelques secondes, hésitant entre deux écueils également redoutables; mais il pensa sans doute qu'en face d'une révolution, les secrets d'Etat ne pouvaient plus être des secrets: le danger le plus pressant l'emporta.

—M. Prévot de Beaumont est encore à la Bastille, dit-il enfin.

—Vous l'entendez! s'écria Jules en courant vers la porte; mes amis, à la Bastille!

Boyrel l'arrêta.

—Vous ne savez pas encore si cet homme ne ment pas, afin de se sauver, dit-il; laissez-moi poursuivre.

Jules de Beaumont revint près de sa mère: elle le remercia par un sourire d'avoir été oubliée dans cet élan d'amour filial.

—Monsieur, reprit Boyrel en se tournant vers Malisset, il nous faut la vérité et la vérité entière... Prenez-y garde! Nous voulons connaître le sort de notre défenseur à partir du jour de son arrestation. Par-

lez avec franchise, puisqu'on vous a promis de vous pardonner à ce prix. Nous le savons bien, on n'a pas eu de pitié pour l'ennemi des accapareurs... Nous ne vous croirions pas si vous disiez qu'on l'a traité doucement.

Malisset promena des regards inquiets sur ceux qui l'entouraient. Comme l'avait dit Boyrel, un mensonge n'aurait pu abuser les assistants; d'un autre côté, la vérité nue était peut-être de nature à soulever contre lui quelque nouvel orage. Il se résigna pourtant à dire la vérité, d'autant plus que, dans le désordre d'esprit où il était, il n'avait pas le temps de préparer un mensonge.

—M. Prévot de Beaumont, balbutia-t-il, avait commis un de ces crimes que certaines gens haut placés ne pardonnent pas. Sans se douter peut-être de l'importance de son entreprise, il avait menacé une institution sans laquelle, malheureusement, l'Etat ne pouvait plus se soutenir à cause du déplorable état de ses finances. Le traité des blés du roi...

—Le pacte de famine! hurlèrent les assistants.

—Le pacte de famine donc, puisqu'il vous plaît d'appeler ainsi cet acte financier, était un de ces secrets auxquels on ne doit pas toucher sous peine de haute trahison... Or, Prévot de Beaumont savait tout ce qui était relatif à cette affaire. Il n'avait pas besoin de fournir par l'appel aux armes un prétexte à son arrestation; le jour où il avait laissé seulement soupçonner son hostilité contre nous, il était perdu. Aussi ne faut-il pas s'étonner des rigueurs exercées contre lui dans les cinq prisons qu'il a successivement traversées...

—Cinq prisons! répéta Angèle en levant les mains au ciel.

—Dites tout! s'écria Jules.

—Oui, cinq prisons, reprit Malisset de plus en plus convaincu que la vérité pouvait seule le sauver parce

qu'elle ne serait pas suspecte à ses auditeurs; d'abord il a été conduit à Vincennes. Là, on l'a enchaîné par le milieu du corps, dans un cachot obscur; il couchait sur une planche; sa nourriture se composait de deux onces de pain et d'un verre d'eau par jour.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assemblée.

—Oh! je repousse la responsabilité de semblables cruautés, continua le financier. Je vous l'ai dit, d'autres plus puissants et plus vindicatifs ont accompli cette épouvantable vengeance... Je suis un homme paisible; depuis que je me suis retiré des affaires, je vis dans la retraite...

—Et vous jouissez des richesses que vous nous avez extorquées liard à liard! dit une voix menaçante.

Malisset feignit de n'avoir pas entendu cette interruption.

—Plus tard, reprit-il, en cherchant à abréger ce pénible interrogatoire, M. de Beaumont a été transporté à la Bastille, où il a souffert les mêmes traitements qu'à Vincennes... De là, il a été envoyé à Charenton, et confondu avec les malheureux fous de cette maison, puis à Bicêtre, où il a été confondu avec les assassins; enfin il a été ramené à la Bastille, où il a été oublié.

—Mais, demanda madame de Beaumont en faisant un effort pour prononcer quelques paroles, que signifie cet extrait mortuaire, cette confiscation de nos biens?...

—On savait, madame, que vous aviez le projet d'aller vous jeter aux pieds du roi pour lui demander la grâce de votre mari; il fallait à tout prix prévenir cette démarche; elle eût été un scandale public.

—Ou plutôt les ennemis implacables de Prévot craignaient que le roi ne fit grâce.

—Le roi ne le pouvait pas, madame; le roi savait tout, et tout se faisait par son ordre.

—Vous l'entendez! s'écria Boyrel en regardant la foule.

Des imprécations s'élevèrent contre feu le roi Louis XV le Bien-Aimé.

– Eh bien! comment Turgot et Necker, qui, dit-on, étaient des ministres probes et honnêtes, n'ont-ils pas rendu la liberté à l'infortuné Prévot? demanda un des assistnts.

—Turgot et Necker avaient annoncé en arrivant au pouvoir qu'ils feraient pendre les accapareurs, qu'il déchirerait le pacte de la famine... Mais il y a quelque chose de plus puissant que les ministres et même que les rois, c'est la nécessité de l'Etat. Le Pacte existe encore et Prévot est à la Bastille.

Malisset s'arrêta, attendant avec inquiétude de nouvelles questions.

—Voyez-vous cet homme? s'écria Boyrel en désignant le financier; il vient de faire pour la révolution le plus beau plaidoyer qui soit jamais sorti d'une bouche humaine!... Avec de semblables récits un peuple peut transporter des montagnes.

—Laissez-moi donc retourner chez moi, demanda Malisset timidement.

—Qu'il parte! dit une voix; sa franchise l'a sauvé pour aujourd'hui; nous verrons plus tard!

Une demi-heure après, Boyrel, qui venait d'accompagner Malisset jusqu'à sa voiture pour le défendre contre les émeutiers, rentra dans la mansarde. La foule s'était retirée; madame de Beaumont et son fils, agenouillés devant le portrait de Prévot, priaient toujours et pleuraient, mais cette fois de bonheur et d'espérance.

—Enfant, dit Boyrel de sa voix rude, votre père vous attend à la Bastille.

—Mon père! s'écria Jules; je croyais avoir à le venger, j'ai à le sauver... marchons!

Il embrassa sa mère et suivit Boyrel.

X

LE COMBAT

Le lendemain, dès le matin —14 juillet 1789,—une foule immense était réunie devant la porte principale de la Bastille. Le temps était beau, le ciel pur; le soleil brillait de tout son éclat. Ce chaud soleil des jours caniculaires, qui brûle les cerveaux et fait fermenter dans les âmes les passions destructives, n'avait pas cette fois encore, manqué son effet sur la population parisienne; elle s'agitait menaçante autour de la forteresse.

Le vieil et noir édifice ne s'était pas encore ému de cet orage prochain. Ses neufs tours s'élevaient toujours fièrement, avec leur couronne de créneaux, avec leur ceinture de murailles et de fossés. Pas un soldat ne se montrait aux petites fenêtres ouvertes çà et là comme des meurtrières; on eût dit que la Bastille voulait se défendre seulement par l'épaisseur de ses murs par la masse imposante de sa construction, *mole sua*. Son pont-lévis était levé; ses canons, bourrés de mitraille, dormaient immobiles au haut des plates-formes: elle attendait.

A midi, pas un seul coup de fusil n'avait encore été tiré. Le peuple et la Bastille, comme deux adversaires géants, se mesuraient du regard, sans qu'aucun d'eux ôsa attaquer l'autre le premier.

Tout à coup une troupe déboucha bruyamment par la rue de la Cerisaie.

—Vingt-sept mille fusils et des canons sont au pouvoir du peuple! dit un des nouveaux venus d'une voix joyeuse. Que ceux qui n'ont pas d'armes aillent en chercher à l'hôtel des Invalides!

Un hourra accueillit cette grande nouvelle, et une partie de la foule se précipita vers le boulevard, en poussant déjà des cris de triomphe.

Cependant, une petite bande de gens déterminés et bien pourvus d'armes s'était cantonnée près de la place elle ne sembla pas s'apercevoir de l'effet de mouvement rétrograde occasionné par cette [illegible] momentanée. Jules de Beaumont et Boyrel, qui en étaient les chefs, s'entretenaient à demi-voix d'un projet tardi qu'ils méditaient, quand un de ces personnages qui jouent dans les émeutes le rôle de la mouche du coche s'approcha du jeune soldat, et lui dit avec brusquerie:

—Est-ce ici votre place, monsieur? Ne devriez-vous pas être avec vos camarades, les gardes-françaises?... Ils sont chargés d'amener les canons que nous venons de prendre aux Invalides!

Jules de Beaumont ne bougea pas.

—Moi m'éloigner un seul instant! s'écria-t-il, oubliant dans sa préoccupation filiale que l'interlocuteur n'était pas dans la confidence de ses secrets; [illegible] de vue une minute ces murailles derrière lesquelles nuit mon père!... Monsieur, ajouta-t-il avec [illegible] en montrant une des grosses pierres sur lesquelles battait le pont-lévis, j'ai passé la nuit sur [illegible] Bastille pour qu'on ne me ravisse pas le trésor qu'elle renferme... Mon poste est là, au premier [illegible] vous allez voir que je ne reculerai pas.

Un ouvrier de la bande de Boyrel parut [illegible] main deux lourdes haches dont se servent

tiers pour équar.·· les poutres. Boyrel en prit une, Jules de Beaumont s'empara de l'autre.

En avant du pont-lévis, sur les bords extérieurs du fossé, s'élevait un corps de garde abandonné par la garnison, qui s'était retirée dans la forteresse; le toit du corps de garde pouvait être atteint facilement, et de là on se trouvait à portée d'abattre les chaînes du pont. Ce fut vers ce bâtiment que se dirigèrent Boyrel et son pupille. Jules, leste, ardent, eut promptement escaladé le toit, et en brandissant sa pesante hache. La faule attentive ne savait encore dans quel but ces deux hommes s'exposaient à recevoir, presque à bout portant le feu des assiégés.

Boyrel allait frapper la chaîne du pont; Juels de Beaumont le retint par le bras.

—Au nom de mon père! s'écria-t-il, laissez-moi porter le premier coup à la Bastille.

Et sa hache s'abattit sur les énormes anneaux de fer; Boyrel l'imita. Les coups des deux audacieux se firent entendre, à intervalles égaux, par dessus le tumulte, et se prolongèrent dans les vastes cours de la prison d'Etat.

Une terreur panique s'empara de la foule. On venait de voeir des fusils sortir des meurtrières; les ar-..rs se montraient au haut des tours, agitant des ..llumées au-dessus de leurs pièces. La plupart ..nts prirent la fuite, épouvantés par cette dé-..on.

..ens-là sont fous! dit le meneur en jetant loin ..beau fusil tout neuf afin de courir plus vite: ..écipitation, ils vont nous faire massacrer! ..plus généreux, poussèrent des cris pour ..s et Boyrel du péril; Jules et Boyrel ne ..ien entendre. Les soldats qui venaient ..tout à coup aux fenêtres, aux meurtrières. ..réneaux, proférèrent des menaces, en leur

ordonnant de descendre de leur poste au plus vite; mais les téméraires, sans se déranger, sans même tourner la tête, continuaient leur bruyante besogne, frappant en cadence les chaînons de fer qui commençaient à céder.

—Retirez-vous, ou vous êtes mort! cria une voix du haut d'une tour.

Jules et Boyrel frappèrent à la fois un coup plus puissant que les autres; les chaînes se rompirent, le pont tomba avec un bruit épouvantable, livrant aux assiégeants l'entrée de la première enceinte de la Bastille.

—Vive la liberté! cria le peuple en s'avançant au milieu du nuage de poussière que cette chute venait de produire.

—Mon père! mon père! dit Jules de Beaumont.

Il jeta sa hache devenue inutile, et s'élança dans l'avant-cour, où déjà se ruait la foule. Une effroyable décharge de mousqueterie se fit entendre; Jules s'empara du fusil d'un homme mortellement blessé à ses côtés, et quand Boyrel vint joindre son pupille, le combat était définitivement engagé entre la garnison de la Bastille et la population parisienne.

On connaît les événements de cette mémorable journée; à cinq heures, la Bastille était prise.

Pendant la lutte, Boyrel et Jules de Beaumont ne reculèrent pas. Entourés de quelques ouvriers, parents ou amis du vieux Boyrel, on les vit continuellement charger et décharger leurs armes, sans s'inquiéter de ceux qui tombaient autour d'eux; ils semblaient puiser leur ardeur dans ce nom magique de Prévot de Beaumont, qu'ils prononçaient parfois en jetant aux échos de la prison féodale le bruit d'une explosion nouvelle. Néanmoins Boyrel n'avait pas oublié les prières de la mère de Jules; souvent il le prit par le bras pour lui faire éviter une balle, souvent il couvrit de son corps le jeune soldat que son courage emportait trop loin.

L'homme du peuple continuait d'acquitter la dette du peuple envers la courageuse famille de Beaumont.

Jules fut encore le premier à pénétrer dans l'intérieur de la forteresse, aussitôt que le second pont-levis eut été abattu; mais Boyrel, quoique échauffé par le combat, s'arrêta sur le revers extérieur du fossé. Il appela l'ouvrier qui avait précédemment apporté les haches, et lui donna une mission pour madame de Beaumont, dont il devinait les mortelles inquiétudes.

Jules, entraîné par son impatience filiale, avait traversé la cour, sans faire attention à la scène de terreur et d'extermination dont elle était le théâtre; il ne voyait rien dans ce moment suprême où il allait enfin apprendre le secret de l'impitoyable Bastille à l'égard de ce père qu'il vénérait comme Dieu et dont il n'avait jamais vu que l'image. Un escalier était devant lui; il le franchit avec rapidité, fit tourner sur ses gonds rouillés une porte en chêne de vingt pieds de haut; alors une longue suite de corridors humides et obscurs se montra devant lui.

Sans s'arrêter pour réfléchir ou pour chercher un guide, il s'élança dans ce dédale de galeries et de cachots. A mesure qu'il avançait, l'obscurité et le silence devenaient plus profonds. Bientôt il n'entendit plus ces cris effrénés, ces coups de fusil qui retentissaient encore dans le lointain: les murs de la Bastille étouffaient le tumulte du dehors, comme ils avaient si longtemps étouffé les soupirs du dedans.

—Prévot de Beaumont! Prévot de Beaumont! cria-t-il d'une voix forte.

Il s'arrêta pour écouter si quelque gémissement répondrait à cet appel. Sa voix se prolongea dans la profondeur des corridors, un écho sec répéta encore quelques instants le bruit de ses pas; puis tout retomba dans un silence sépulcral.

XII

LE CACHOT

Tout à coup, à l'angle d'une galerie basse plus effrayante que les autres, le garde-française aperçut une porte donnant accès dans les souterrains du château. Une lampe, à demi éteinte faute d'huile, éclairait faiblement [illegible] premières marches d'un escalier qui semblait des[illegible] dans les entrailles de la terre. Son coeur se se[illegible] on eût dit l'entrée d'un tombeau. Mais le souvenir de son père lui rendit force et courage.

—[illegible] murmura-t-il en courant vers les souterrains.

[illegible] dans ce gouffre méphitique et ténébreux [illegible] ruit confus se fit entendre à l'autre extrémité [illegible] erie. Bientôt il reconnut Boyrel, accompagné [illegible] elques-uns de ses compagnons qui s'éclairaient [illegible] de flambeaux. Au milieu d'eux marchait un porte-clefs qu'ils avaient amené de force pour leur servir de guide. Boyrel courut vers son pupille et voulut lui faire des reproches de l'avoir quitté un moment.

—Boyrel, interrompit l'impétueux Beaumont, un seul mot: mon père...

—Il vit, il est là! répondit le vieil ouvrier en désignant l'entrée du souterrain.

—C'était Dieu qui me conduisait! s'écria Jules.

On se mit à descendre l'escalier tortueux et glissant des cachots. Tout en marchant sous ces voûtes noircies par le temps et la fumée des lampes, Jules demanda au porte-clefs dans quel état ils allaient trouver son père.

—Oh ! il se porte bien, celui-là ! dit le geôlier d'un ton adouci ; la terreur que lui inspirait la victoire du peuple : c'est un de ces corps de fer qui usent les prisons... Cependant, ajouta-t-il avec un geste expressif, quelquefois la tête...

—Oh ! mon Dieu ! serait-il devenu insensé ?

Le geôlier, sans s'expliquer davantage, s'arrêta devant une porte basse, dont il chercha longtemps la clef dans l'énorme trousseau suspendu à sa ceinture. La minute qui s'écoula pendant cette recherche parut un siècle aux assistants. Lorsque la porte s'ouvrit, tous se précipitèrent dans le cachot ; Jules s'avança, les bras tendus vers le prisonnier, mais il s'arrêta aussitôt frappé d'horreur.

A la lueur des torches que portaient ses compagnons, car le jour pénétrait seulement dans ce souterrain par un étroit soupirail, il aperçut, gisant sur un peu de paille, une pauvre créature qu'écrasait le poids de ses chaînes. C'était un vieillard maigre, jaune, aux membres roidis par l'humidité du cachot. Il était vêtu d'un de ces carraux de toile grossière, costume ordinaire des prisonniers de la Bastille. Une longue chevelure blanche, une barbe blanche presque aussi longue que la chevelure, empêchaient de voir son visage sillonné de rides. Il porta péniblement à ses yeux sa main décharnée, comme si l'éclat subit des lumières eût blessé sa vue.

—Qui est là ? demanda-t-il d'une voix cassée et traînante.

Tout le monde se tut à son exemple.

Jules, revenu de son premier mouvement de surpri

se et de terreur, allait s'élancer vers le prisonnier et lui prodiguer les noms les plus doux; Boyrel, voyant quels ménagements nécessitait la faiblesse physique et morale du malheureux, retint par le bras l'impétueux jeune homme et lui fit signe de se taire. Jules obéit avec effort à cette injonction, dont il sentait l'importance.

Boyrel, dont les yeux étaient pleins de larmes, se mit à genoux devant Prévot.

—Ami, soupira-t-il, c'est la liberté.

Le prisonnier ne répondit pas; mais une expression de béatitude céleste se montra sur son visage, comme si un ange se fût penché sur lui pour glisser à son oreille des consolations divines.

—Vos sens ne vous trompent pas, Prévot de Beaumont, continua Boyrel, devinant sa pensée; c'est un homme qui vous parle, c'est un frère...

—Qui êtes-vous donc? demanda Prévot après un nouveau silence.

—Je suis, dit le vieux charpentier avec un accent sonnel, je suis un envoyé du peuple que vous avez tant mé... et je viens vous dire: Prévot de Beaumont, levez-vous, vous êtes libre!

Prévot sembla retrouver une partie de sa mémoire; s'agita sur la paille.

—Cet appel, je l'ai attendu bien longtemps, dit-il. il n'est pas venu... Maintenant il est trop tard; je suis brisé... Ils ont tué en moi, et l'âme qui pense et corps qui agit... Voyez, je ne peux plus me lever à la voix du peuple, et mes souvenirs sont confus... Oh! aidez-moi donc, aidez-moi donc! continua-t-il, en s'agitant comme s'il voulait réveiller son intelligence engourdie par tant d'années de souffrances.

Boyrel ordonna au geôlier de lui ôter ses fers, et pendant que Jules l'aidait dans cette pieuse occupation, fit boire au prisonnier quelques gouttes d'une potion cordiale qu'il avait eu soin d'apporter. Prévot, qui

jusque-là avait tenu sa main devant ses yeux pour le garantir de l'éclat des lumières, la laissa tomber un moment et poussa un cri; il venait de voir les nombreux spectateurs de cette scène lugubre.

—Ces hommes, qui sont-ils? demanda-t-il encore avec une terreur d'enfant.

Jules ne pouvait se contenir; mais Boyrel sentait qu'il n'était pas prudent d'éprouver le malheureux par une émotion trop vive.

—Prévot de Beaumont, reprit-il, ne connaît-il plus les enfants de ce peuple pour lequel il s'est si noblement dévoué autrefois?... Ne se souvient-il plus de sa vie passée, de cette vie si pleine de grands projets, de riches espérances et d'actions héroïques?

Le prisonnier parut réfléchir, et dit en s'animant à mesure qu'il parlait:

—Attendez, oui, je commence à me souvenir... Les pauvres avaient faim, n'est-ce pas partout la misère, des figures hâves, des haillons, des cris de rage... Moi j'eus pitié de ces souffrances: oui, c'est cela... Il y avait une ligue entre quelques méchants; moi, je voulu briser cette ligue... Oh! j'y suis maintenant: le pacte de famine! je voulais anéantir le pacte de famine!

Il s'arrêta; Boyrel lui donna encore quelques gouttes de cordial, et le martyr sembla retrouver peu à peu les forces nécessaires à la continuation de ce douloureux entretien.

—Vous souvient-il aussi, reprit Boyrel en soulevant avec précaution la tête de Prévot, tandis que Jules frictionnait les bras et les jambes de son père endoloris par les fers, vous souvient-il d'un ouvrier qui vous aidait de son crédit auprès des petites gens comme lui? Cet ouvrier, cet ami, c'était Boyrel le charpentier... c'était moi.

Prévot chercha dans sa tête une idée vague et presque effacée; il dit au bout d'un moment:

—J'ai oublié votre nom, frère, mais je me souviens de votre personne.

Il tendit sa main à Boyrel; ce fut Jules qui la couvrit de larmes et de baisers. Boyrel fit signe au soldat de prendre patience encore quelques instants. Il allait recommencer ses questions, quand Prévot, qui pendant cette pause avait prononcé quelques paroles inintelligibles, se dressa tout à coup sur son séant:

—Attendez, s'écria-t-il en se pressant le front comme pour aider l'effort de sa mémoire, je me souviens encore... Mon père! qu'est devenu mon père? et Angèle, cette douce et belle créature qui m'est apparue si souvent dans mes rêves du cachot, au temps où je rêvais encore, qu'est-elle devenue?... Et mon fils, cet enfant blond et souriant qui devait me venger?...

—Le voici! s'écria Jules de Beaumont en s'élançant dans ses bras; il a rempli le voeu que sa mère avait fait à son nom!

Pendant cette scène, plusieurs assistants avaient éteint les feux de leurs flambeaux, dont l'éclat fatiguait la vue affaiblie de Prévot; une seule torche brûlait encore, et cette lueur douce lui permettait de distinguer ce qui l'environnait. Il put donc contempler son fils: quand il eut envisagé le brave jeune homme dont les traits exprimaient tant de bonheur, de vénération et d'amour, un cri d'orgueil et de joie s'échappa de sa poitrine. Il le pressa dans ses bras, et une larme, la dernière peut-être, coula lentement sur ses joues osseuses, comme pour annoncer que, dans cet homme presque mourant, le coeur venait de se réveiller après l'intelligence et la mémoire.

Tout à coup le prisonnier repoussa son fils.

-Qu'as-tu fait de ta mère? demanda-t-il.

Jules allait répondre, lorsque madame de Beaumont, prévenue par les soins de Boyrel, entra dans le cachot; elle se jeta à genoux sur la paille où gisait le martyr.

—Je viens vous demander pardon pour votre père qui n'est plus! s'écria-t-elle. Prévot de Beaumont, ayez pitié aussi de moi, car depuis plus de vingt ans j'ai cruellement expié ma faute... Mon fils, ajouta-t-elle en s'adressant à Jules, intercède pour ta mère.

Le prisonnier les regarda tous deux, et une ineffable expression de félicité se montra sur son visage. Mais, comme si cette dernière émotion eût été trop violente pour ses organes épuisés, il s'affaissa sur lui-même en prononçant des mots sans suite.

—Le voilà retombé dans ses accès, dit le geôlier avec indifférence. Maintenant vous ne pourrez tirer de lui une parole raisonnable!

—Portons-le en haut, s'écria Boyrel; l'air de la liberté le ranimera peut-être.

Il le prit dans ses bras; Jules soutint, avec de religieuses précautions, la tête de son père, tandis qu'Angèle soutenait en pleurant ses mains glacées. Ils montèrent l'escalier du souterrain, accompagnés de leurs amis, et ce triste cortège s'avança vers la grande porte qui donnait dans la cour principale de la Bastille.

Cette cour présentait en ce moment un aspect grandiose et terrible. Le soleil couchant dorait les créneaux des tours, mais l'obscurité commençait déjà dans l'enceinte profonde qu'entouraient ces bâtiments lugubres. Les ponts-levis baissés laissaient apercevoir au dehors la foule tumultueuse, les batteries de canons dirigées par le peuple contre la forteresse. Un nuage de poussière et de fumeé planait dans une atmosphère immobile, au-dessus de ces têtes flottantes. Des gardes-françaises en brillants uniformes, des gens du peuple en vestes grises ou demi-nus, des clercs de la basoche avec leur costume écarlate, et même des ecclésiastiques en soutane noire, mais tous armés, tous glorieux de leur cocarde tricolore, la poitrine encore haletante de la fatigue du combat allaient et venaient, faisant en

fendre des cris de triomphe et de menace, de haine et de liberté. C'à et là des cadavres étaient foulés aux pieds: à l'écart, dans les angles obscurs de la cour, gémissaient quelques blessés qu'on ne regardait pas. On avait aussi transporté là des prisonniers, arrachés comme Prévot de Beaumont aux souterrains de la Bastille. On se pressait alentour pour contempler ces victimes des passions politiques, ces squelettes vivants, qui avaient oublié leur nom et leur histoire, et dont plusieurs moururent de saisissement à la vue de la lumière du ciel.

Sans doute cet éclat lumineux, cet air libre et léger, ce mouvement et ce bruit, en sortir d'un cachot où tout était silencieux, immobile et noir, produisirent sur Prévot de Beaumont une impression non moins profonde. Il s'agita entre les bras de ses libérateurs; son organisation débile fut sur le point de fléchir sous l'action d'une vitalité surabondante. On le déposa au haut du perron, exposé aux regards de la foule, et il resta quelques instants sans mouvement et sans voix.

Les gens du peuple qui remplissaient la cour, à la vue de cet homme effrayant de vieillesse et de maigreur, à la vue des soins respectueux que lui prodiguaient ce jeune soldat, cette femme en pleurs, ces amis attentifs et empressés, accoururent pour savoir qui il était. Bientôt le nom de Prévot de Beaumont était dans toutes les bouches; on se rappelait son dévouement, ses souffrances. Dans ce moment d'enthousiasme, il n'en fallait pas tant pour exciter l'admiration jusqu'au fanatisme, en faveur de celui qui avait fait jadis une si terrible guerre aux accapareurs et au pacte de famine.

—Vive Prévot de Beaumont! crièrent mille voix.

—Portons-le en triomphe autour des ramparts de la Bastille! proposa quelqu'un.

—Oui, oui, en triomphe! répéta-t-on de toutes parts.

On voulut élever le prisonnier sur des mains entre-

lacées; Boyrel se jeta au-devant des enthousiastes, et s'écria en les repoussant:

—Insensés! ne voyez-vous pas qu'il va mourir?

Cependant une vigoureuse constitution, qui avait résisté aux privations et aux tortures des cachots, luttait contre l'influence dévorante d'un air trop vivifiant. Bientôt elle sembla reprendre le dessus. Prévot, le premier moment passé, respira plus aisément; on redoubla de soins pour le rappeler à lui, et on eut enfin la joie de lui voir rouvrir les yeux.

Les insurgés saluèrent par un redoublement de vivats ces symptômes favorables, et, cette fois, les acclamations ne semblaient pas frapper inutilement l'oreille de Prévot de Beaumont. Il écouta: sa physionomie prit une expression de méditation. Tout à coup il fit un effort, se leva debout, au grand étonnement des spectateurs, et prononça quelques mots qu'on ne put entendre.

Aussitôt le silence s'établit dans la vaste cour; les blessés eux-mêmes retinrent leurs plaintes. Tous les regards se tournèrent vers ce cadavre vivant, à la longue barbe blanche, aux membres tordus comme s'il sortait d'une tombe étroite. Debout sur le perron, du haut duquel il dominait la foule, appuyé d'un côté sur le garde-française, de l'autre sur une femme vieille et courbée comme lui, il tendit son bras décharné vers la foule attentive:

—Le grand peuple qui a conquis la liberté, dit-il d'une voix faible et cependant distincte, le peuple qui me fait revoir la liberté et la lumière du jour, ce peuple a-t-il du pain?

Un silence morne et solennel régna encore pendant quelques minutes. Enfin, du milieu des assistants, sortit une voix lamentable qui répondit:

—Non!

Prévot de Beaumont tressaillit; son œil s'anima, et il fit un geste sublime de colère et de pitié:

—Pourquoi donc avez-vous pris la Bastille? s'écria-t-il...

. . . . . .

Huit jours après, madame de Beaumont et Jules veillaient sur le prisonnier, qui, depuis cette scène, n'avait pas eu un quart d'heure lucide. On l'avait transporté dans le petit appartement de la rue du Temple, et, d'un moment à l'autre, on s'attendait à le voir expirer. Cependant, il semblait que son âme ardente ne pût quitter ce corps usé avant quelque grand événement dont l'espérance la rattachait à la terre. Elle errait sur ses lèvres pâles, prêtes à s'envoler vers le ciel aussitôt qu'un signal inconnu lui serait donné.

La mère et le fils pleuraient auprès de cet infortuné, qui ne leur avait été rendu que pour leur être enlevé si vite, quand Boyrel, les vêtements en désordre, essoufflé d'une course rapide, entra dans la chambre; il s'approcha du lit où gisait le moribond:

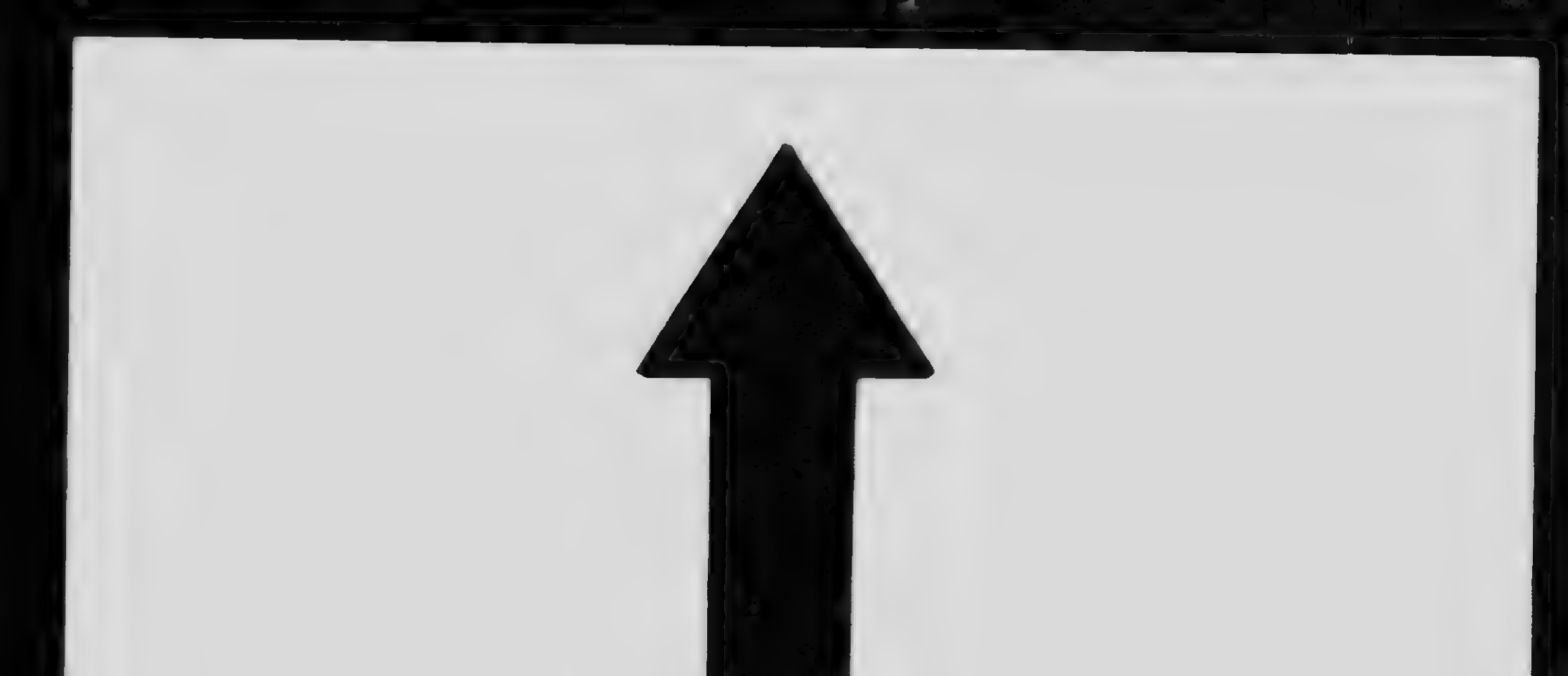
—Prévot de Beaumont, s'écria-t-il, le pacte de famine est anéanti!... Foulon et Bertier, les chefs des accapareurs, viennent d'être mis à mort par le peuple; les frères Leleu sont en fuite, et Pinié, le caissier de cette bande exécrable, s'est brûlé la cervelle dans la forêt du Vésinet...

A cette nouvelle, Prévot se souleva sur son lit, et dit avec une douceur ineffable, en exhalant son dernier soupir:

—Adieu, mes amis; je puis mourir... Le peuple aura du pain.

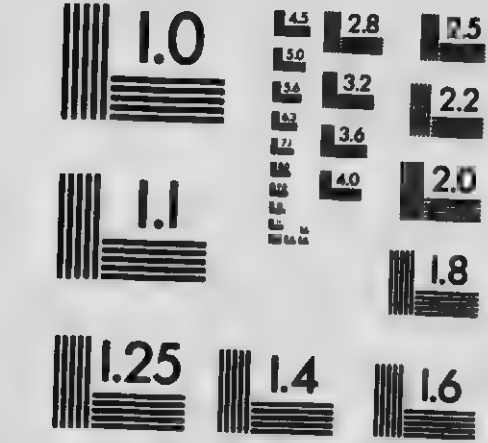
Le martyr mourut, et la famine continua. Que la honte en retombe sur les véritables auteurs! La postérité sait leurs noms.

Fin du Pacte de Famine



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

L'ASSASSIN DU GARDE

I

LA VEILLEE

On était au mois d'octobre, et il y avait veillée chez la mère Hubert, fermière aisée du village de Rivecourt, en Picardie.

N'oublions pas de dire à ceux que ce détail pourrait intéresser, que Rivecourt, habité à peu près exclusivement par des paysans, est situé au bord d'une grande route, au milieu de forêts où pullulent le gibier, les braconniers et les gardes. Seulement, à l'époque où remonte cette histoire, c'est-à-dire en 184., on voyait, à un quart de lieue de là, une immense construction baroque, encore inachevée, qui avait la prétention d'être un "château" et dont les travaux attiraient à Rivecourt une affluence inaccoutumée d'ouvriers de toute sorte.

La veillée se tenait dans une pièce du rez-de-chaussée servant de cuisine et de salon à la mère Hubert. Cette pièce, carrelée en briques, aux murailles ornées d'images d'Epinal, avait un mobilier grossier, dont une bruyante pendule à armoire était l'objet le plus saillant. Deux chandelles jetaient leurs clairté fumeuses du haut de leurs chandeliers de cuivre; mais la salle était sur-

tout éclairée par le feu qui brillait dans la gigantesque cheminée.

Cette réunion avait un objet particulier. La mère Hubert, vaillante veuve qui, depuis la mort de son mari, dirigeait seule les travaux de la ferme, et avait doublé sa modeste fortune, devait marier sa fille unique, Thérèse, au fils d'un riche cultivateur des environs et la veillée était en quelque sorte une fête de fiançailles. Aussi les pots de cidre s'alignaient-ils avec les verres à deux sous sur la longue table; les marrons éclataient comme des bombes dans les poêlons, et de savoureuses pommes de terre cuisaient sous la cendre, à l'intention des invités. Les hommes, en blouse et en bonnet de coton, fumaient leur pipe, causaient culture, chasse ou politique. Les femmes, en jupon court, en fichu étriqué, coiffées d'un madras ou d'un bonnet de linon, manoeuvraient leurs fuseux, leurs aiguilles à tricoter ou leurs aiguilles à coudre, et jacassaient en riant, ou riaient en jacassant, comme on voudra.

Au milieu d'elles, on remarquait d'abord la maîtresse du logis, qui s'gitait pour que les assistants ne manquassent pas de cidre ni de pommes de terre; puis sa fille Thérèse, dont le nez retroussé et l'oeil éveillé promettaient de faire voir du chemin à son futur mari, grand dadis à figure blême, qui la regardait bouche béante, sans lui adresser une parole. Mais l'attention se portait particulièrement sur une belle femme de vingt-cinq à vingt-six ans, fraîche, dodue, et toujours souriante, afin de montrer des dents blanches comme des perles. Mise avec une certaine recherche, elle essayait d'imiter les modes de la ville. On l'appelait madame Laurent; elle était veuve sans enfants, et possédait une propriété qui faisait d'elle un des meilleurs partis du pays. Aussi la piquante veuve ne manquait-elle pas d'amoureux, et, à cette veillée même, elle était l'objet de soins assidus.

Parmi ceux qui recherchaient ses bonnes grâces, se trouvaient deux hommes d'aspects fort différent. L'un encore très jeune et vêtu avec simplicité, mais très proprement, avait un air doux et modeste. Il observait avec admiration chaque mouvement de madame Laurent, cherchait à prévenir ses moindres désirs, approuvait d'un signe chacune de ses paroles. Ce brave garçon, nommé Jean-Pierre, était orphelin, et élevait du produit de son travail un jeune frère et une jeune soeur, incapable de se suffire à eux-mêmes.

L'autre, au contraire, qui doit jouer un rôle important dans cette histoire, était un homme de trente ans, de taille presque colossale, à figure mâle et énergique. Il exerçait la profession de maître tonnelier. Sa maison était la plus belle du village, et il passait pour riche, tant de son chef que de celui de sa femme, morte peu de mois auparavant. Il s'appelait Hermann, et était originaire de la Lorraine; mais il habitait le pays depuis longtemps.

Hermann, chez la mère Hubert, paraissait plus redouté qu'aimé. Il parlait peu, toujours d'un ton résolu, en homme qui ne souffre pas la contradiction; son oeil dur intimidait quiconque eût tenté de lui résister. Le pauvre Jean-Pierre, depuis qu'Hermann s'était installé, la pipe à la bouche, à côté de la jolie veuve, n'osait plus s'approcher d'elle, ne la regardait qu'à la dérobée. Madame Laurent elle-même, fascinée par cet homme impérieux, n'écoutait personne avec plus d'empressement et d'apparente satisfaction que lui.

La première partie de la soirée était passée, quand madame Laurent qui avait plusieurs fois tourné les yeux vers une porte intérieure, demanda à Thérèse Hubert, en patois du pays, que parlaient tous les assistants:

—Eh! petiote Thérèse, le monsieur de Paris, qui l'

dans votre belle chambre, n'entrera-t-il pas un peu soir?

—Si, si, il me l'a promis, répliqua Thérèse avec un r de suffisance; et il tient toujours ce qu'il promet. Aussi servira-t-il de témoin à mon mariage, et ce sera n grand honneur pour nous, n'est-ce pas, Joseph Levy?

Le blême fiancé se frotta les mains; mais plusieurs assistants accueillirent les paroles de Thérèse par s clignements d'yeux ou de sourires équivoques. S'il ut le dire, la malignité des habitants de Rivecourt s'éit déjà un peu exercée au sujet de mademoiselle Hurt et du "monsieur de Paris", qui, depuis deux mois déjà, occupait une chambre de la maison.

Cependant, personne n'osait exprimer clairement sa nsées; seul, Hermann répliqua d'un ton bourru:

—Bah! il viendra, votre muguet de Parisien; il ne anque jamais de venir quand il y a des cotillons quelque part... Mais ce gaillard là a des manières qui lui ront casser les reins un de ces jours, je vous en avertis!

Toutes les femmes se récrière

—Oh! Hermann, dit la veuve avec un accent de reproche, pouvez-vous parler ainsi d'un jeune homme si gentil, si comme il faut?

—Et qui, ajouta Thérèse, gagne de l'or à pleines mains, rien qu'à peinturlurer du bois ou de la toile!

—D'ailleurs, monsieur Hermann, dit Jean-Pierre, ne serait peut-être pas aussi facile de casser les reins ce Parisien, que vous avez l'air de le croire. Malgré s beaux habits et sa petite figure de papier maché, ses poignets sont solides, voyez-vous... L'autre jour, au Château-Neuf, où il travaille, pour faire des images en couleur sur les murs, un grand diable de gâcheux a voulu lui dire quelque chose qui ne lui plaisait pas. Mon Parisien n'a fait ni un ni deux, il est descendu de

son échaffaudage, a empoigné le gâcheux, l'a mis sous son bras comme un paquet, puis l'a jeté à la porte, après lui avoir appliqué quelques coups de pied... Le gâcheux jure qu'il ne s'y frottera plus.

—Bon pour les mauviettes, comme il y en a, dit Hermann, d'avoir peur du Parisien... Mais s'il s'en prenait à quelqu'un capable de lui répondre... Eh! eh! on verra ça... un de ces jours, peut-être!

En ce moment, un homme entre deux âges, qui portait une sorte d'uniforme ou de livrée, avec la plaque de garde particulier, s'approcha d'Hermann:

—Ah çà, demanda-t-il ne verra-t-on pas aussi, ce soir votre beau-père, le père Martin? Je comptais le rencontrer chez la Hubert.

Cette question si simple produisit sur le tonnelier une impression extraordinaire. Il pâlit visiblement et répondit après un moment d'hésitation:

—Est-ce que je m'inquiète de ce que fait le père Martin, moi? Je ne le fréquente guère depuis la mort de ma pauvre femme...; un paresseux, un ivrogne qui mange son bien; il ne laissera pas un sou à ma petite Madelon, qui est maintenant à Saint-Valéry, chez sa tante... Ce n'est pas que je lui veuille du mal, ajouta-t-il aussitôt; mais nous ne nous entendons pas, on le sait, et je ne m'occupe plus de lui.

—Vous me faites penser, dit la mère Hubert, que depuis hier personne n'a vu Martin.

—Hum! répliqua le garde. Il y a peut-être bien encore quelque affaire de braconnage là-dessous... Quoique garde lui-même, Martin ne se gêne pas pour aller braconner sur les terres des autres; c'est pour cela qu'une fois j'ai dû lui déclarer procès-verbal et le mettre dans l'embarras... Mais cette affaire est finie, et sans doute il ne m'en conserve pas rancune... Si je l'avais rencontré ici ce soir, je lui aurais tendu la main et nous aurions trinqué ensemble.

Le garde Lescot qui parlait ainsi, avait un air de bonhomie et de franchise qu'on ne pouvait suspecter. Cependant Hermann dit en branlant la tête:

—Suffit, monsieur Lescot, vous faites le bon apôtre, mais vous ne vous aimez pas non plus, vous et le père Martin. Si donc il lui arrivait quelque chose, on saurait à qui s'en prendre!

—Et que voulez-vous qui lui arrive? Tout de même je serais bien content de le rencontrer.... et j'espère qu'il viendra.

—Le voici! s'écria Thérèse toute joyeuse.

Hermann tressaillit et se retourna vivement, tandis que le garde Lescot disait:

—Qui ça? le père Martin?... Où est-il donc?

—Mais non, répliqua Thérèse, rouge de plaisir; vous voyez bien que c'est M. Léon, notre Parisien!

En effet, la porte intérieure venait de s'ouvrir, et un grand jeune homme, élégamment vêtu, chaussé de bottes vernies et bien ganté, entra dans la salle, avec des démonstrations de politesse beaucoup trop exagérées pour ne pas être ironiques.

II

LE PARISIEN

Léon Girard, qui s'introduisait ainsi dans l'assemblée, était un jeune peintre, de la plus joyeuse humeur. Elève d'un maître illustre, il avait failli obtenir le grand prix de Rome, et s'était annoncé, dès ses débuts, comme un artiste d'avenir.

Par malheur, Girard était sans fortune, et, en attendant la richesse et la réputation, il avait dû subir d'inexorables nécessités.

Nous avons dit qu'à quelque distance du village, on élevait une vaste construction, d'architecture bizarre.

Le propriétaire était un banquier de Paris, agioteur, spéculateur de la plus véreuse espèce, qui avait gagné plusieurs millions dans toutes sorte ds vilaines affaires. La fantaisie lui était venue de se créer à Rivecourt, où il possédait déjà des terres considérables, une habitation qui surpassât en magnificence les plus magnifiques habitations de la province. De tous les plans qu'on lui avait proposés, il avait choisi le plus extravagant et s'était hâté de le faire exécuter à grand frais.

Le millionnaire de Rivecourt, désirant que plusieurs salons de sa future demeure fussent peints à fresque, était venu trouver le maître de Girard pour le charger de ce travail, auquel il affectait une somme de vingt mille francs. L'illustre artiste refusa pour son compte

personnel; mais il s'arrangea de sorte que la commande fût faite à son élève.

La tâche était rude; il y avait bien une année de besogne, car il s'agissait de couvrir de peintures cent mètres carrés au moins, plafonds et murailles. Mais gagner vingt mille francs était un coup de fortune au début de sa carrière. Girard avait donc dit adieu à ses camarades de Paris et était arrivé à Rivecourt quelques jours auparavant.

Il eût pu se loger dans le château inachevé; mais le fait qu'y faisaient les ouvriers, la tristesse de cette grande bâtisse blanche, et, s'il faut le dire, le mauvais goût de l'architecture, qui blessait les instincts artistiques de Léon, l'avaient décidé à s'établir dans le village. Toutefois, comme il n'existait à Rivecourt aucune sorte d'auberge, il s'était logé chez la mère Hubert, qui pouvait disposer d'une chambre assez propre et lui préparait ses modestes repas.

On comprend que sa vie n'était pas des plus agréables. Chaque matin il se rendait au château, et pendant huit, dix heures consécutives, il s'escrimait avec sa palette et ses pinceaux. Il n'y avait absolument personne avec qui Léon pût frayer, soit à Rivecourt, soit dans les villages environnants. Par bonheur, une inaltérable gaieté l'empêchait de prendre au tragique sa situation présente. Habitué aux folles charges de l'atelier, il ne se gênait pas pour s'amuser aux dépens de tous ceux qui l'approchaient, et qui, la plupart du temps, ne s'en doutaient guère. Au milieu de ces bonnes gens et paysannes, il lâchait la bride à sa verve moqueuse, à peu près sûr de le faire avec impunité. D'ailleurs il s'était montré galant envers plusieurs femmes du pays, parmi lesquelles, comme nous le savons, on désignait Thérèse, la fille de son hôtesse. Quoi qu'il en fût de ces mauvais bruits, on a deviné déjà que, si le peintre était la coqueluche de toute la partie fémi-

nine de Rivecourt, il pouvait fort bien avoir des ennemis dans la partie masculine.

Il ne s'en inquiétait pas, et, sachant que ce jour-là il y avait veillée dans la maison, il avait eu la folle idée de s'y présenter dans une mise qui eût été convenable pour un salon. Lui, qui ne craignait pas de se montrer dans l'unique rue de Rivecourt en vareuse maculée de couleurs et en casquette déformée, avait revêtu un pantalon clair, une redingote noire et un gilet de soie. Il avait arrangé avec soin sa barbe et ses cheveux, et faisait ainsi, malgré son air impertinent, un fort beau garçon.

Pendant les quelques mois passés déjà à Rivecourt, Léon avait appris le patois picard et il le parlait couramment. Après avoir salué avec une politesse ironique, il remit son chapeau sur sa tête et s'écria d'un ton rieur:

—Ah çà! vous savez, bonnes gens, à Paris, dans les veillées, il est d'usage qu'on embrasse les jolies femmes... Que les autres se rassurent! Cela ne regarde que les jolies.

Et mon vaurien se mit à embrasser toutes celles qui lui parurent dignes de cet honneur, à commencer par la veuve Laurent.

Quand vint le tour de Thérèse Hubert, il lui dit à l'oreille, en désignant Lerond par un mouvement d'épaules:

—Hein! il est fièrement "mignon," votre futur!

Passant alors aux invités de l'autre sexe, il distribua quelques poignées de main à ses connaissances. Enfin, il s'assit sur un banc, demanda un verre de cidre et se mit à éplucher des marrons, en lutinant la veuve Laurent, qui ne semblait pas peu fière de mériter ses préférences.

Peut-être Thérèse n'était-elle pas satisfaite, en secret, des manières de l'étourdi Parisien, car elle di

Bientôt, de ce ton hypocrite que les femmes, même les plus naïves, savent prendre quand il s'agit de lancer une perfidie:

—Ça sera bien du chagrin pour nous, monsieur Léon; mais, à présent que je me marie, nous aurons soin de notre belle chambre, et il faudra que vous alliez loger ailleurs.

Léon leva les yeux au ciel, poussa un profond soupir, puis répliqua, en épluchant une pomme de terre:

—J'en mourrai de désespoir... Mais, en attendant, il faudra bien que je trouve à me loger autre part... Et tenez! je gage que Mme Laurent, qui est si jolie et qui doit avoir le cœur compatissant, me trouvera un petit coin dans sa maison?

—Je le voudrais, monsieur, répliqua la veuve, qui baissa modestement les yeux; mais chez moi il n'y a qu'une chambre.

—Raison de plus, dit le jeune fou.

Il changea de conversation et se mit à raconter une histoire si drôle, si invraisemblable, si pleine de coq-à-l'âne, de lazzi, d'allusions railleuses, que tous ceux qui l'écoutèrent se tordaient de rire. La petite Thérèse se tenait les côtes; quant à la veuve, c'étaient de véritables transports convulsifs, pendant lesquels il lui arriva plusieurs fois de poser sa main un peu rouge et chargée de bagues sur l'épaule du conteur.

Les auditeurs masculins étaient beaucoup moins ravis. Lerond, le futur, contractait bien parfois sa face blême et faisait entendre quelques sons saccadés quand il voyait rire Thérèse; mais c'était par simple esprit d'imitation: évidemment il ne comprenait pas ce qu'on disait. Hermann comprenait, lui; il n'en paraissait pas plus disposé à la gaieté et jetait parfois des regards sombres à l'insouciant artiste. De son côté, il existait entre le Parisien et la belle veuve. Comme

Jean-Pierre souffrait de la familiarité naissante qu Léon Girard, à la suite de son récit, s'approchait d.. feu pour allumer un cigare, le pauvre garçon lui di bas, avec naïveté:

—Oh! M. Léon, vous ne voulez pas épouser la veuv Laurent vous; alors ne nous la prenez pas!

—Ne t'inquiète pas, mon brave, répliqua l'artist tranquillement, en lançant à l'air quelques bouffées d son havane; je promets de vous la rendre... tôt o tard.

Il regagna sa place et entama une nouvelle histoir Tout marchait donc à souhait chez la mère Hube quand un homme en tablier de cuir, ayant l'apparen d'un bûcheron, entra dans la salle. A la manière do il salua, à sa mine discrète, on pouvait deviner qu était porteur de quelque importante nouvelle.

—Tiens! c'est Bridou! cria-t-on de toutes part bonsoir, Bridou!... vous prendrez bien un verre cidre?

Bridou accepta le verre et le vida d'un trait.

—Merci, dit-il d'un ton lugubre en s'asseyant; j' avais besoin, car j'étais sur les dents... Ah çà! me poursuivit-il en promenant autour de lui un rega étonné, vous êtes là bien tranquilles, vous autres.. vous ne savez donc pas ce qui se passe?

—Que se passe-t-il, Bridou?

—Quoi! vraiment, aucun de vous ne sait rien .. core? Au fait, il n'y a que Rigonet et moi, et puis l le maire, et puis M. le juge de paix, qui en ayons co naissance... Alors je vais vous conter la chose: ce s le père Martin a été trouvé assassiné dans les fonds Bois-Brûlé.

—Assassiné!

Et il se fit un grand silence. Seul l'incorrig artiste grommela entre ses dents:

—Pauvre père Martin!... Et sait-on qui a fait le coup?

—Ce sont des braconniers ou des gardes, répliqua précipitamment Hermann.

—Il y a peut-être là-dessous un simple accident de chasse, dit le garde Lescot; le père Martin se servait d'un rouillard de fusil qui devait tôt ou tard lui éclater dans les mains.

Bridou se fit verser un nouveau verre de cidre et poursuivit d'un ton magistral:

—Qui a fait le coup? Voilà ce que les malins auront à décider; cependant, Rigonet et moi, nous en pouvons dire aussi long que personne... vous allez voir.

"Je travaille avec Rigonet à déraciner des souches dans le Grand-Chaume, à moins de cent pas de Bois-Brûlé. Donc, hier au soir, vers six heures, comme la nuit commençait à tomber, et comme nous nous disposions à rentrer, nous entendîmes dans le bois deux coups de fusil, tirés à très court intervalle l'un de l'autre. Un de ces coups produisit une vive lumière qui dora la cime des arbres; l'autre ne produisit pas de lumière, mais il n'était pas moins fort.

"Bon! que je dis à Rigonet, voilà des gaillards qui sont à l'affût et qui souperont mieux que nous!... mais cela ne nous regarde pas... partons.

"Et nous partîmes.

"Nous ne pensions plus à l'affaire, lorsque, ce matin, en travaillant à la même place, j'ai vu une bande de corbeaux qui croassaient au-dessus du bois; et puis des pies agaçaient, les geais piaillaient. Ça m'a paru drôle: j'ai dit à Rigonet:

"—Rigonet, il y a des corbeaux et des pies.

"—Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait? demanda Rigonet qui n'est pas fin.

"—Ne devines-tu pas que les pies et les corbeaux sont attirés par quelque pièce de gibier que les chas-

seurs auront perdue hier et qui est morte au pied d'une cépée? Allons voir, peut-être sera-ce nous qui souperons aujourd'hui d'une lièvre ou d'un chevreuil!

"—C'est tout de même vrai, répliqua Rigonet, qui, il faut lui rendre cette justice, ne s'obstina pas; allons-y donc.

" Et nous y allâmes.

" Nous cherchâmes assez longtemps dans la partie de la forêt où, la veille au soir, nous avions entendu les deux coups de fusil. Enfin, dirigés par les corbeaux qui voletaient toujours en faisant vacarme, nous découvrons ce qui causait cette affluence de mauvaises bêtes. Ce n'était ni un lièvre ni un chevreuil, c'était le pauvre père Martin, étendu mort en travers d'un sentier... Il avait une balle dans la poitrine, une autre lui avait fracassé le crâne. Outre cela, la figure était toute tailladée, comme si on eût voulu le rendre méconnaissable, ou qu'on se fût acharné contre lui avec fureur... Mais nous ne pouvions nous y tromper, car nous le connaissions bien; d'ailleurs, il avait sa plaque de garde; et son fusil, dont les deux coups étaient encore chargés, se trouvait à deux pas de là..."

Bridou s'interrompit pour juger de l'effet que produisait son récit; tous les visages exprimaient l'horreur.

—Eh bien, qu'avez-vous fait alors, Bridou? demanda une voix.

—Ce qu'il y avait de mieux à faire, répliqua le bûcheron; nous sommes allés sur le champ prévenir le maire, qui, de son côté, a prévenu le juge de paix et les gendarmes. Tout ce monde s'est rendu avec nous à Bois-Brûlé ;mais, comme nous n'avons pas traversé le village, vous n'en avez rien su. A Bois-Brûlé, ils ont tout examiné, mesuré des distances, pris des notes; puis ils nous ont questionnés, Rigonet et moi, et nous avons raconté ce que nous avions entendu la veille.

Après cela, ils nous ont fait porter ici le corps du père Martin, et nous avons dû signer le procès-verbal comme nous avons pu... Les choses ont si bien traîné en longueur que c'est seulement tout à l'heure que ç'a été fini et qu'on nous a laissés partir... Aussi, mon camarade et moi, sommes-nous éreintés.

Et Bridou tendit de nouveau son verre.

Un grand silence continua de régner dans l'assemblée. Il semblait qu'une question, que personne n'osait formuler, fût sur toutes les lèvres. Léon Girard, avec sa légèreté habituelle, exprima la pensée commune.

—Ah çà! dis-moi, demanda-t-il, sait-on qui a tué ce pauvre diable?

—Non, répliqua Bridou laconiquement.

Personne ne souffla; pas un des assistants ne songea à regarder son voisin.

—Quoi! parmi les indices qu'ont recueillis les magistrats instructeurs, on n'a rien découvert qui pût mettre sur la trace?

—Rien; à force de chercher, on a ramassé sur la bruyère une bourre de papier à journal et un bout d'allumette récemment brûlée... c'était tout. Quant au pauvre père Martin, il est certain qu'il ne s'est pas défendu; il a été atteint à l'improviste par une balle pendant qu'il guettait un braconnier, ou qu'il était lui-même à l'affût. Quoiqu'il fût bien mort du premier coup, on lui en a tiré un second à bout portant, et, outre cela, on lui a abîmé la figure... Il est clair que celui qui a tiré détestait fièrement le père Martin!

—Tout cela est bien malheureux! dit le garde Lescot.

Des groupes se formèrent çà et là, et chacun exposait ses idées sur l'événement qui venait de se produire; Léon Girard s'écria:

—Bah! tout cela regarde la justice, et elle saura bien découvrir l'assassin... Dites donc, vous autres, savez-

vous que notre veillée n'est guère amusante? Si maintenant nous parlions un peu d'autre chose!

Mais Léon avait perdu, pour l'instant, son influence sur l'assemblée. On ne l'écoutait plus, pas même la veuve Laurent et Thérèse Hubert; les chuchotements animés continuaient. Tout à coup Hermann s'écria à son tour:

—Où donc est le garde Lescot?

Chacun regarda autour de soi. Plusieurs des invités venaient de sortir, sans doute pour aller raconter dans le village le grand événement, et Lescot était du nombre. Cette retraite subite du garde, en pareille circonstance, sembla donner à penser.

—Qu'en dites-vous, bonnes gens? poursuivit Hermann, est-il nécessaire maintenant de vous nommer l'assassin de mon beau-père? Ne vient-il pas de se dénoncer lui-même?

Nul ne se hâtait de répondre.

—Cela ne prouve rien, répliqua enfin Jean-Pierre: le père Lescot a toujours passé pour un brave homme.

—Alors qui serait donc le coupable? demnda Hermann d'un ton rude et presque menaçant. Lescot, si brave homme qu'on le dise, a dressé procès-verbal contre Martin (comme si les loups devaient se manger entre eux!), et il l'avait fait condamner à l'amende, après quoi ils se sont battus à coups de poing... Est-il étonnant que si, hier, ils se sont rencontrés au coin d'un bois, l'un ait eu l'idée de porter un mauvais coup à l'autre?... Et tenez, avez-vous remarqué ce soir l'air embarrassé et doucereux de Lescot? Il est venu soi-disant pour se trouver avec mon beau-père, et il annonçait l'intention de lui offrir un poignée de main... Comprenez-vous la frime? Lescot savait très bien ce qui s'était passé hier, et, comme je le lui ai dit en face, il voulut faire "le bon apôtre." Voyant que le

chose ne prenait pas, il a filé, et Dieu sait où il est maintenant!

Ces raisons très plausibles produisirent une vive fermentation dans l'assistance. Néanmoins Jean-Pierre dit avec une certaine vivacité:

—Allons, M. Hermann, ne faut pas s'avancer comme cela sans savoir... En définitive, Lescot n'était pas le seul dans le pays qui fût en bisbille avec Martin... Vous-même, ainsi que vous en convenez, vous avez assez malmené votre défunt beau-père, et si l'on voulait accuser à tort et à travers...

—C'est vrai, répliqua Hermann; mon beau-père et moi nous étions assez mal ensemble. Nous nous sommes chamaillés et même poussés un peu... Ça arrive souvent entre gendres et beaux-pères... Quant à ceux, poursuivit-il avec fierté, qui pourraient me croire capable de pareille chose, je leur rappellerai d'abord que Martin a été tué avec un fusil à deux coups, et que, de ma vie, je n'ai eu de fusil de ce genre ou autrement, que je n'en ai jamais emprunté à personne, et que je ne saurais même pas m'en servir... Tout Rivecourt peut l'affirmer.

—Certainement, certainement! répliqua-t-on en chœur.

—De plus, écoutez ceci: n'avez-vous pas dit, Bridou, que l'événement, selon toute apparence, avait eu lieu hier au soir, à six heures?

—Oui, oui, répliqua Bridou. Le médecin, après avoir examiné le corps, a déclaré que la mort du pauvre homme remontait à vingt-quatre heures, et il est prouvé que les deux coups de fusil que nous avons entendus hier, à Bois-Brûlé, sont ceux qui ont tué le garde.

—Eh bien, reprit Hermann avec assurance, hier au soir, à six heures, je me trouvais précisément ici, chez la Hubert, comme elle peut se le rappeler.

—C'est juste, dit la mère Hubert, et Thérèse l'attestera ainsi que moi.

—Pour cela, oui, répliqua Thérèse à son tour; vous vous trouviez chez nous encore après six heures, même que je me souviens...

—A présent, interrompit Hermann en se redressant, qui osera soutenir que je suis pour quelque chose dans cette affaire?

On protesta chaleureusement, et beaucoup de mains vinrent serrer la sienne.

—A la bonne heure !reprit le tonnelier triomphant: mais puisque ce n'est pas moi qui ai fait le coup, qui est-ce donc? Les braconniers du pays étaient trop bien avec mon beau-père, braconnier lui-même, pour qu'il ait pu s'élever entre eux et lui une querelle... Lescot seul a pu commettre cette infamie; il a dû rencontrer Martin dans les fonds de Bois-Brûlé, où il se promène souvent, et comme peut-être Martin était encore en faute, comme ils se haïssaient mortellement tous les deux... un coup de fusil est si vite lâché!

—Oui! oui! dit le vieux Lerond, qui semblait être une autorité dans l'assemblée; Lescot est le coupable.... ça devient clair comme le jour.

—C'est lui... il n'y a plus de doute! répétèrent plusieurs autres.

Au bout de quelques minutes, tous les assistants reconnaissaient que le garde Lescot pouvait seul être le coupable.

—Le brigand! le scélérat! disait-on avec indignation: et puis fiez-vous aux airs honnêtes, aux paroles sacrées! Qui eût penser cela de lui?

Hermann semblait observer avec joie l'exaspération qui croissait de minute en minute:

—Ah çà, qu'allons-nous faire? reprit-il; ce gueux est rentré chez lui, et il profitera probablement de la nuit pour se sauver bien loin. Il ne faut pas lui lais-

ser le temps de nous narguer, de narguer la justice. Moi, d'abord, je veux venger mon beau-père; c'est mon devoir, et je n'y manquerai pas... Je vais me rendre chez Lescot avant qu'il ait pu décamper, et si je le trouve, gare à lui!... Qui de vous m'accompagnera?

—Moi, j'en suis, Hermann.

—Et moi aussi! et moi aussi!

La plupart des hommes s'étaient levés.

—C'est cela! allons-y en masse! s'écria Hermann, encore plus exalté que les autres; comme ça, personne ne sera responsable... Que ceux qui ont des fusils courent les chercher, car ce vaurien se défendra peut-être dans sa maison et tirera sur nous... Moi, je n'ai pas de fusil, d'ailleurs je ne saurais m'en servir; mais si je me trouve face à face avec ce bandit, je lui dirai deux mots, je vous le promets! Allons! ne lanternons pas... qui m'aime me suive!

Et il sortit en courant, suivi de presque toute l'assemblée. Des vieillards paisibles, quelques femmes, parmi lesquelles étaient la mère et la fille Hubert et la veuve Laurent, Léon Girard lui-même voulurent les arrêter; on n'écouta pas, on se dirigea tumultueusement vers l'extrémité du village, où se trouvait la maison de Lescot.

Thérèse et la jolie veuve se désolaient, en songeant aux nouveaux malheurs qui pouvaient résulter de cet événement. Léon leur dit en bâillant:

—Bah! ces criards n'iront pas loin; vous allez les voir revenir tout à l'heure, pour achever le cidre et les pommes de terre de la mère Hubert... Mais toutes vos veillées sont-elles aussi divertissantes que celle-ci?... Enfin nous voilà débarrassés de ces nigauds... à présent rions un peu!

Et il commença une de ces histoires drôlatiques dont il possédait un répertoire inépuisable.

Mais on ne riait plus; on ne s'occupait que de ce qu
se passait au dehors, on tressaillait au moindre bruit.

—Mon Dieu! disait Thérèse naïvement, pourvu qu
Joseph Lerond n'aille pas se fourrer dans la bagarre
On ne trouve déjà pas tant d'épouseurs dans notre mé-
chant pays, et si je perdais celui-là...

—Et M. Hermann donc! dit la veuve à son tour:
c'est un bel homme, et riche, et qui sait se faire respec-
ter! Il désire tant venger son ancien beau-père qu'il se-
rait capable de s'exposer...

—N'ayez pas peur, mes poulettes, répliqua l'artist
en riant; si l'on vous casse vos prétendus, je vous trou-
verai des amoureux... Mais, je vous le répète, ils s
tiendront prudemment hors de la portée des horion
et tout finira par des pots de cidre.

Comme il achevait ces mots, un bruit formidable s'
leva dans le lointain, au milieu du silence de la nui
C'étaient des clameurs, auxquelles se mêlèrent bient
de nombreux coups de fusil. On crut d'abord que le v
carme ne serait que passager; mais la fusillade se pro-
longea, on eût dit qu'une sanglante escarmouche ava
lieu tout près du village.

Léon Girard quitta brusquement son siege.

—Tiens! tiens! c'est donc sérieux? s'écria-t-il sa
toutefois perdre son ton léger; au fait cet Hermann
paraît pas avoir froid aux yeux!... Morbleu! je v
aller voir de quoi il retourne. Parmi les distraction
que j'espérais trouver ce soir, je n'avais pas songé à
chance d'attraper une balle... C'est un moyen com
un autre de se désennuyer, et cela change un peu...
Bonsoir.

Il avait enfoncé son chapeau sur ses yeux et se d
posait à sortir; Thérèse le retint par un bras, tan
que la veuve le retenait par l'autre.

—Non non, M. Léon, dit Thérèse, ils vous tuerai
Joseph Lerond n'est pas brave, au lieu que vous...

—Ils vous tueraient! répéta la jolie veuve, dont la robuste poitrine était palpitante, et puis, tenez, M. Léon, j'ai peur et je veux rentrer chez moi; je vous prie de m'y conduire.

L'héroïque artiste se débattait entre ces deux femmes.

—Si l'on me tue, reprit-il d'un ton tragique, tous mes chagrins seront finis. Thérèse, je vous ramènerai Joseph Leroncl... Mme Laurent, c'est Jean-Pierre qui va vous conduire... Je parie qu'il ne demande pas mieux!

Jean-Pierre, qui n'avait voulu prendre part à aucune démonstration hostile contre son ami Lescot, s'approcha en jetant un regard de reconnaissance à l'artiste. Celui-ci, sans écouter les remerciements de l'un, les lamentations des autres, se hâta de sortir et courut vers l'endroit où les clameurs, les coups de fusil redoublaient avec une force nouvelle.

III

L'ATTAQUE

La maison de Lescot était située un peu à l'écart du village, sur la lisière d'un bois dont Lescot avait la surveillance. Cette maison, petite construction ronde, moitié tour, moitié pigeonnier, munie de fenêtres grillées, dépendait d'un château qui s'élevait à une demi-lieue de là, et elle semblait destinée, depuis un temps immémorial, à être la demeure d'un garde. Aussi ne pouvait-on pénétrer dans cette espèce de forteresse que par surprise.

Hermann, qui conduisait la bande, avait donc recommandé à ses compagnons de ne faire aucun bruit en approchant. Une lumière brillait à la fenêtre du rez-de-chaussée, et Lescot, au coin du feu, contait sans doute à sa femme le tragique événement. On se précipita vers la porte, qui d'habitude n'était fermée qu'au loquet; mais cette fois, elle était barricadée à l'intérieur.

—Vous voyez, dit Herman bas à ses compagnons, le mauvais gars se défie... Il a sans doute des raisons pour cela!

Ils chuchotèrent un moment pour se consulter. En dépit de leurs précautions, Lescot avait déjà pris l'alarme. Il s'approcha de la fenêtre et demanda d'un ton ferme, en cherchant à distinguer les assaillants au milieu des ténèbres de la nuit:

—Qui est là? Que me veut-on?

Hermann allait répondre; l'exaspération de la troupe ne le lui permit pas.

—Brigand! assassin! scélérat! s'écrièrent des gens invisibles et qui se tenaient à diestance; c'est toi qui as massacré le pauvre père Martin!... Sors donc un peu, que nous te voyions le blanc des yeux! Tu es trop lâche pour cela, méchant faiseur de procès-verbaux!

En même temps un coup de fusil à plomb, tiré on ne sait par qui, alla briser avec fracas les vitres de la fenêtre. Lescot s'éloigna précipitamment, tandis que sa femme poussait des hurlements d'effroi. On éteignit la lumière, de peur qu'elle ne servît de point de mire, et le garde cria de son côté:

—Vous vous conduisez en vrais bandits— Je suis aussi innocent du meurtre de Martin que l'enfant qui vient de naître. Mais, si vous jouez du fusil, je vous préviens que j'en jouerai à mon tour; je tirerai sur vous comme sur des bêtes!

Et il fit craquer les batteries de son fusil à deux coups.

Cette menace causa un mouvement de reculement bien marqué dans la troupe de furieux. Cependant, chacun s'était assuré d'un poste où il croyait n'avoir rien à craindre, de nouveaux coups de feu furent dirigés contre la maison du garde.

—Tenez ferme, vous autres, dit Hermann; moi, je vais lui enfoncer la porte de sa bicoque, et ce ne sera pas long.

Il attaqua la porte avec une hache, qu'il s'était procurée en quittant la maison Hubert; il maniait cet outil avec tant de dextérité et de vigueur que les planches de chêne, malgré leur solidité, ne semblaient pas, en effet, pouvoir résister longtemps.

C'était alors que Lescot, ahuri par les lamentations de sa femme, par cette attaque sauvage, avait fait feu

lui-même de ses deux coups, ce qui avait déterminé une recrudescence de cris et de détonations de la part des assaillants.

Le combat se prolongeait dans une obscurité profonde, que sillonnaient par intervalles les éclairs des fusils. Au milieu de ce vacarme, Hermann continuait impassiblement sa besogne, et déjà une planche de la porte avait volé en éclats. Tout à coup un homme, dont on ne pouvait voir les traits, se jeta avec intrépidité dans l'espace vide entre la maison et les tirailleurs.

—Ah çà! êtes-vous fous braves gens? s'écria-t-il: pourquoi cet acharnement contre une personne qui est innocente peut-être?... A bas les fusils, donc! Je permets les coups de poing, à la rigueur; mais les fusils....

Il y eut un moment de surprise parmi les gens du village.

—C'est le Parisien! dit enfin une voix.

—Oui, c'est le Parisien, dit Hermann à son tour, mais ne l'écoutez pas. Que nous veut cet olibrius? Nos affaires ne le regardent pas... Qu'il retourne conter fleurette aux pécores qui trouvent plaisir à l'écouter.

Cependant la présence du " Parisien " avait diminué l'ardeur des combattants. Léon Girard s'écria sans bouger:

—Toi, tonnelier du diable! ne me fais pas mettre à tes trousses, car tu commences à m'agacer singulièrement... Et vous autres, continua-t-il en élevant la voix, si vous ne cessez de brûler de la poudre...

—Ce n'est pas moi qui ai commencé, monsieur, dit le garde Lescot, de sa fenêtre; on vient m'attaquer dans ma maison, il faut bien que je me défende!

—Y a-t-il des blessés? demanda Girard.

—Je crois bien, monsieur répliqua un homme de Rivecourt, avec une accent lamentable; ce pauvre Joseph Lerond...

—Il a reçu une balle?

—Non, mais il s'est heurté contre un arbre; il a, sauf votre respect, le nez gros comme cela!

Et l'interlocuteur montrait ses deux poigs fermés.

— Est-ce tout?

—Oui, que je sache.

L'artiste partit d'un éclat de rire.

—Bon! je m'en doutais! dit-il; néanmoins il faut que ce vacarme cesse bien vite. Rentrez chez vous et allez vous coucher... c'est le plus sage.

On paraissait assez tenté de suivre ce conseil, quand Hermann, qui n'avait cessé de s'escrimer avec sa hache, s'écria avec colère:

—Ah çà! tonnerre! de quoi se mêle-t-il, celui-là ?Il n'a rien à voir ici.

—Il est vrai qu'on y voit pas grand'chose; et pourtant, l'ami, j'y verrai assez pour vous administrer une correction, si vous ne jetez cette hache à l'instant même.

Ouais! venez-y donc! dit le tonnelier, en se mettant en défense.

—J'y viens! répliqua l'artiste, qui marcha sur Hermann avec fermeté.

Nul ne peut dire comment cette querelle eût fini, mais une nouvelle troupe apparut brusquement sur le théâtre de la lutte.

—Au nom de la loi, commanda-t-on, que tout le monde mette bas les armes!... Quiconque n'obéira pas sera arrêté sur-le-champ.

A la lueur d'une lanterne que portait un des survenants, on aperçut trois gendarmes d'une brigade voisine, quelques gardes forestiers et enfin le maire de Rivecourt, avec le juge de paix du canton.

On s'explique sans peine leur présence. Le maire et le juge de paix, après les constatations d'usage, étaient restés à la mairie, pour ordonner les mesures à prendre dans un cas si grave, et avaient réuni autour d'eux

toute la force armée disponible. Pendant qu'ils s'in géniaient à deviner l'auteur inconnu du crime, le brui de la bataille autour de la maison de Lescot avait attir leur attention, et ils accouraient afin de rétablir l'ordr

Du reste, le juge de paix, qui venait le faire l sommation, n'eut pas besoin de la répéter. Hermann, l plus exalté parmi les agresseurs, s'était empressé de dis simuler sa hache derrière son dos, tandis que Léon Gi rard remettait tranquillement les mains dans ses po ches. Quant aux tirailleurs, nous ne pourrions dire o ils avaient caché leurs armes, mais on les vit s'appro che: les uns après les autres, d'un air innocent comme s'ils arrivaient à l'instant même, attirés par l curiosité.

Cependant plusieurs d'entre eux, et Hermann éta du nombre, n'avaient rien perdu de leur exaspératio contre le garde.

—Monsieur le juge, dit Hermann avec chaleur, n'y a qu'une voix, dans tout le pays, pour accuser gueux de Lescot, qui a tué mon malheureux beau père!... C'est lui; nous en sommes certains, ce n peut être que lui... Et puisque la justice veut faire so devoir...

—Elle le fera, messieurs. Si les charges s'élèven contre une personne, quelle qu'elle soit, cette perso ne devra rendre compte immédiatement de ses actes.

—Pour moi, je ne demande pas mieux ,dit Lescot qui, ayant ouvert sa porte à demi brisée, s'avança tê nue et tout en nage; si je suis un scélérat, que l'o m'arrête; mais quand des vauriens, de mauvais sujet vienne ainsi la nuit m'attaquer chez moi...

—Les auteurs de cette criminelle tentative seron poursuivis, répliqua le magistrat avec sévérité.

—Ce n'est pas moi, monsieur le juge, dit doucereu sement un de ceux qui se montraient tout à l'heure le

plus acharnés; moi, j'allais me mettre au lit lorsque j'ai entendu...

—Ce n'est pas moi non plus, dit un autre.

—Ni moi! soupira le pauvre Joseph Lérond, en cachant dans un mouchoir son nez devenu gros comme une betterave.

—C'est bon; nous saurons retrouver les tapageurs... Mais il y a quelque chose de plus pressé... Lescot, la voix publique vous accuse; il est indispensable que je vous fasse subir à l'instant même un interrogatoire.

—A vos ordres, monsieur le juge; entrez chez nous, et je répondrai à tout ce qu'il vous plaira de me demander, car je ne crains rien.

—Nous verrons... Venez aussi, Hermann, ajouta le juge froidement; on aura peut-être quelques questions à vous adresser.

—Comme on voudra, répondit Hermann avec insouciance, en remettant sa hache à un de ses voisins.

Le juge de paix et le maire entrèrent donc dans la maison, suivis de Lescot, d'Hermann et même de Léon Gérard, qui connaissait le maire et qui tenait à savoir comment tout cela finirait. Plusieurs autres habitants du village eussent bien souhaité aussi d'assister à l'enquête, mais on les repoussa. Un gendarme fut mis en faction à la porte, un autre devant la fenêtre, tandis que le brigadier accompagnait les magistrats, afin d'appuyer leurs décisions par la force, en cas de besoin.

L'intérieur de la maison n'avait pas souffert de dommages sérieux, les gens de Rivecourt, assez maladroits, du reste, n'ayant tiré qu'à petit plomb. La femme du garde, tout en larmes et à peine rassurée par la présence des gendarmes, s'empressa d'allumer plusieurs chandelles et de jeter un fagot dans l'atre. Le juge et le maire s'installèrent devant une table pour rédiger le procès-verbal; puis l'interrogatoire de Lescot commença:

Le garde exposa de nouveau ses rapports avec feu Martin. Quoiqu'il s'exprimât avec une apparente sincérité, Hermann l'interrompit violemment plusieurs fois et fut sur le point de se porter contre lui à des voies de fait. Le juge et le brigadier durent employer leur autorité pour obliger le fougueux tonnelier à se taire et à rester dans les bornes de la modération.

Lescot ayant satisfait sur tous les autres points aux questions du juge, celui-ci demanda tout à coup:

—Où étiez-vous hier au soir à six heures?

—Ma foi! je ne sais trop, monsieur, répliqua Lescot distraitement.

Hermann connaissait l'importance de cette question, et il dit avec une joie méchante:

—Ah! ah! il ne peut expliquer où il se trouvait à l'heure du crime!

—Et d'où savez-vous, Hermann, reprit le juge, que le crime a été commis hier à six heures du soir?

—Mon Dieu! je l'ai entendu dire tout à l'heure chez la Hubert par le bûcheron Bridou, comme Lescot a pu l'entendre lui-même.

—C'est vrai, dit Lescot; mais à présent la mémoire me revient, monsieur le juge... Et voilà, ajouta-t-il en se tournant vers le maire de Rivecourt, le bon M. Stéphan, qui sait aussi bien que moi où j'étais hier au soir à six heures.

—Il a raison, répliqua le maire. Le garde Lescot s'est présenté hier chez moi, vers cinq heures, pour me remettre un procès-verbal qu'il avait dressé contre un braconnier; et, comme j'étais absent, il m'a attendu très longtemps... Je puis affirmer qu'il était plus de sept heures quand il m'a quitté.

Cet alibi, constaté par l'autorité municipale elle-même, coupait à l'accusation portée contre Lescot; le juge, après avoir causé bas avec M. Stéphan, déclara qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre le garde.

Le tonnelier Hermann manifesta une vive irritation.

—Défiez-vous des manigances, monsieur le juge! s'écria-t-il; je ne comprends rien aux écrivasseries et aux affaires de chicane, moi... mais ce gredin ment... C'est lui qui a tué le pauvre père Martin, c'est lui... c'est lui!

—Ah çà! Hermann, pour être si affirmatif, vous l'avez donc vu?

—Moi, non, si je l'avais vu, aurais-je souffert... Mais si ce n'est lui, qui serait-ce donc?

—Pourquoi pas vous, Hermann! reprit le juge; personne n'ignore que vous étiez en très mauvais termes avec votre beau-père... A votre tour, repondez aux questions que je vais vous adresser.

—Ah çà! je suis donc accusé?

—Pas encore... Je cherche la vérité, et, vous allez m'aider à la découvrir.

Hermann, malgré son humeur rebelle, sentit qu'il avait faire contre fortune bon coeur, et prit une attitude respectueuse. Il dut donc reconnaître ses différents avec son beau-père; mais il protesta que c'étaient là des affaires "entre parents." Il rappela aussi qu'il ne possédait aucune arme à feu, et enfin, quand on lui posa la question capitale: "Où il était la veille au soir, à six heures," il répondit avec assurance:

—Chez la Hubert, comme elle et sa fille Thérèse l'ont déclaré tout à l'heure en présence de plus de trente personnes.

—Cela est-il bien vrai?

—Encore une fois, tous les gens de la veillée l'ont entendu... Et tenez, ce monsieur parisien pourra vous dire si je mens.

Ainsi interpellé, Léon Girard, qui s'était assis au coin du feu, écoutant avec distraction cet interrogatoire, se leva et répondit:

—La mère Hubert et sa fille ont en effet reconnu tout

à l'heure, en ma présence, qu'Hermann se trouvait chez elles à l'heure où le crime paraît avoir été commis.

—Il suffit, on interrogera les deux femmes Hubert, dit le juge.

Et il se mit encore à parler bas au maire avec un visible désappointement.

L'alibi d'Hermann était aussi bien établi que celui de Lescot. Aussi le juge, après avoir fait signer aux deux accusés le procès-verbal, leur annonça-t-il qu'ils étaient libres, à la condition qu'ils se présenteraient devant la justice à la première réquisition. Hermann ne s'éloigna pourtant pas sans avoir encore accablé d'injures le pauvre Lescot, et on eut peine à lui imposer silence.

Léon Girard sortit quelques moments après, avec le juge de paix et le maire, qui, tout en congédiant les agents de la force publique, paraissaient vivement contrariés.

—Le diable s'en mêle, disait le juge à son compagnon; cette affaire s'embrouille de plus en plus. Les deux seuls individus sur lesquels pesaient des présomptions prouvent nettement leur innocence. Nous avons fait fausse route, et il se trouvera que le crime est l'oeuvre de quelque braconnier inconnu. Enfin, je vais saisir de l'affaire le parquet de***; peut-être ces messieurs y verront-ils plus clair que nous.

L'artiste échangea une poignée de main avec les magistrats, et se dirigea, de son côté, vers la maison Hubert. Chemin faisant, il pensait:

—Ces fonctionnaires campagnards ne me semblent pas forts; si j'étais à leur place, je voudrais mordicus mettre la main sur l'assassin du garde... Eh! morbleu! ajouta-t-il aussitôt, pourquoi n'ouvrirais-je pas une petite enquête pour mon compte personnel? Voilà une distraction à laquelle je n'avais pas songé et qui

serait assez piquante... J'ai déjà une idée sur quelqu'un... Il faudra voir cela.

Pendant qu'il se livrait à ses réflexions, il remontait la rue unique de Rivecourt. Deux hommes qui venaient de directions différentes, et dont l'un chantait, tandis que l'autre gémissait, s'étaient rencontrés au milieu de la rue obscure et échangèrent quelques mots en passant.

—Ah! disait d'un ton lugubre l'affligé, qui n'était autre que Joseph Lerond, le fiancé de Thérèse, comment veux-tu Jean-Pierre, que je me marie avec un nez ainsi arrangé?

Et Jean-Pierre, le chanteur, disait de son côté, sans écouter le malencontreux futur:

—Croirais-tu, mon petiot Lerond, que madame Laurent, qui avait peur, m'a permis de l'accompagner jusqu'au seuil de sa porte? J'en mourrai de joie.

—En voilà toujours deux, murmura l'artiste en poursuivant sa route, qui n'ont pas assassiné le garde Martin!

IV

L'ENQUETE

Léon se trouvait, quelques jours plus tard, au château, dans une vaste pièce qu'il était chargé d'orner de peintures. Cette pièce, appelée "le salon des fêtes" présentait un modèle de mauvais goût, comme tous les autres celles du malencontreux édifices; mais elle était d'une richesse inouïe et les bronzes, les marbres précieux, les mosaïques, les dorures, lui donnaient un aspect éblouissant.

L'artiste, à ses heures de travail, ne portait plus le costume de gandin qu'ils avait jugé à propos de revêtir pour assister à une veillée de paysans. Sur son pantalon de toile et sur sa vareuse rouge à capuchon, on avait trouvé des échantillons de toutes les couleurs de sa palette. Mais ce qui ne changeait pas, c'était sa belle tête, fine et intelligente, ses yeux vifs, pétillants de malice, ses cheveux naturellement bouclés et sa barbe soyeuse, dont il prenait un soin particulier. Du haut d'une plate-forme mobile, il sifflait un air d'opéra en brossait avec vigueur sur un grand mur des bergers des bergères à la Watteau, des Vénus peu pudiques des Amours passablement débraillés, quand la mère Robert, chargée d'un panier, entra dans le salon pour lui apporter son repas de midi.

Léon n'était pas tellement occupé de sa besogne

qu'elle lui fît oublier la nécessité de manger. Aussi, dès qu'il aperçut la pourvoyeuse, interrompit-il son sifflement et, laissant palette et pinceaux, il descendit l'échelle avec une rapidité qui témoignait de son robuste appétit.

Comme il n'y avait pas encore de meubles dans la somptueuse demeure du banquier, la bonne femme dressa lestement le couvert sur deux planches raboteuses, qu'elle enjoliva d'une serviette rousse. Bientôt Léon, assis sur un escabeau boiteux, qu'on avait apporté d'une chaumière voisine, fit honneur à son déjeuner, composé d'une tasse de chocolat, d'un morceau de viande froide et de quelques fruits.

Pendant qu'il se livrait à cette agréable occupation, la mère Hubert promenait autour d'elle des regards effarés.

—Bon Dieu! que c'est beau ici, disait-elle avec admiration; on se croirait dans une église!

—C'est le contraire d'une église, répliqua Léon, la bonbonnière pleine.

—Et ces belles femmes qui ne sont pas habillées, est-ce que ce sont des saintes?

—C'est le contraire des saintes.

—Mais ces beaux petiots, qui voltigent dans les nuages avec des ailes roses, sont certainement des anges?

—Vous n'avez pas de chance, ma chère; ces "beaux petiots" sont le contraire des anges... Mais parlons d'autre chose... Vous savez, mère Hubert, que je cherche un nouveau logement dans le village?

Oui, monsieur; nous en sommes bien fâchées, car nous vous aimions bien tous, et la Thérèse en a pleuré. Mais voilà, le vieux Lerond, dont le nez est guéri, et le mariage ne peut plus se retarder.

—J'ai pris une part bien vive aux infortunes du nez de Lerond... Quant à moi, j'ai découvert une chambre

tout à fait à mon gré, et j'espère m'y installer prochainement.

—Et chez qui, M. Léon, s'il vous plaît?

—Chez le tonnelier Hermann

Un étonnement, mêlé d'une véritable terreur, se peignit sur le visage de la mère Hubert.

—Cher Hermann! répéta-t-elle.

—Pourquoi pas? reprit Léon, qui, ayant expédié son déjeuner, allumait tranquillement un cigare. Voyons, qu'avez-vous à me regarder? Est-ce que cet Hermann ne serait pas votre ami, par hasard?

—Je ne dis pas cela, monsieur; quoique l'on jase sur son compte, je ne voudrais pas faire "des propos" et causer du tort à un voisin... mais j'aimerais mieux vous voir loger ailleurs que chez lui.

—Et si l'on ne peut se loger ailleurs?... Vous paraissez avoir quelque chose sur le coeur au sujet d'Hermann, et ce n'est pas avec moi, qui suis seulement de passage à Rivecourt, qu'il convient de faire des mystères.

—C'est vrai, reprit la mère Hubert; on peut vous avouer à vous ce qu'on n'avouerait pas à d'autres... Alors, tenez, n'allez pas demeurer chez Hermann.

—Pourquoi cela?

—Parce que... (elle regarda autour d'elle et baissa la voix), parce que c'est un mauvais homme.

—Un mauvais homme, cela veut-il dire qu'il est avare, débauché, querelleur?

—Il y a de cela, mais il y a autre chose encore.

—Vraiment! expliquez-vous donc... Est-ce que maître Hermann ne serait pas blanc comme neige au sujet du meurtre de son beau-père, le garde Martin?

—Je n'oserais le dire, mon bon monsieur, quoiqu'il y ait eu peut-être du louche dans sa conduite ce jour-là!... Mais on ne se soucie pas de l'avoir pour ennemi... Et puis je sais autre chose.

—Voyons, voyons! ne lambinez pas et dites ce que vous savez.

—Eh bien, monsieur, Hermann a tué sa femme enceinte, la fille à feu Martin.

L'artiste n'exprima pas l'horreur que la mère Hubert attendait peut-être, et il répliqua tranquillement:

—Bah! quelque querelle de ménage sans doute!

—Non, non, monsieur, ce n'était pas une querelle de ménage, mais un vilain calcul de la part d'Hermann, comme vous allez en juger. Hermann a déjà une fille, la petiote Madelon, qui est chez sa tante à Saint-Valéry, et il n'était pas content que sa femme le rendit père encore une fois, car il passe pour aimer l'argent. Donc une nuit, la mère Gatineau, dont la cour est contiguë à celle d'Hermann... Vous connaissez la mère Gatineau, M. Léon?

—Oui, une vieille commère toujours prête à fourrer son nez crochu et ses doigts sales dans les affaires des autres...

—C'est vrai, mais cette fois-là ce n'était pas volontairement. La Gatineau, qui ne pouvait dormir à cause d'une rage de dents, s'était mise à sa fenêtre; et quoiqu'il fût plus de minuit, elle aperçut de la lumière chez les Hermann, de l'autre côté de la cour. Toute surprise, elle regarda bonnement; et comme la fenêtre n'avait pas de rideaux, elle vit Hermann qui avait tiré sa femme du lit et la traînait par les cheveux, la secouant et la battant avec une rage inconcevable. La pauvre créature ne poussait pas un cri, pas une plainte, de peur sans doute d'attirer l'attention des voisins. Du reste, la lumière s'éteignit bientôt, et il n'y eut plus moyen de voir. Mais, le lendemain, la malheureuse femme accoucha avant terme d'un enfant mort; elle-même mourut trois jours après, et Hermann demeura veuf.

La mère Hubert s'arrêta un moment.

—Et maintenant, reprit-elle, voulez-vous encore l
ger chez le tonnelier?

Mais Léon semblait décidé à ne s'étonner, à ne s'
frayer de rien.

—Pourquoi pas? reprit-il; je disais bien, il s'a
d'une querelle de ménage dont les suite ont été
cheuses... S'il en était autrement, pourquoi cette vi
le fée de Catineau n'aurait-elle pas prévenu la justi

—Elle s'en est bien gardée, monsieur; Herma
l'eût écrasée comme une mouche... Elle n'a jam
conté l'affaire qu'à moi, dont la discrétion est co
Dieu merci!

—Bah! ce sont là de ridicules commérages... A
par exemple, s'il était prouvé qu'Hermann a tren
dans l'assassinat du garde Martin, cela changerait
thèse: mais quel intérêt aurait-il eu à la mort de
beau-père!

—Quoi! monsieur, vous ne savez pas?... Herma
est l'héritier de Martin, à cause de sa pe
de "l'envoyer en possession," comme ils disent,
l'héritage du garde.

—Enfin la justice a reconnu qu'il n'y avait pas l
de poursuivre, et la justice ne se trompe pas... P
on accuser un homme d'en avoir tué un autre à co
de fusil, quand il est prouvé qu'il n'a jamais pos
de fusil?

—Ça, c'est vrai, M. Léon. Hermann n'a jamais
de fusil, comme les autres hommes de Rivecourt.
sont tous un peu braconniers... La seule arme q
ait vue parfois entre ses mains est un mauvais pis
à deux coups, dont il se sert pour tirer des salv
mariages, quand les mariés sortent de l'église.

—Un pistolet à deux coups! s'écria Léon avec
de chaleur qu'il n'eût voulu en montrer.

—Oh! une horreur de pistolet à pierre, couver
rouille, et auquel il manque un chien... Aussi un

...eut-il partir que quand on y met le feu avec une ...mette.

Une allumette! répéta l'artiste en tressaillant.

Il se tut quelques secondes et ferma les yeux, com... pour faciliter le travail de sa pensée.

Tout le monde est d'accord, poursuivit-il enfin, Hermann n'a pas de fusil... D'ailleurs, mère Hu... n'avez-vous pas déclaré, vous et Thérèse, que le ...ier se trouvait chez vous dans la soirée du meur...

C'est encore vrai, M. Léon; mais, ma fille et moi, ... avons causé de cela plusieurs fois depuis l'affai... t il nous a semblé... Ce jour-là, nous étions allées ...sser des pommes chez Chevillot, et la maison était ...e vide une partie de l'après-mid. Comme nous ve... ...s de rentrer, à la chute du jour, Hermann arriva: ... ...ous dit qu'il avait travaillé rudement toute la jour... ...et on parla de choses et d'autres. Tout à coup, il ...a: "Tiens, la Hubert, votre pendule s'est arrê... ...elle marque cinq heures et demie, et il en est six... ...z!" Il tira sa grosse montre d'argent, qui mar... ...en effet six heures. Puis il se mit à régler la pen... ... Cependant elle ne marcha pas; il fallut la mon... ...la régler de nouveau le lendemain... Comme ça, ... Thérèse et moi nous avons dit qu'il était six heu... ...était Hermann qui nous l'avait affirmé lui-même.

Léon Girard resta encore silencieux, absorbé par des ...xions secrètes. Bientôt il se leva.

Mère Hubert, dit-il avec sa gaieté habituelle, vous êtes une bavarde, et je perds mon temps... Il faut que je grimpe bien vite à mon échelle, pour brosser le dos à ces polissons que vous appelez "des anges."

La bonne femme se mit à entasser la vaisselle dans son panier. Cependant elle demanda avec timidité:

Ainsi, M. Léon, vous êtes toujours décidé à loger chez Hermann?

—Pourquoi pas, puisque sa chambre me plaît?

—Peut-être ne voudra-t-il pas vous louer, à v... car il ne vous voit pas de bon oeil, rapport à la v... Laurent...

—Comme vous l'avez dit vous-même, Hermann a ... l'argent; dans l'espoir de gagner gros avec moi, ... oublié sans doute mes taquineries, et nous sommes ... jà tombés d'accord sur tous les points.

Plus l'artiste montrait d'assurance, plus la mère Hu... bert montrait de malaise et d'effroi.

—M. Léon, M. Léon, reprit-elle, presque les lar... aux yeux, n'allez pas chez Hermann, je vous en ... plie, ou il vous arrivera malheur.

—Quel malheur voulez-vous qu'il m'arrive?

—Vous plaisantez toujours, et il est si violent ... brutal...

—Je l'enverrai au diable.

—Il est si robuste! c'est un vrai colosse.

J'en ai battu de plus forts que lui.

—Il est sournois...

—Nous jouerons au plus fin.

—Monsieur, puisque vous vous opiniâtrez, écoute... ce que je vous dis: Si vous demeurez chez Hermann, ... vous tuera!

L'artiste partit d'un éclat de rire.

—Bah! j'ai la vie dure.

Et il ajouta aussitôt:

—Pour vous prouver combien votre Hermann m'ins... pire peu de crainte, j'irai m'entendre avec lui dès ce soir, au lieu d'aller le trouver demain seulement, com... me j'en avais l'intention.

—Alors que la bonne Vierge et tous les saints vous protègent! dit la mère Hubert en levant les yeux au ciel.

Et elle partit, désespérée, avec son panier où cli...

tuit la vaisselle, tandis que l'artiste remontait à son . hafaudage en sifflant une fanfare.

Toutefois, il y avait dans cette gaieté plus d'ostentation que de sincérité, car le sifflement cessa aussitôt que la mère Hubert ne fut plus à la portée de l'entendre. On aurait même pu remarquer que, pendant le reste de la journée, Léon Girard travaillait gravement sans se livrer à aucune de ses excentricités habituelles.

V

UN THE

Ainsi qu _avait annoncé Léon, vingt-quatre heure plus tard, il était installé dans une chambre de la ma son d'Hermann. Cette chambre, sans être beaucou plus luxueuse que celle des Hubert, paraissait plus va te, plus confortable; située au premier étage, on jouissait d'une vue splendide sur les forêts environna tes. Quant aux meubles, l'artiste ne s'en occupait gu re, car table, lit, sièges, tout disparaissait sous u avalanche de cartons, de dessins et de toiles " uché

Hermann s'était employé avec une complaisance in puisable à l'installation de son locataire. Apre au gai comme tous les campagnards, il avait imposé silence ses griefs contre l'étourdi Parisien, parce qu'il av l'espoir de l'exploiter. Peut-être aussi comptait-il su veiller plus facilement les démarches de Léon envers veuve Laurent, que lui Hermann persistait à voulo épouser, et à laquelle il faisait toujours une cour a siduc.

Léon, de son côté, avait accepté avec un merveille sans gêne les services de son nouveau propriétaire. C tait Hermann qui, d'après ses indications, avait d posé tous les meubles; c'était encore lui qui avait tra porté sur ses robustes épaules les malles, les paquets, l volumineuses paperasses de l'artiste. Le tonneli

...t été récompensé de ses peines par le don de quel... pièces de cinq francs; mais il ne se doutait pas ...au moment où l'installation était terminée et où ... retirait tout joyeux, Léon avait murmuré d'un ... railleur:

A nous deux, maintenant, mon gaillard! Nous ...mes comme deux rats enfermés, sans nourriture, ...s la même boîte: il faut que l'un mange l'autre!

N'anmoins, pendant deux ou trois jours encore, Léon ...issa rien deviner de ses projets. Aussitôt qu'il n'é... pas retenu par son travail au château, il allait et ...ait, causant volontiers avec des personnes du vil... qu'il avait évitées jusque-là. Puis il se mit à ...rcher dans la maison un objet de peu de valeur en ...-même et qu'il savait devoir y trouver: il y réussit ...utant plus facilement, que chez Hermann tout de... ...rait ouvert d'habitude, portes et armoires, et que ... pouvait parcourir le logis entier sans difficulté ... sans contrôle.

Enfin, la veille du jour fixé pour le mariage de Thé... et de Lerond, mariage auquel Léon et Hermann lui... ...ue étaient conviés, l'artiste, en rentrant chez lui, ...contra sur le seuil de la porte le tonnelier, qui pre... ...t l'air en fumant sa pipe. Hermann ayant jeté un ...gard oblique et toujours défiant sur son locataire, ce... ...i s'arrêta:

Maître Hermann, dit-il d'un ton moitié figue et ...itié raisin, je compte ce soir prendre du thé dans ma ...ambre... ne voudrez-vous pas en prendre une tasse ... chez moi?

Hermann, quels que fussent ses sentiments secrets, ...ut flatté de cette invitation d'un bourgeois.

—Tout de même, monsieur, répliqua-t-il: seulement ...e ne prends du thé que quand je suis malade; et puis... ...ime pas beaucoup l'eau chaude.

—Innocent! croyez-vous donc qu'à Paris nous ai...

mons l'eau chaude plus que vous?... Mais nous mêlons à cette eau un verre de vieux rhum ou vieux cognac, et je vous assure qu'alors elle n'a plus rien d répugnant.

—Ah! comme ça, oui! répliqua Hermann.

Malgré sa satisfaction apparente, il se demanda dès qu'il fut seul:

—Il est bien cajoleur avec moi, le Parisien! Que me veut-il donc?

L'artiste, de son côte, se livrait dans sa chambre à des préparatifs qui pouvaient paraître singulièrement mystérieux. Il arrangea les sièges d'une certaine façon; il s'assura que l'espagnolette de la fenêtre jouait facilement. Puis il se revêtit d'une espèce de veston, serré à la taille et qui, dans une lutte, n'eût donné aucune prise à la main de l'adversaire. Enfin, dans la poche de côté de ce veston, il glissa un revolver à six coups, après s'être assuré que les six coups étaient chargés et pouvaient partir sans peine. Ces dispositions achevées, il alluma un cigare, et il se mit à fredonner et à siffler tour à tour, selon son habitude.

Hermann ne tarda pas à monter; Léon confectionna un thé qui, par la variété des ingrédients, pouvait rivaliser avec le fameux thé de la mère Gibou. Il prit soin, toutefois, que la partie spiritueuse ne dominât pas trop, ce qui eût été très dangereux, dans les circonstances actuelles, avec un géant tel que le tonnelier Hermann.

Celui-là avala donc "l'eau chaude," sans trop de dégoût; et l'artiste assaisonna le régal d'une de ses histoires bouffonnes. Sans doute elle était appropriée à l'intelligence de son auditeur, car Hermann, malgré la réserve dont il essayait de ne pas se départir, riait de tout son coeur.

Une partie de la soirée s'écoula ainsi. Peut-être Hermann se demandait-il si c'était seulement pour le di-

...ir que Léon Girard l'avait fait monter chez lui; ... la scène changea bientôt.

En terminant son joyeux ré... Léon porta sa chaise ...autre côté de la cham...re, de manière à mettre la ...de table entre lui et He...mann; puis il dit avec une ...parente tranquillité:

— Parlons plus sérieusement... A-t-on enfin découvert l'assassin de votre beau-père?

Cette question fut comme un seau d'eau glacée qu'on ...répandue brusquement sur la tête d'Hermann. Il ...ressaillit, son visage devint sombre, et il répondit avec ...dresse:

— Non.

Comme Girard observait tous ses mouvements, le ...nelier ajouta:

— Pourquoi me demandez-vous cela?... Contez-moi ...s farces parisiennes, c'est bien plus drôle.

— Vous trouvez? Cependant nous laisserons là les ...s pour le moment... Puisque la justice n'a pas ...couvert encore le meurtrier du garde Martin, vous, ...moins, le connaissez-vous?

— Comment le connaîtrais-je?

L'artiste releva la tête; sa voix était claire, accen... vibrante:

— Regardez-moi, Hermann!... Regardez-moi bien ...ce... Le connaissez-vous?

L'autre essaya de répondre au regard pénétrant que ...attachait sur lui par un regard ferme et mena...: il ne put y parvenir et balbutia:

— Non, je ne le connais pas.

— Eh bien, moi, je le connais... Je le connais à ...ille... J'ai les preuves les plus nettes, les plus ...ves du crime... Quand je le voudrai, rien ne me ... plus facile que de faire tomber la tête du coupable.

Hermann pâlit visiblement. Il répliqua pourtant d'un ton assez ferme:

—Bon! c'est encore une de vos plaisanteries... Vous riez de tout et de tous.

—Vous croyez? Je vous assure pourtant que ma provision de rire est épuisée pour aujourd'hui... Et tenez, puisque vous doutez de ma parole, je vais vous convaincre en vous contant l'histoire de ce coquin; elle est curieuse et pourra vous amuser... Il s'agit d'un personnage qui, dit-on, est fort comme un boeuf et rusé comme un serpent. Mais sa matoiserie qui trompe ces imbéciles de campagnards ne me trompe pas, moi; et quant à ses solides poignets, on est tout prêt à leur répondre... Ecoutez-moi donc.

Hermann avait décidément repris contenance.

—Je disais bien... c'est quelque nouvelle "blague"... Quoique le sujet ne me plaise guère, ne vous gênez pas!

—Eh! eh! très fort! murmura Léon en riant; mais ça ne prendra pas.

Il poursuivit après un silence:

—Imaginez, Hermann, que le coquin dont il s'agit n'en était pas à son coup d'essai quand il a assassiné le garde Martin. Il avait débuté par un crime encore plus horrible, en tuant lâchement, la nuit, sa pauvre femme et l'enfant qu'elle portait dans son sein...

—Qui vous a dit cela? interrompit Hermann impétueusement.

—Tiens! tiens!... voilà donc que mon histoire commence à vous "amuser"!... On ne m'a rien dit, mais je sais, je suis sûr... supposez que j'aie vu!... Une nuit, mon gredin obligea la pauvre créature à se lever pour remplir je ne sais quel devoir de ménage, et comme elle n'obéissait pas assez vite, il la traîna par les cheveux, il la frappa avec fureur. La malheureuse ne cria pas, ne mit personne dans la confidence de cet

[illegible] abominable; mais elle mourut quelques heures plus [illegible] avec son enfant.

Les yeux d'Hermann avaient une expression de sur[illegible] et de terreur que rien ne saurait rendre.

-Vous... vous êtes le diable! bégaya-t-il; comment [illegible]vez-vous savoir...?

-Le diable ne sait-il pas tout! Laissez-moi conti[illegible]r... Demeuré veuf avec une petite fille qui ne l'em[illegible]rasse guère, car elle a été recueillie par une parente, [illegible]n vaurien, qui désirait se remarier et courtisait une [illegible] veuve du voisinage, eût bien désiré aussi se dé[illegible]barrasser de son beau-père. La chose était d'autant [illegible] urgente que le susdit beau-père avait quelque for[illegible]ne et semblait devoir tout croquer dans un terme pro[illegible]ain. On l'avait gourmandé à diverses reprises, on [illegible]lui avait menacé et même un peu battu; rien n'y faisait. [illegible] maudit beau-père continuait à manger, surtout à [illegible]re son bien, et il importait d'y mettre ordre au plus [illegible].

Mon gueusard, contre l'habitude des hommes du [illegible], n'avait pas de fusil, et il est prouvé qu'il n'en a jamais emprunté. En revanche, il possédait un af[illegible]reux pistolet à deux coups et à pierre auquel man[illegible]quait un chien, et que tous les gens du village se sou[illegible]viennent d'avoir vu entre ses mains, quand il le tirait, aux noces et aux jours de fête. Le bon coup de cette arme abominable ratait fréquemment; quand au mau[illegible]vais coup, celui qui n'avait pas de chien, il fallait y mettre le feu avec une allumette, ce qui n'eût pas été commode pour tirer les perdrix au vol... Néanmoins ce fut avec ce pistolet que le gendre, habitué à la ma[illegible]nier, résolut de tuer son beau-père. Il alla se mettre en embuscade dans un bois où il savait que Martin devait passer à une certaine heure. Caché dans un buisson, il attendit avec patience... Aussitôt qu'il aperçut le gar[illegible], il enflamma une allumette et mit le feu à la poudre

du bassinet... Le coup porta, et il était mortel. Cependant cela ne suffit pas à l'assassin; il sortit de sa cachette, s'élança sur le malheureux renversé, et lui tira le second coup. Puis, dans un accès de rage féroce, il lui frappa la figure avec son pistolet déchargé et se sauva... Et qu'on ne dise pas, ajouta Léon Girard, que ce sont là des suppositions! Les faits sont précis, authentiques, incontestables. Bridou et son camarade ont entendu les deux coups de feu, dont un, celui qui est parti au moyen d'une allumette, a produit une vive lumière. L'allumette brûlée a été trouvée par les magistrats instructeurs, comme le constate le procès-verbal; enfin les deux lingots qui ont tué le garde sont exactement du calibre du pistolet...

Pendant qu'il écoutait ce récit, Hermann avait les traits décomposés, tous les muscles de son visage s'agitaient, ses cheveux étaient mouillés de sueur.

—Quoi que vous en disiez, monsieur, reprit-il, il ne suffit pas d'avancer de telles choses, il faut encore les prouver.

—Eh! morbleu! ne sont-elles pas prouvées? On présentera aux juges, s'il en est besoin, le pistolet rouillé que tout le monde a vu entre les mains du coupable, et qui a été l'instrument du crime.

Hermann regarda fixement l'artiste, et, se levant d'un bond, alla ouvrir le tiroir d'un vieux petit meuble qui se trouvait au bout de la chambre. Son inspection ne fut pas longue; il revint vers la cheminée, en disant d'une voix menaçante:

—Le pistolet!... qu'avez-vous fait du pistolet?

Léon Girard tournait autour de la table, de manière à la placer toujours entre lui et le terrible colosse.

—Il se retrouvera, répliqua-t-il sans s'émouvoir, du moins en apparence; il est maintenant en lieu sûr... C'était un objet de nulle valeur, et on n'avait pas jugé à propos de le bien cacher; aussi l'ai-je facilement dé-

...vert, et vous saurez bientôt ce que j'en ai fait.

Cette fois la rage avait remplacé la crainte chez le ...uche Hermann; les yeux lui sortaient de la tête.

—Mon pistolet! gronda-t-il; je le veux!

—Je n'ai pas le vôtre, répliqua l'artiste froidement, ...s j'ai le mien... et le mien ne rate jamais!

En même temps, il exhiba son revolver, et Hermann ... la gueule de l'instrument de mort dirigée contre sa ...trine. Il se calma aussitôt et resta immobile. Léon ...rard, après l'avoir tenu en joue un moment, lui dit ...c bonhomie:

—Allons! reprenez votre place, maître Hermann; ...s ne gagneriez rien à montrer un mouvais caractè... Je pourrais vous tuer comme un chien, et, sa...nt ce que je sais, je n'aurais à craindre aucune pour...te. Quant à vous, si vous me faisiez le moindre ...l, avant vingt-quatre heures vous seriez coffré: j'ai ...s mes précautions, comme je vous l'expliquerai bien...

Hermann hésita, mais il finit par se jeter sur sa ...ise, au coin du feu. Alors Girard posa son revolver ... la table et se versa tranquillement une tasse de thé.

—Comme ça, Hermann, reprit-il, mon histoire vous ...muse"? Ce qu'il me reste à vous raconter est le ... gai de la chose. Vous allez voir de quelle manière ...n finaud s'y est pris pour donner le change à la jus...e et pour trouver des complices dans de bonnes gens ... ne s'en doutent guère. En allant à Bois-Brûlé, son ...stolet dans la poche, il passa devant chez les Hubert ...ntra. Il n'y avait personne dans la maison, la mère ... la fille s'étant rendues chez des voisins. L'idée d'une ... s'offrit à l'esprit du vaurien, qui résolut de pro...ter de l'occasion pour se préparer ce que l'on appelle ...alibi. Il arrêta la pendule des Hubert et s'éloigna ...n vite. Le crime a été commis sur les six heures; ... six heures et demie environ, mon homme reparaît. La

Hubert et Thérèse étaient rentrées chez elles. Il leur fait remarquer que leur pendule est arrêtée, et, tirant sa montre (qu'il avait retardée exprès), il leur prouve qu'il est à peine six heures. Voilà comment les deux femmes jurent leurs grands dieux que ce jour-là, à six heures précises, vous... le coupable était chez elles.

—L'ont-elles dit? Est-ce que la Hubert et sa fille prétendent...

—Mon Dieu! elles ne prétendent rien du tout, les pauvres femmes! Elles disent simplement qu'on leur a donné l'heure, quand leur pendule ne marchait plus elles ne voient pas la portée du fait, non plus que les commères de leur entourage, et nul ne soupçonne... Mais en fait de matoiseries, écoutez quelque chose de plus fort.

Il ne suffirait pas au meurtrier de Martin de s'être ainsi préparé des témoins à décharge: il lui importait encore de faire tomber les soupçons sur un innocent qui présentait des apparences de culpabilité. Qu'imagina-t-il? Près de Rivecourt habitait un brave homme de garde qui s'était chamaillé, dans le temps, avec le défunt, pour un délit de braconnage. Mon chenapan s'avise d'accuser le garde du meurtre de Martin. Il monte la tête aux gens du pays, il leur dit que la justice ne fait pas son devoir, il les décide à s'armer de leur rouillard et à se rendre chez le soi-disant coupable... Hein! était-ce assez habile!... De deux choses l'une: ou le garde pouvait être tué dans la bagarre, et alors on aurait attribué le fait à l'exaspération de la population à la légitime vengeance d'un vertueux gendre, et le mort n'aurait plus pu se justifier; ou bien on ne réussirait pas, mais alors on détournerait adroitement les soupçons du vrai coupable et on désignerait aux magistrats celui que l'opinion publique accusait...

Encore une fois, l'homme qui a machiné cela était un malin!... Seulement il n'a pas réussi. La force ar-

mée et les magistrats sont intervenus trop tôt: le garde est parvenu à se disculper... Ce qui prouve, Hermann, acheva l'artiste d'un ton sentencieux, que l'habilité et la finesse, comme la vertu, ne sont pas toujours récompensées sur la terre!

Léon dégusta avec lenteur sa tasse de thé.

Hermann demeurait anéanti. Affaissé sur lui-même, la tête dans ses mains, il paraissait croire qu'un pouvoir surnaturel avait pu seul découvrir des secrets pareils, et il mesurait avec épouvante la profondeur de l'abîme où il tombait; il demanda d'une voix à peine intelligible:

—Enfin que voulez-vous? Quel parti allez-vous prendre?

—Ma foi! je ne sais pas trop, répliqua le peintre; à vrai dire, il me répugnerait beaucoup de dénoncer un homme et de faire tomber sa tête, fût-il aussi scélérat que celui dont nous parlons. D'autre part, je me reprocherais... de lui laisser la liberté de commettre de nouveaux crimes... Enfin, je verrai, j'examinerai... En attendant, comme l'individu en question est aussi vigoureux que traître, apprenez de quelles précautions je me suis avisé contre lui. Ce matin j'ai écrit, dans le plus grand détail, toutes les jolies choses que je viens de vous conter là; je nomme les personnes qui peuvent servir de témoins, je donne les indications les plus précises pour que la vérité devienne éclatante comme la lumière du jour. Après avoir signé cet écrit et l'avoir scellé de "mes armes", je l'ai enfermé dans une boîte avec le fameux pistolet rouillé, que tout le pays a vu entre les mains du coupable; puis j'ai ficelé la boîte et je l'ai portée chez le notaire du pays, auquel j'ai donné les instructions suivantes: "Si vous appreniez jamais qu'il est arrivé un accident à moi, Léon Girard, artiste peintre, ou si seulement je reste vingt-quatre heures sans venir me montrer en personne à votre étude, vous

prendrez la susdite boîte, vous la porterez au brigadier de la gendarmerie, qui l'ouvrira en votre présence, et vous ferez alors... ce qu'il faudra faire." Le notaire m'a donné sa parole que mes instructions seraient suivies ponctuellement. Si donc mon vaurien avait l'idée de me porter un coup de traître, il n'en profiterait guère, car, quelques heures plus tard, on lui demanderait compte de tous ses crimes. De plus, je suis disposé à me défendre, et on n'aurait pas bon marché de moi.

—Encore une fois, qu'attendez-vous? Que voulez-vous faire de ce malheureux que vous tenez à votre discrétion?

—Je veux qu'il m'obéisse en toutes choses, de la manière la plus absolue... J'entends qu'il n'ait plus un mouvement, ni volonté sans mon ordre... Et puis nous verrons!

—Il obéira, monsieur, répliqua Hermann en laissant échapper quelques larmes; il devra obéir comme un esclave, comme un chien... Il faudra bien qu'il obéisse! Vous avez la science et le pouvoir de l'enfer.

Léon sourit; l'un et l'autre se turent de nouveau pendant plusieurs minutes.

—Voulez-vous encore du thé? demanda enfin l'artiste de son ton le plus paisible.

Hermann le regarda avec étonnement, comme s'il n'eut pas compris ce qu'on lui disait.

—Si vous ne voulez plus de thé, poursuivit Léon, je ne vous retiendrai pas davantage. Je sais que vous avez l'habitude de vous coucher de bonne heure... bonsoir donc, Hermann, et dormez bien! Mon récit paraît vous avoir beaucoup intéressé, et les histoires que je raconte par-ci, par-là, ont rarement un succès aussi complet... N'importe! tâchez de dormir, et surtout n'essayez pas de nous relever la nuit; c'est malsain.

Hermann sembla croire d'abord que ce congé cachait un piège. Néanmoins il se leva avec effort et s'ache-

vers la porte d'un pas chancelant. Quand il fut sur seuil, il se retourna et eut l'air d'hésiter. Léon, debout derrière la table, la main posée sur son revolver, suivait des yeux.

—Bonsoir, monsieur, dit Hermann.

—Bonsoir, répéta l'artiste.

La porte se referma, et on entendit un pas pesant descendre l'escalier.

Mais ce fut seulement quand Hermann fut rentré dans sa chambre que Léon quitta son attitude menaçante. Son premier mouvement fut de courir à la porte dont il tira le verrou. Cela fait, il revint s'asseoir devant le feu et se mit à fumer un cigare.

—Hum pensait-il, ce sera dur!... Ce misérable, malgré ses larmes hypocrites, dues peut-être à une colère impuissante, semble tout prêt à la révolte... Le tigre n'est pas dompté encore; il faut s'attendre à des attaques subites et sauvages, à des résistances désespérées... Eh bien! on le domptera au risque de subir le sort des dompteurs, qui sont parfois croqués par leurs élèves, avant d'avoir pu les asservir.

Il aspira quelques bouffées de tabac.

—Réellement, poursuivit-il, je vais avoir besoin d'une active vigilance le jour et la nuit. A la moindre maladresse, à la moindre négligence, on ne fera de moi qu'une bouchée... Bah! conclut-il en bâillant, voilà de quoi m'occuper et me distraire jusqu'à la fin de mes congés dans ce pays de loups... Pour le moment, dormons.

Et l'artiste fit ses dispositions pour se mettre au lit. Cependant, il ne négligea pas les précautions les plus minutieuses, afin de garantir sa sécurité. Quoique la porte fut déjà verrouillée, il entassa les meubles par derrière, de façon à former un échafaudage qui devait crouler avec fracas au simple contact. Il s'assura ensuite que les épais volets de la fenêtre ne pouvaient

être ouverts du dehors. Enfin, il glissa son revolver sous son oreiller; et, ces mesures prises, il se coucha.

Quelques instants encore, il prêta l'oreille aux moindres craquements qui se produisaient autour de lui, mais tout demeurait calme dans la maison, et il s'endormit jusqu'au lendemain.

VI

LE DOMPTEUR

Le lendemain, ainsi que nous l'avons dit, devait avoir lieu le mariage de Thérèse Hubert et de Joseph Lerond. Girard, ne voulant pas perdre une journée de travail, avait résolu de ne se rendre que dans l'après-midi à la noce, où tout le pays devait se trouver; et, à l'heure ordinaire, il sortait pour aller au Château-Neuf.

Comme il passait devant l'atelier d'Hermann, il aperçut le tonnelier, dans ses habits de travail, assis sur un établi, les bras pendants, la tête penchée sur sa poitrine. Il était pâle, il avait les yeux rouges et cernés; son visage portait des traces visibles d'insomnie.

Léon s'arrêta sur le seuil de la porte et d'un ton dont il exagérait à dessein la dureté et l'arrogance:

—Eh bien, Hermann, ne vas-tu pas à la noce de la petite Hubert?

Hermann, en entendant cette voix, frissonna de tous ses membres et se leva. Il ôta sa casquette et répondit avec humilité:

—Pardon! excuse, aujourd'hui l'ouvrage presse, et puis... je n'ai pas le coeur à la joie.

—Cela ne fait rien: il faut aller à la noce; ton absence serait remarquée, et je veux que tu y ailles.... A la vérité tu n'auras pas ton pistolet à deux coups pour tirer des salves en l'honneur des mariés, comme à

l'ordinaire; mais, si tu y tiens, je donnerai des expl · cations...

—J'irai, monsieur, j'irai, interrompit Hermann.

—A merveille; pour achever de te décider, je t'an nonce que tu auras le plaisir de me voir à l'assemblé plus tard... Ne t'impatiente pas trop; je viendrai, t te le promets.

Et il partit.

Quand Léon fut à une certaine distance, Herman fit un geste de rage; puis il s'achemina vers sa chambr afin de s'habiller pour la fête.

Pendant toute la journée, le village de Rivecourt f en liesse. Les noces de Thérèse et de Lerond, sans êt précisément des noces de Gamache, étaient dignes de richesse relative des deux familles. Le rez-de-chaus de la maison et une espèce d'enclos, planté de pommi qui s'étendait derrière, étaient remplis de tables e pruntées aux voisins et aux amis. Sur ces tables, servait pêle-mêle diverses sortes de mets chauds froids, et du vin ou du cidre, dont chacun pouvait u et même abuser. Dans une partie réservée de l'enc un ménétrier dont le violon était enjolivé de rubn raclait à tour de bras des valses et contredanses. L jeunes filles sautaient au son de cet instrument crin tandis que d'autres, un peu plus loin, jouaient aux qu les, et que les vieux buvaient, en causant politiq Bien que la saison fut déjé avancée, le temps était do et un beau soleil d'automne éclairait cette petite f en plein air.

Les mariés trônaient sur un banc de bois, elle affu blée d'un grand châle, façon cachemire, et coiffé d'u bonnet à fleurs; lui, en habit noir et en pantalon à sous-pieds, qui semblaient gêner beaucoup ses mou ments. Autour des nouveaux époux, se groupaient t tes les jeunes femmes et jeunes filles du canton, d leurs plus élégants atours. C'était là que les gar

chapeau sur l'oreille et un bouquet à la boutonnière, enaient chercher des danseuses.

Parmi les invités, se trouvait la veuve Laurent, pa- comme une châsse, mais conservant sous sa parure mauvais goût la fraîcheur et la richesse de contours faisaient l'admiration générale. Sans doute, la le veuve n'eût pas été fâchée de danser, et, de leur é, bon nombre de garçons grillaient de lui demander valse, notamment le pauvre Jean-Pierre, qui revê- de ses modestes habits du dimanche, rôdait incessam- ent autour d'elle; mais on n'osait approcher, et la bel- veuve restait sur son siège.

C'est que, derrière elle, était assis Hermann, qui emblait la garder à vue. Le tonnelier avait mis son ostume des grands jours, redingote bleue, gilet écour- col empesé, et il était coiffé d'un chapeau ballon à ongs poils. En dépit de ce costume que l'assistance rouvait "cossu", il conservait un air lugubre, et n'avait s prononcé vingt paroles depuis qu'il était chez les Hubert. Aussitôt qu'un gars faisait mine d'approcher la belle veuve, il lançait à l'imprudent un regard si rrité, si menaçant, que l'autre tournait sur ses talons ne tardait pas à se perdre dans la foule.

Cette attitude d'Hermann avait contribué à jeter du s invités; la fête languissait, quand plu- èrent:

... à présent nous allons rire; voici Calisien.

En effet, Léon Girard arrivait en sautillant dans la rtie de l'enclos qui servait de salle de danse. Sa mi- était simple quoique convenable, et son visage rayon- ait de bonne humeur, selon l'habitude. Il s'approcha our saluer et complimenter les mariés. Après s'être neliné respectueusement devant Théqrèse, il prit la nain de Lerond et la secoua avec vigueur:

—Je vous félicite et vous bénis, Lerond, lui dit-il

avec cette gravité comique; puisse votre postérité devenir aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer... vous avez ma permission pour cela!

Comme le pauvre Lerond demeurait tout ébahi de ce compliment, auquel il ne comprenait rien, le fou lui tourna le dos et se dirigea vers Hermann.

—Eh! eh! mon propriétaire, dit-il de son ton railleur, tu as donc juré d'accaparer cette charmante madame Laurent? Je gage que tu as dansé toute la journée avec elle... ce n'est pas permis par les règlements, mon vieux!

—Monsieur, balbutia Hermann, on vous dira que je n'ai pas encore songé...

—C'est bon, interrompit Girard; à bas les accapareurs!... Belle dame, ajouta-t-il galamment en s'adressant à la veuve, daignerez-vous m'accorder une valse, une contredanse ou... tout ce que vous voudrez?

—Volontiers, monsieur, répliqua la Laurent, qui prit avec un empressement extrême la main qu'on lui tendait.

—Toi, Hermann, poursuivit Girard, tu vas inviter une de ces belles filles-là, et tu me feras vis-à-vis.

—Monsieur, je vous jure que je n'ai nullement envie...

—Tu me feras vis-à-vis, morbleu! A-t-on vu un propriétaire qui s'émancipe à ce point? Le tour est vraiment pour les locataires de se montrer tyrans... Et en rentrant ce soir, nous passerons ensemble chez le notaire, qui ne m'a pas encore vu d'aujourd'hui.

Hermann se leva, comme si le sol lui eût brûlé les pieds; il saisit la main de la première fillette qui se trouva à sa portée et marcha vers la danse, avec la bonne grâce qu'eût mis un ours à exécuter les mêmes mouvements sous le bâton de son maître.

L'artiste ne sembla pas remarquer la rage contenue

d'Hermann, ou, s'il s'en aperçut, ce fut pour la tourner en ridicule avec sa belle partenaire, à laquelle il débitait tant de folies qu'elle ne tenait aucun compte de la mesure.

La danse se prolongea aussi longtemps que le voulut Léon Girard. Enfin, fatigué, il s'arrêta, et un signe avertit Hermann que sa liberté d'action lui était rendue. Le peintre, toutefois, voyant que sa solide danseuse n'était pas lasse encore, appela Jean-Pierre, le chargea de prendre sa survivance auprès de la veuve, et, après leur avoir dit quelques gaillardises qui les mirent en gaieté l'un et l'autre, il alla se reposer en buvant un verre de cidre.

Lorsqu'il revint, Jean-Pierre et la Laurent ne dansaient plus; ils s'étaient assis dans un coin de l'enclos où ils causaient à voix basses, ce qui fit froncer un peu le sourcil de Léon. Pour Hermann, il avait repris son ancienne place; mais il ne paraissait plus inerte et abattu comme auparavant. Sans doute, il était dans un de ces quarts d'heures prévus par son persécuteur. Il avait la tête haute; une expression de détermination se reflétait sur son visage; et, quand Léon parut, son œil, au lieu de se baisser, se fixa sur lui d'un air de haine.

L'artiste se contenta de sourire et passa en sifflotant. Il se dirigea vers une partie de l'enclos où des jeunes gens s'exerçaient à la lutte sur le gazon, suivant l'habitude de certains pays. Girard les regarda un moment; puis, mettant habit bas à son tour, il proposa de se mesurer avec le plus vaillants champions.

On refusa d'abord; c'était "trop d'honneur", et il était visible qu'on craignait de casser ce Parisien de si frêle apparence. Léon eut grand peine à décider un des assistants à accepter son défi. Du reste l'opinion ne tarda pas à changer sur son compte. L'adversaire fut renversé et jeté assez rudement sur l'herbe. Un second fut traité de même; et tout cela avec une aisance par-

faite, sans que le Parisien eût cessé de débiter des quolibets qui divertissaient beaucoup la galerie.

Personne ne se présentait plus pour tenter l'épreuve. Léon demanda :

—Quel est le plus fort gars du village ?

On répondit aussitôt :

—C'est Hermann.

—En ce cas, qu'il s'approche !

Peut-être ce désir concordait-il avec les vœux secrets d'Hermann, car, au premier appel, il s'avança d'un pas résolu, les lèvres serrées, les poings fermés.

—Hermann, lui dit l'artiste, je veux lutter avec toi.. y consens-tu ?

—Oui, répliqua le tonnelier.

Tandis qu'il ôtait sa redingote, tout son corps était agité par un tremblement nerveux ; ses doigts de fer arrachaient les boutons, déchiraient le linge.

—Il va manger le Parisien ! murmura un des assistants.

—Faudra voir ! répondit un autre.

Les deux champions tombèrent en garde ; Hermann sombre, furieux, taciturne, avec sa taille athlétique. Girard, souple, léger, railleur. Mais cette fois encore, le combat ne fut pas long ; au moment où il se précipitaient l'un sur l'autre, Hermann, sans qu'on sût comment cela était arrivé, fut renversé avec une rudesse qui eût étourdi un homme moins robuste.

Lui-même, en se voyant étendu sur le sol, semblait ne pas croire à sa défaite et restait frappé de stupeur. Peut-être l'idée que Léon devait sa supériorité à un pouvoir surnaturel, lui revenait-elle à l'esprit en ce moment. Comme il se relevait au milieu des risées des spectateurs, Girard lui dit tranquillement :

Allons ! ce n'est qu'une première manche... Tu as été surpris... Tiens-toi mieux.

—Oui, oui, ce n'est qu'une première manche, répéta Hermann avec une rage sourde.

Après une courte pause, les deux lutteurs se mirent en garde de nouveau, et, soit qu'Hermann redoublât d'efforts, soit qu'il connût mieux la tactique de son adversaire, il ne se laissa pas renverser du premier choc. Ils se saisirent corps à corps en cherchant mutuellement à s'enlever de terre; pendant qu'ils déployaient toute leur vigueur, le pied de l'artiste glissa sur une pierre, et les combattants, toujours entrelacés, tombèrent ensemble.

Léon Girard avait le dessous; selon la règle du combat, il devait être considéré comme vaincu dans cette épreuve, et le combat devait cesser sur-le-champ. Il n'en fut pas ainsi. Hermann n'écoutait pas les spectateurs qui lui criaient de se relever; il contenait toujours Léon, et penché sur lui, haletant, poussant une sorte de rugissement, il semblait en proie à une véritable frénésie. Il dégagea une de ses mains, saisit l'artiste par la cravate et se mit à lui serrer la gorge: son œil fauve et sanglant avait cette étincelle sinistre de l'homme qui va commettre un crime.

Évidemment tous les instincts féroces de cette grossière nature venaient de se réveiller. Girard se crut perdu. Néanmoins il dit à voix basse:

—On te regarde... assassin!

Ce mot eut un effet magique. La main qui tenait la cravate de Léon s'abaissa; les traits crispés d'Hermann se détendirent, le feu de ses yeux s'éteignit, et il se remit sur pied en balbutiant:

C'est un vilain jeu... on perd la tête... et on ne sait plus ce que l'on fait.

Personne autre que Léon ne connaissait le danger qu'il venait de courir. Quand il se retrouva debout, tout essoufflé et tout en nage, il dit au tonnelier:

—Nous sommes manche à manche; maintenant voyons la belle!

—Non, répliqua Hermann d'un ton bourru; à quoi bon?

—Je veux que nous jouions la belle. La première fois tu as été surpris; la seconde, le pied m'a glissé. . A présent, la partie sera décisive.

—Soit donc!

Et la troisième épreuve commença.

Léon sentait combien il était important pour lui de prouver au tonnelier sa supériorité physique. Expert dans cette gymnastique parisienne, dont nous n'osons dire le nom, il ne fit pourtant aucun usage des ruses sans nombre qu'elle lui avait enseignées. Il saisit franchement Hermann par la taille et se laissa saisir de même; puis, après quelques feintes réciproques, il se dégagea par un mouvement subit, irrésistible, et envoya son adversaire rouler à trois pas de là.

Des applaudissements pour le vainqueur accueillirent cet exploit. Presque tous les gens de la noce, danseurs et danseuses eux-mêmes, avaient formé cercle pour voir le résultat de la lutte. Néanmoins, quand Hermann, tout meurtri, se releva, nul ne fut assez audacieux pour lui adresser des railleries directes; on se borna à exalter la vigueur et l'adresse du Parisien. Hermann, s'étant rhabillé lentement, dit à Girard sans le regarder:

—Je le savais bien... vous êtes le diable en personne.

Puis il alla s'asseoir en silence dans un coin.

Girard, de son côté, reprit sa redingote et retourna papillonner autour de la veuve Laurent.

Le reste de la soirée se passa sans événement remarquable. Il était assez tard, et la nuit était tombée depuis longtemps, quand l'artiste désira rentrer chez lui. Il s'approcha d'Hermann.

—J'en ai assez, dit-il; partons!

—Me voici, monsieur, répondit Hermann avec humilité, en se mettant en devoir de le suivre.

Ils avaient encore à traverser le village, obscur et désert à une pareille heure. Léon n'était pas convaincu que sa farouche "victime" eût renoncé à toute idée d'agression subite et de guet-apens mais il s'était dit: "Si avec un pareil homme, je laisse voir la moindre crainte, je suis perdu!" et il poursuivait impertubablement son système de provocation et de défi.

Tout à coup, Hermann demanda:

—Monsieur Leon, ne devions-nous pas passer chez le notaire?

—Bon! je vois où le bât te blesse! Rassure-toi... Le clerc du notaire était à la noce de Thérèse, et il dira à son patron qu'il m'a vu en parfaite santé.

On fit encore quelques pas en silence. Ce fut Léon qui reprit sèchement:

—Hermann, tes assiduités auprès de la veuve Laurent me déplaisent. Elle s'en est plainte à moi, et d'ailleurs j'ai d'autres vues sur elle... J'exige donc que tu renonces complètement à tes prétensions à son égard, que tu ne l'approches plus, que tu ne lui adresses plus la parole, et que tu ne t'avises plus surtout d'empêcher les autres de l'approcher ou de lui parler. Tu m'as compris, n'est-ce pas?

Hermann ne put retenir un juron formidable.

—Hein! encore? dit l'artiste en portant la main à la poche où était son revolver; à moins d'être tout à fait une brute, tu devrais t'apercevoir que la résistance ne peut te servir à rien!

—Je le sais, répliqua Hermann avec un sourd gémissement; vous avez la force et le courage... cependant ne me poussez pas à bout... J'aime la veuve Laurent; elle est jolie, elle est riche, je désire l'épouser. J'ai des raisons de croire que mes projets ne lui déplaisent pas..

—Il faut pourtant y renoncer... tu oublies trop v... Hermann!

—Non, non, je n'oublie rien; mais, au nom de Di... monsieur, que voulez-vous de moi?

—Eh! parbleu! je veux que tu souffres, répli... Léon; si je t'épargne le supplice du bagne, le supp... de l'échaffaud, j'entends néanmoins que tu éprou... toutes les souffrances du forçat et du condamné à m... Ainsi seulement j'apaiserai ma conscience, qui m'ord... ne de délivrer la société d'un coquin tel que toi... Q... donc! je te laisserais libre de poursuivre tes dessein... scélérats? Je te permettrais, après avoir tué ta fem... et ton beau-père, de jouir tranquillement de ton h... d'épouser une femme plus à ton gré que la premi... Ce serait trop commode.

—Mais enfin, dit Hermann, en se tordant les m... avec désespoir, puis-je espérer que cette torture fin... et quand finira-t-elle?

—Tu es bien pressé! Elle ne fait que commence... Si je quitte le pays, ce qui arrivera certainement... quelques mois, tu auras la chance de respirer un... Je ne t'emmènerai pas à Paris, et le jour de mon dé... tu sauras quelles garanties je compte prendre avec... Jusque-là, il faut que je brise cet orgueil grossier, ... féroces instincts, cette indépendance sauvage qui ... fait de toi ce que tu es. Tu dois comprendre ma... nant entre quelles mains tu es tombé. Hermann: ... sé-je périr dans cette lutte, je ne céderai pas... (... che plutôt à me désarmer par ton répentir, par ta ... mission: tu as tout à gagner en excitant ma généro... L'épreuve te semblera rude, je t'en avertis, car je ... pour toi le châtiment!

Hermann, après un moment de réflexion, dit ... une franchise brutale:

—Allons! vous êtes un homme... et un fier ho... encore! Vous savez tout, vous voyez tout, et rien ne ...

déroute. Je ne vous étonnerai guère en vous avouant que, depuis vingt-quatre heures, je n'ai songé qu'à vous porter un mauvais coup, n'importe comment, et à me sauver dans la forêt... Mais c'est dit, je cède. Vous êtes le plus fort, vous êtes le plus fin; je ne peux rien contre vous, et vous pouvez tout contre moi. Cette fois mon parti est pris; dussiez-vous me cracher au visage, je ne broncherai plus. J'aimais la Laurent, et si quelqu'un du pays avait tenté de me la disputer, il n'y aurait pas fait bon. Vous exigez que je renonce à elle, soit. Le premier poltron venu, ce Jean-Pierre, par exemple, peut rôder autour d'elle, s'il en a la fantaisie; et quant à vous...

—Oh! quant à moi, interrompit Léon Girard, je ne demande la permission de personne en pareille affaire... Eh bien! donc, Hermann, souviens-toi de tes bonnes résolutions, et... pas de rechute! Une parole imprudente un mouvement de colère peuvent te coûter cher.

—Oui, oui, monsieur, mais de votre côté... là, en conscience... ne m'asticotez pas trop en certains moments! Voyez-vous, il y a des fois que je ne sais ce qui se passe dans ma tête, je ne me connais plus, et je serais capable...

—Cela ne prendra pas avec moi, Hermann! Il me faut une soumission absolue, aveugle, maintenant et plus tard, le jour comme la nuit.

—Enfin, monsieur, on tâchera... Mais j'ai dû vous avertir.

—Je me soucie bien de tes avertissements! Je saurai t'imposer mes volontés, et malheur à toi si tu essayes de résister!

Malgré cette assurance, l'artiste se promit en secret de profiter de l'avis et d'adoucir tant soit peu sa tyrannie pendant certains accès de vertige.

On rentra au logis, et Hermann prit hum congé; mais Girard, ne se fiant qu'à moitié aux pro-

ses de son hôte, ne se coucha pas sans avoir mis en usage les mêmes moyens que la veille pour assurer sa tranquillité pendant la nuit.

VII

LE GUET-APENS

L'histoire que nous racontons n'est pas inventée à plaisir; elle est véritable, non-seulement pour le fond, mais encore pour la plupart des détails, comme on peut le reconnaître à certains signes; et quelques-uns des principaux personnages existent encore. Nous n'avons donc pas à expliquer ou à justifier le plan de conduite de Léon Girard envers un homme qu'il considérait comme un assassin; nous nous bornerons à constater le fait, en le laissant à la libre appréciation du lecteur.

Du reste, le joyeux artiste que nous avons appelé Léon Girard n'était pas homme à conserver longtemps son attitude défiante envers Hermann. Ce caractère étourdi et téméraire, qui lui faisait rechercher le danger, l'avait poussé à se relâcher bientôt de ses précautions primitives. Il avait renoncé d'abord à porter sur lui un revolver; puis il avait averti le notaire qu'il ne passerait plus à l'étude que tous les huit jours. Enfin, il ne se barricadait plus la nuit dans sa chambre avec des meubles. Peu à peu, sa sécurité augmentant il rentrait souvent la nuit, à travers les bois immenses qui couvraient la contrée.

Hermann ne paraissait pas disposé à abuser de cette confiance. Jamais asservissement n'avait été aussi complet; les gens du pays ne reconnaissaient plus cet homme indomptable qui, autrefois, leur inspirait tant de terreur. Il demeurait grave et taciturne, mais il ne se montrait plus agressif et évitait soigneusement les conflits. Une parole, un signe de Léon, suffisaient pour le faire renoncer au projet le mieux arrêté.

Toutefois, cette soumission servile avait sans doute beaucoup coûté à Hermann, car il devenait de plus en plus pâle et maigre. Cette espèce de colosse, brun aux larges épaules, n'était plus qu'un squelette aux cheveux grisonnants, aux yeux enfoncés: sa voix elle-même avait perdu son timbre éclatant pour prendre des intonations voilées, sourdes, presque craintives.

Léon Girard ne tarda pas à lui imposer un sacrifice plus poignant que les autres. On se souvient qu'il avait interdit à Hermann toutes relations avec la Laurent, et comme il fréquentait lui-même la maison de la jolie veuve, en dépit des caquets, Hermann s'imigina que l'artiste, en lui faisant cette injonction, n'avait obéi qu'à un intérêt personnel. Il put croire bientôt qu'il s'était trompé, car on annonça dans le village que le petit Jean-Pierre était nommé jardinier en chef du Château-Neuf, et que de plus il épousait la veuve Laurent: on ajoutait que "le Parisien" était l'auteur des prospérités qui tombaient ainsi, dru comme grêle, sur Jean-Pierre.

Peu de jours auparavant, en effet, le spéculateur millionnaire auquel appartenait le château était venu en grand appareil visiter ses bâtiments, et il avait été ravi des peintures de Girard. De plus, l'artiste lui avait fait passer si agréablement le temps de son séjour, que l'opulent boursier s'était pris pour lui d'un véritable engouement. Léon avait profité de l'occasion pour lui vanter son protégé; et le maître du château, voulant

prouver quel cas il faisait d'une pareille recommanda-
tion, avait nommé séance tenante Jean-Pierre jardin
en chef du château. Dès le soir même, l'humble amo-
reux de la veuve était installé avec sa famille dans u
charmant pavillon, recouvert en ardoise et surmonté
girouettes dorées, qui était attribué à ses nouvel
fonctions.

Quels moyens Léon avait-il employés pour décider
belle Laurent à mettre le comble aux félicités de Je
Pierre en lui accordant sa main? On ne l'a pas
Toujours est-il qu'à la grande joie de Jean-Pierre, à
profonde stupéfaction de ses rivaux, le mariage fut
cidé.

Cette nouvelle produisit sur Hermann plus d'
pression qu'aucune des épreuves auxquelles son per
cuteur avait jugé à propos de le soumettre. La nuit
suivit le jour où tout le village avait pu lire les no
des futurs époux affichés à la mairie, le peintre
éveillé en sursaut par un bruit étrange qui semblait
nir de la chambre d'Hermann. Sautant à bas du lit
se hâta de fermer sa porte au verrou, de saisir son
volver, et, debout dans l'obscurité, il prêta l'oreille.

Rien ne bougeait dans la maison; mais le bruit
venait de plus en plus distinct; c'étaient des sangl
des cris inarticulés, des gémissements convulsifs. E
demment celui qui les poussait était en proie à
transports frénétiques, se tordait sur son lit, mord
les oreillers et les couvertures: une véritable tempête
désespoir!

Girard, bien qu'il n'ignorât pas combien Herma
était indigne de pitié, ne put se défendre d'une cer
ne compassion:

—Pauvre diable! murmura-t-il, il aimait réellem
cette femme! S'il savait... bah!

Et il se recoucha.

Néanmoins, renonçant pour cette fois à son systè

de vexations et de tortures morales, il n'obligea pas le tonnelier d'assister au mariage. Lui-même s'abstint d'y paraître, et ce jour-là il emmena Hermann avec lui dans un village voisin, sous je ne sais quel prétexte, si bien que lorsqu'ils rentrèrent le soir à Rivecourt, tout était terminé.

Malgré ces ménagements, on eût dit que le mariage de la veuve avait brisé dans le cœur d'Hermann une dernière et vague espérance. Il devint de plus en plus sombre. Plusieurs fois, la nuit, Léon fut encore réveillé par des accès semblables à celui dont nous avons parlé; et il était à craindre que ce désespoir, soigneusement dissimulé le jour, ne fit explosion, à la première occasion favorable, contre l'homme qu'Hermann pouvait considérer comme l'auteur de ses souffrances.

Léon Girard ne prévit pas cette éventualité, ou ne voulut pas en tenir compte. Il avait repris son rôle de joyeux bourreau. Tout en ne touchant qu'avec réserve à certaines fibres délicates, il frappait incessamment sur le cœur de sa coupable victime. C'était plutôt étourderie que cruauté véritable, comme les enfants qui torturent tout ce qu'ils touchent. Une circonstance se présenta, néanmoins, où Hermann pouvait être tenté de prendre une terrible revanche.

Nous avons dit que Léon Girard, dévoré par l'ennui, cherchait volontiers des distractions, et il lui arrivait souvent de se rendre à des veillées, à des noces et à des fêtes, dans les villages environnants. En pareil cas, il se faisait accompagner par son garde du corps Hermann, avec d'autant plus de raison que sa verve satirique, ses manières audacieuses et surtout sa galanterie, l'exposaient fréquemment à des querelles et à des vengeances. Dans ces parties de plaisir, Hermann était absolument passif; il se tenait à l'écart, répondant à peine aux questions qu'on lui adressait, indifférent aux divertissements de la soirée. Quand il s'agissait de

rentrer au logis, il reprenait une énorme trique dont il avait soin de se munir; puis l'artiste et son acolyte revenaient par des chemins déserts à Rivecourt, où la plupart du temps, comme nous le savons, il n'arrivait qu'au milieu de la nuit.

Un mois environ avant la fin de ses travaux de peinture, Léon s'était rendu ainsi au village de Saint-André, situé à une lieue environ de Rivecourt, de l'autre côté de la forêt. Il y était attiré par un essaim de jolies femmes, parmi lesquelles s'en trouvait une qui surpassait en beauté la veuve Laurent elle-même. Il y avait à Saint-André une grande salle où l'on dansait à certains jours; et c'était là que Girard avait occasion de voir la personne qui, pour le moment, semblait être l'objet de ses hommages. Par malheur, ses assiduités auprès d'elle irritaient fort un père, un frère, un fiancé, sans compter bon nombre de rivaux.

Cette colère se manifesta surtout le soir dont nous parlons. Léon avait dansé constamment avec la demoiselle, et il avait paru l'égayer beaucoup aux dépens des beaux fils de l'endroit répandus dans le bal. Il ne se gênait point pour donner cours à son humeur malicieuse; ses sarcasmes tombaient sans vergogne sur tous ceux qui l'approchaient, et peu à peu une vive irritation se produisit parmi les danseurs.

Le premier effet de cette réprobation fut que les parents de la jeune fille s'empressèrent de l'emmener, sans même lui laisser le temps de dire adieu à Girard. Celui-ci, qui était en ce moment à l'autre extrémité de la salle, ne comprit pas le regard désolé qu'elle lui adressait en se retirant, et, convaincu qu'elle allait bientôt revenir, il s'assit, pour l'attendre, à une place vide.

Le départ subit de la jolie danseuse et de sa famille accrut encore la fermentation dans la partie masculine de l'assemblée. On causait avec animation; on ri-

sait tout haut que l'insolence du Parisien ne pouvait pas se supporter, et qu'il était temps d'y mettre un terme. Peut-être Léon n'entendait-il pas ces propos menaçants; mais, s'il les entendait, il ne s'en émouvait guère, et continuait tranquillement d'attendre le retour de sa danseuse préférée.

Hermann, qui, selon son habitude, s'était tenu au dernier rang des assistants et dans l'ombre, s'approcha et lui dit à voix basse:

M'est avis, monsieur Léon, qu'il ne fait pas bon ici pour vous... Plusieurs de ces gars là-bas parlaient de vous assommer, rapport à la petite. Il y a surtout ce garçon, ce pantalon blanc, qui est, paraît-il le promis de la demoiselle et qui cherche à monter les autres. Si vous voulez m'en croire, nous partirons au plus vite.

— Bah! répliqua Léon, en haussant les épaules, ces drôles sont trop lâches pour m'attaquer ouvertement.

Ne faut pas s'y fier... Et puis nous avons un bon bout de chemin à faire dans la forêt pour retourner chez nous; il pourrait leur venir l'idée de se mettre en embuscade...

—Si tu as peur, tu es libre de retourner seul à Rivecourt... D'ailleurs, dans le cas où la petite ne reviendrait pas au bal, je sais où j'aurai la chance de la trouver, et alors ta présence me sera tout à fait inutile. Pars donc; non-seulement je te permets de partir, mais encore je te l'ordonne, car tu ne peux que m'embarrasser ici.

— Avec votre permission, monsieur Léon, prenez garde... Ces gens-là sont montés contre vous; voyez comme ils vous regardent de travers!

— Je m'en moque... Je voudrais qu'ils se décidassent à m'attaquer pour me fournir l'occasion d'en rosser quelques-uns... Le "pantalon blanc" surtout me gêne beaucoup... Mais ne t'inquiète pas de cela et file au plus vite.

—C'est une imprudence, monsieur Léon; et pis, vous ne songez pas... S'il vous arrivait un accident, je pourrais moi-même me trouver dans de cruels embarras, à cause de cette boîte chez le notaire...

—Allons! je vois d'où souffle le vent, répliqua l'artiste avec gaieté; tu as raison: si je commets une imprudence, il n'est pas juste que tu en pâtisse... Sache donc que, depuis longtemps déjà, la boîte et son contenu n'est plus chez le notaire, car je trouvais fort ennuyeux d'aller à chaque instant montrer mon visage à l'étude. Elle est maintenant chez moi, à Rivecourt, dans un tiroir de la commode... Voici la clef de ce tiroir; si j'ai les os rompus dans quelque bagarre, tu pourras prendre telles mesures que tu jugeras convenables pour ta sûreté. Dans le cas contraire, ce soir ou demain, tu me rendras la clef... Maintenant que tu dois être tranquille sur ton compte personnel, tourne moi les talons, car tu m'agaces considérablement.

Hermann avait saisi la clef et l'avait fait disparaître dans sa poche. Cependant il dit encore, les yeux baissée:

—N'empêche pas, monsieur Léon, que vous devriez un peu songer à vous-même. Il y a parmi ces gens certains mauvais gars...

—Eh! va-t-en au diable avec eux! cria très haut l'artiste impatienté.

Hermann n'osa pas insister davantage et sortit.

Léon attendit encore quelques instants; comme décidément la jolie danseuse ne reparaissait pas, il quitta le bal à son tour. Dans sa préoccupation, il ne remarqua pas que cinq ou six jeunes gens, parmi lesquels était le "pantalon blanc", le quittaient en même temps que lui.

Du reste, il ne songea pas d'abord à regagner Rivecourt, et s'engagea dans une rue du village de Saint-André. La lune éclairait le ciel; mais une épaisse obs-

régnait à l'ombre des maisons, et l'artiste pouvait se glisser inaperçu, d'autant plus qu'il marchait avec des précautions extrêmes. Il suivit assez longtemps une muraille qui semblait dépendre d'une ferme, s'arrêta devant une petite porte; là, après être resté un moment en observation, il frappa d'une manière particulière.

Il attendit de nouveau et, ne recevant aucune réponse, répéta son signal. Alors, un pas pesant se fit entendre de l'autre côté de la clôture, et une grosse voix s'éleva qui disait:

—N'y a rien pour toi ici, Parisien de malheur! Va-t'en d'où tu viens, et ne flâne plus autour de ma maison... J'ai mon fusil, et si tu veux recevoir une balle, ça ne froidira pas.

Girard avait reconnu la voix du père de sa jolie danseuse. Il battit en retraite en murmurant:

—Suffit... On garde la porte, nous reviendrons par la fenêtre!

Néanmoins, jugeant inutile de poursuivre, cette nuit-là, ses aventures galantes, il regagna le grand chemin qui conduisait à Rivecourt.

Il avait, ainsi que nous l'avons dit, près d'une lieue à faire dans la forêt; et, quoique la route fût large et belle, quoique la lune éclairât suffisamment, le trajet, à cette heure de la nuit, offrait, dans les circonstances présentes certains dangers.

Nous avons vu, en effet, que la population masculine de Saint-André était fort irritée contre Girard, et, selon les prévisions d'Hermann, il se pouvait bien que les parents, les prétendants et les simples amoureux de la jolie danseuse se fussent entendus pour donner une correction au séducteur parisien; or, on sait ce qu'est une "correction" administrée par des paysans brutaux.

D'autre part, Léon, tout en marchant, songeait combien il avait fait la part belle à Hermann. En lui con-

fiant la clef du meuble où se trouvaient les preuves de son crime, l'artiste ne s'était-il pas mis entièrement à sa discrétion? Hermann, sûr de l'impunité, ne serait-il pas tenté de satisfaire ses rancunes contre son impitoyable persécuteur? Il lui suffirait pour cela de se cacher dans le bois, d'attaquer Girard par surprise et de le tuer. Le peintre avait maintenant assez d'ennemis dans le pays pour que ce nouveau crime passât sur le compte d'une vengeance particulière et pour que les soupçons tombassent sur tout autre que sur le vrai coupable.

Léon ne devait pourtant, en cas d'attaque, compter que sur son adresse et sur ses poings vigoureux. On se souvient que depuis longtemps il ne portait plus le revolver dont il avait cru devoir se précautionner contre Hermann, et qui le gênait dans ses allées et venues. Il n'avait même pas une canne, qui, dans ses mains expérimentées, eût été une arme redoutable. Pour y suppléer, il cassa au bord de la route une branche d'arbre, dont il arracha les ramilles; puis il reprit sa marche en pleine lumière, au milieu de la chaussée, en sifflant un air belliqueux.

C'était une double imprudence; il eût beaucoup mieux fait de se glisser sans bruit, à l'ombre des hautes futaies qui bordaient la route, que de se montrer et de signaler de loin son approche. Il ne tarda pas à porter la peine de sa témérité.

Il se trouvait à moitié chemin, c'est-à-dire dans une partie de la forêt aussi éloignée de Saint-André que de Rivecourt, quand il entendit un chuchotement près de lui, sous le couvert des arbres. Il s'arrêta et cessa de siffler, sans cependant se mettre encore en défense. Une personne invisible s'écria en patois du pays:

—C'est lui... Je suis certain que c'est lui.

—Alors, tombons dessus! dit un autre.

Aussitôt il se fit un grand mouvement dans les buissons, et cinq ou six hommes, parmi lesquels était le fa-

meux "pantalon blanc", fondirent sur Girard, en brandissant des bâtons énormes.

—Gredins! cria l'artiste, si vous n'étiez pas des lâches et si vous vous présentiez l'un après l'autre, je vous prouverais...

Mais les sentiments chevaleresques ne semblaient pas être dans les habitudes de ces paysans exaspérés, qui attaquèrent Léon tous à la fois.

Il essaya vainement de se jeter dans le taillis; on l'entourait de toutes parts, et, si maladroits que fussent les assaillants, il était impossible de leur échapper.

Le malencontreux artiste reçut, dans le premier moment, plusieurs horions. Il faisait pourtant bonne contenance; et comme un de ses adversaires le pressait trop, il lui déchargea sur la tête un coup qui le renversa à moitié assommé. En revanche, sa misérable branche se rompit du choc, et il ne lui resta plus dans la main qu'un tronçon à peu près inutile.

Les assaillants, voyant son embarras, le pressèrent avec plus de vigueur encore. Girard finit par tomber à coup de poing sur le plus acharné, qui se trouvait être le "pantalon blanc". Il en eut bientôt raison, et le malheureux "pantalon blanc" roula sur la poussière à son tour. Toutefois cette victoire coûta cher à Léon. Pendant qu'il s'occupait d'un seul adversaire, le reste de la bande frappait avec vigueur; étourdi d'un coup sur le front, l'artiste chancela et fut renversé.

Sa chute n'arrêta pas ces brutes, exaltées par la résistance même; peut-être n'eussent-elles pas de sitôt cessé de frapper, quand une voix haletante, qui se rapprochait rapidement, s'écria:

—De quoi! de quoi! des traîtrises? Il faut que je m'en mêle... Tenez bon, monsieur Girard!

Un homme de haute taille apparut à quelques pas, agitant une espèce de massue dont les assaillants ne tardèrent pas à sentir la puissance. Profitant de cette

diversion, Girard se remit de son étourdissement, se re-leva, et, s'étant armé d'un vrai bâton ramassé sur le champ de bataille, il entra en ligne de nouveau.

Cette fois, les gars de Saint-André dont plusieurs avaient reçu de sérieuses blessures, trouvèrent la par[tie] beaucoup trop chaude; ils prirent la fuite en entraînant les écloppés.

—C'est encore ce dogue d'Hermann! disait l'un d'eux; d'où diable sort-il? Sans lui, le Parisien n'en serait pas revenu.

Léon, animé par la lutte et par le désir de vengeance, voulait recommencer le combat; Hermann, craignant un retour offensif des ennemis, ne le lui permit pas... le prit par le bras et l'obligea de rentrer bien vite dans le taillis, où, vu l'obscurité, toute poursuite était impossible.

Ils marchèrent en silence, tandis que les gens de Saint-André s'éloignaient dans une direction différente, en maugréant. Enfin Girard qui avait été très mal traité, dit à son compagnon:

—Doucement donc Hermann... Sur ma parole, ils m'ont mis en capilotade. Je suis dans l'état où se trouvait don Quichotte, à la suite d'une certaine rencontre avec des muletiers... Ma foi! tu es arrivé à propos!... Je te croyais déjà rentré à Rivecourt.

—S'il faut le dire, monsieur Léon, je me méfiais. Aussi n'allais-je qu'au petit pas, et quand j'ai vu ces chenapans sur la route, je me suis douté qu'ils vous en voulaient. Je me suis caché dans un buisson, je les ai guettés, et, aussitôt qu'ils vous ont attaqué, je suis venu bon train...

—Et tu m'as sauvé la vie, Hermann, car ces brutes frappaient comme des sourds. Tu as d'autant plus mérite que je ne t'ai guère ménagé depuis quelque temps et qu'il se présentait une belle occasion de te ven[ger]

sans le moindre risque pour toi... C'est bien, je ne l'oublierai pas.

Peut-être ces éloges chatouillaient-ils agréablement son cœur, cependant Hermann ne répondit pas.

Comme on ne craignait plus d'attaque, on avait regagné la grande route, et on approchait clopin-clopant de Rivecourt. Au moment d'y arriver, Hermann dit à Girard:

—Sans doute, monsieur Léon, vous allez demain porter plainte à la gendarmerie contre ces mauvais gars?

—Voilà ce qui te trompe; je ne porterai plainte contre personne, et même je ne me vanterai pas de cette affaire... Je te prie toi-même d'en parler le moins possible: on ne se soucie pas d'avouer qu'on a été bâtonné, quoique l'on ait rendu avec usure ce que l'on a reçu!

—Mais pourquoi ne pas faire punir ces brigands?

—Parce que, répliqua l'artiste un peu penaud, je n'ai que ce que je mérite... Ce sont là les revenants-bons de mon métier de coureur d'aventures galantes, et je dois en prendre mon parti... Pourvu que la leçon me serve!... Mais j'ai bien peur qu'elle ne me serve pas!

—Ils vous ont abîmé, et vous vous en sentirez longtemps!

—Plusieurs d'entre eux portent aussi de mes marques et des tiennes... Bah! j'ai à la maison deux ou trois flacons d'eau de Cologne qui me serviront à bassiner mes écorchures. Faisons le moins de bruit possible avec cette histoire; tout le monde y gagnera.

—Quel homme! murmura Hermann.

Comme l'artiste allait rentrer dans sa chambre, Hermann lui dit doucement:

—La clef de votre commode, monsieur Léon.

—C'est bien, dit Girard.

Puis il alla poser des compresses d'eau de Cologne sur ses nombreuses contusions.

Le jour arriva enfin où Léon Girard devait quitter définitivement le village de Rivecourt. Ses peintures au Château-Neuf étaient terminées; il n'avait plus qu'à retourner à Paris pour s'y livrer à des travaux dignes de son talent.

Ce jour là, dès le matin, Hermann était à l'ouvrage pour fermer les paquets et clouer les caisses. Malgré la joie qu'aurait dû lui causer ce départ, le tonnelier paraissait aussi sombre que jamais. Girard profita d'un moment où, fatigués l'un et l'autre, ils se reposaient sur des malles, pour dire avec sa bonne humeur habituelle:

—Ah çà! Hermann, tu es sans doute bien content? Je pars, et ton supplice va cesser.. Ma foi! il est temps pour toi que cela finisse! Te voilà jaune comme un coing, tu n'as plus que la peau sur les os; depuis huit mois, tu n'as pas dormi deux heures d'un bon sommeil... Oui, je t'ai rudement mené; je t'ai martyrisé de toutes manières... Mais je ne pouvais agir autrement.

—Ainsi donc, monsieur Léon, dit Hermann, les yeux baissés, je ne peux espérer que... vous ne me dénoncerez pas?

Ces paroles étaient un aveu, et le premier qu'Hermann eût jamais fait, car on a pu remarquer que jusqu'à ce jour pas un mot ne lui était échappé tendant à reconnaître les accusations portées contre lui.

L'artiste prit un air grave:

—Cela dépendra de toi, Hermann, répliqua-t-il: après t'avoir bien torturé ici, je voulais t'imposer l'obligation de vendre tes biens et de t'expatrier. Mais je commence à croire que réellement tu te conduiras désormais en honnête homme. D'ailleurs, tu m'as sauvé la vie dans la forêt de Saint-André, et cette bonne action doit avoir sa récompense... Continue donc d'habiter Rivecourt et d'y vivre en travaillant, comme par le passé. Peut-être ne remettrai-je jamais le pied dans ce village; cependant, souviens-toi bien de mes paroles:

Quoique absent, je serai informé de tes moindres actions. Des personnes que tu ne connais pas me rendront compte de tes faits et gestes; au premier soupçon grave qui s'élèvera contre toi, tu me verras accourir ici. Autant tu m'as trouvé indulgent, autant alors tu me trouveras inexorable. Quoique j'aie brûlé l'écrit qui t'accusait, peu de minutes me suffiront pour en rédiger un nouveau. Toutes les personnes dont j'aurais à invoquer le témoignage existent encore, et à un moment donné elles fourniront contre toi des preuves irréfutables. Enfin, j'emporte le fameux pistolet, qui est la principale pièce à conviction, et je le produirai, s'il y a lieu... Sois donc bien averti, Hermann, au moindre faux pas, malheur à toi!

—C'est dit, monsieur Léon, répliqua Hermann; allez je ne broncherai plus; j'en ai assez... Vous m'avez mis au pas; j'y resterai.

—J'y compte... Tu me connais à présent, et tu sais que rien ne m'effraye... Marche donc droit; car, dussè-je te brûler la cervelle de ma propre main, un nouveau crime de ta part ne demeurera pas impuni, je te le jure!

Quelques instants plus tard, un beau char-à-bancs, appartenant au service du château, stationnait dans la cour et devait transporter Léon à la plus prochaine station de chemin de fer.

Une partie de la population de Rivecourt était venue assister au départ de ce "Parisien", qui avait inspiré des sentiments si divers dans le pays. Les femmes surtout, et les plus jolies femmes, étaient en grand nombre; les unes avec leurs maris, les autres toutes seules, et, comme dit la vieille chanson:

Y avait Dine,
Y avait Chine,
Y avait Claudine et Martine

Il y avait aussi Thérèse, flanquée de son époux Joseph Lerond, et la ci-devant veuve Laurent avec son mari Jean Pierre. L'une et l'autre, comme bon nombre de leurs compagnes, éprouvaient une affliction qu'elles s'efforçaient de cacher, et toutes se regardaient avec défiance. Léon les embrassa et glissa furtivement à l'oreille de chacune d'elles un mot que les autres n'entendaient pas.

Au moment de monter en voiture il prit congé des hommes présents. Arrivé à Hermann, il lui dit tout bas :

—Adieu, Hermann... souviens-toi !

—Je n'ai garde d'oublier, répliqua Hermann de même.

Le peintre, frappé de l'altération de sa voix, le regarda avec attention. Les traits d'Hermann étaient contractés par la douleur ; de grosses larmes, des larmes d'affection et de regret, coulaient sur ses joues basanées.

Explique qui pourra cette singularité, cette contradiction humaine ! Hermann aimait le jeune étourdi qui avait pénétré ses affreux secrets, qui l'avait torturé sans pitié pendant huit longs mois, qui, encore en ce moment, le menaçait d'une incessante et occulte surveillance. C'est qu'en effet les natures rudes et farouches, telles que la sienne, se soumettent volontiers à une supériorité physiqe et morale énergiquement affirmée. Ainsi le tigre ou le lion finit souvent par aimer le dompteur qui l'a frappé avec des barres de fer, qui l'a privé de nourriture et de sommeil, qui l'a sanglé de coups de cravache ; et on a vu de ces féroces animaux défendre leur maître dans un moment de périr, ou même mourir de douleur quand ils venaient à le perdre.

Hermann ne rendit pas nécessaire une intervention de l'artiste dans ses affaires, et vécut en honnête homme. Seulement, quand on prononçait devant lui le

nom de Léon Girard, il disait d'un ton d'attendrissement, de respect et de crainte :

—Quel homme !... un fier homme tout de même !

FIN

LA PRÉFÉRÉE

I

Au milieu d'une contrée boisée de la Flandre Occidentale, entre Thourout et Ypres, s'élevait encore au XVe siècle, avec son architecture antique, le vieux château de Staden, siège d'une seigneurie franche d'où dépendaient différents fiefs seigneuriaux tels que Wallenaere, Wankaude, Labbekensakker, Westwalle, et autres.

Staden était entouré de murailles épaisses et de fossés profonds d'où quatre hautes tours s'élançaient vers le ciel. Un pont-levis, le plus souvent baissé à cette époque, donnait accès dans une vaste cour intérieure dont un des côtés était entièrement occupé par la splendide habitation des maîtres, tandis que sur les trois autres, s'élevaient les logements des domestiques, des piqueurs et des hommes d'armes, les écuries, les remises, les magasins et les salles d'armes.

Par une belle journée de Mai de l'année 1467, un jeune homme était assis sous le large manteau de la cheminée d'une des salles de ce château, les pieds sur les chenets, bien qu'il n'y eût pas de feu, car le temps était très chaud.

Il ne paraissait guère avoir plus de vingt ans; et son beau visage, malgré des traits accentués, avait en-

core la douceur et la fraîcheur de la première jeunesse.

Une expression de regret se lisait sur sa physionomie. Tantôt il fixait sur le foyer sans feu un regard immobile, tantôt il tournait les yeux vers les fenêtres dont les vitraux peints représentaient les armoiries des seigneurs de Staden, puis encore vers la cour où des valets d'écurie étaient en train de seller quatre chevaux pleins d'ardeur; mais de quelque côté qu'il dirigeât, ce regard demeurait vague comme celui d'un homme absorbé dans de tristes pensées.

On n'eût pas deviné à son costume qu'il appartenait à une famille noble et puissante; car il portait un pourpoint noir bordé d'un simple galon, et un chaperon de la même couleur, sans le moindre ornement.

Et cependant ce jeune homme était le dernier rejeton de la vieille et noble maison de Staden, et tout ce qui respirait dans la contrée environnante lui devait respect et obéissance.

Son père, Hugo Van Staden, avait, deux ans auparavant, perdu la vie dans la bataille de Monthléry, sous les yeux du comte de Charolais, fils aîné et héritier présomptif du duc Phillipe de Bourgogne qui régnait sur la Flandre et sur la plus grande partie des Pays-Bas.

Il y avait alors deux partis à la cour du duc; le premier avait pour chef le duc lui-même et ses favoris, les sires de Croy; les autres obéissaient aux inspirations du comte de Charolais. Ces deux partis étaient sans cesse en lutte, et plus d'une fois la cour avait été témoins de scènes violentes, non-seulement entre les partisans des deux princes, mais même entre le duc et son fils Charles.

A la fin le duc avait, en apparence du moins, réduit son fils à la soumission. Après avoir banni de la cour, et même de ses états, quelques-uns des partisans les moins importants du comte de Charolais, il tenta de gagner les autres par des présents ou des dignités.

Hugo Van Staden avait été l'ami de coeur du comte Charles, et ce prince, après la bataille de Monthléry, avait pleuré longtemps la mort de son fidèle compagnon d'armes. Il s'empressa d'appeler auprès de lui, en qualité de page, le jeune Walter Van Staden, et il est probable que, sous sa conduite, Walter fût devenu un vaillant homme de guerre, si le vieux duc, à la volonté duquel il n'y avait pas à résister, n'eût imaginé un moyen d'enlever au parti de son fils le jeune seigneur de Staden.

A deux heures de marche de Staden s'élevait le château de Laugemarck, dont le châtelain, Wilhem, était aussi partisan du duc, et, par suite, ennemi du comte Charles. Il avait une fille, nommée Judith, âgée de vingt-six à vingt-sept ans.

Malgré cette notable différence d'âge, le duc résolut de marier Judith Van Laugemarck à Walter Van Staden.

Les amis du jeune Walter, qui étaient hostiles aux Laugemarck, firent tous leurs efforts pour divier le duc à revenir sur sa résolution; le comte Charles lui-même supplia son père d'y renoncer; mais le vieux duc, dont on connaissait le caractère de fer, demeura inébranlable dans sa résolution. Il consentit seulement, eu égard à la jeunesse de Walter, à retarder d'un an son mariage; mais il menaça de sa colère et de sa disgrâce tous ceux qui essaieraient de lutter contre sa volonté.

Walter Van Staden, par respect pour son souverain, se soumit à la loi qui lui était imposée, et quitta la cour du comte de Charolais pour aller, en attendant le délai fixé, habiter le château paternel.

Il avait espéré qu'avec le temps il pourrait concevoir de l'amour ou du moins de l'affection pour Judith de Laugemarck, car son visage n'était pas sans beauté, mais plus il la vit, plus il ressentit d'éloignement, pour elle, car elle lui paraissait orgueilleuse, violente même,

et ambitieuse; et cependant il devait l'épouser; l'arrêt du duc était irrévocable!

Voilà ce qui préoccupait le jeune seigneur de Staden, pendant qu'il était assis sous le manteau de la cheminée, les pieds sur les chenets.

Un autre jeune homme, plus âgé que lui de trois ou quatre ans, entra dans la salle et dit, après s'être incliné respectueusement:

—Le seigneur Van Staden me permet-il de lui rappeler qu'il a promis d'aller aujourd'hui à Laugemarck? Les chevaux sont sellés.

Walter le regarda avec un vague étonnement, puis, comme s'il revenait soudain à la réalité des choses, il courut au-devant du nouveau venu, et lui prit les deux mains en disant:

—Daniel, Daniel, tu t'inclines devant moi? Tu m'appelles seigneur Van Staden? Ah! je t'en prie, ne me venge pas si cruellement!... Oui, hier au soir j'ai eu des torts envers toi, mais je le regrette; pardonne-moi.

—Votre humble serviteur n'a rien à vous pardonner, seigneur, répondit Daniel, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

—Mon serviteur? s'écria le jeune chevalier. Non, jamais! Tu fus autrefois mon compagnon de jeux, plus tard mon professeur, et maintenant mon ami, mon bon et fidèle ami...

La seigneurie de ton père est sous ma dépendance il est vrai, mais Daniel Van Nallenaere n'est-il pas de vieille et noble race, comme moi? Tu es la seule personne avec qui je puisse ouvrir mon coeur. Que me fait le respect? Je ne puis vivre sans amitié. Pardonne-moi mon emportement, et redeviens mon frère bien-aimé.

En achevant ces mots, il sauta au cou de son camarade. Celui-ci, vaincu, par tant de cordialité le serra dans ses bras à son tour en disant:

—Dieu soit loué, me voilà soulagé d'un grand cha-

grin. Walter, Walter, que ta violente sortie d'hier m'a fait souffrir! Je croyais avoir perdu pour toujours ton amitié.

—Quelle erreur, mon bon, mon cher Daniel! Sois indulgent; aie pitié de ma pénible situation et songe que sous l'empire de mes amères réflexions, de la frayeur que m'inspire l'avenir dont je suis menacé, la patience peut quelquefois m'échapper sans qu'il en faille accuser mon coeur... Mais aussi pourquoi, en ma présence, exalter les mérites de Judith Van Laugemarck? Pourquoi vanter sa beauté?...

—N'est-elle pas réellement belle?

—Oui, oui; mais cette beauté—je ne sais comment l'expliquer—ne réalise pas à mes yeux l'idéal de la femme, telle que la rêve mon imagination. Et cependant, abstraction faite de ces rêves de mon esprit, ne soutenais-tu pas en outre que Judith est douce, aimable, spirituelle, et qu'elle est douée de toutes les qualités du coeur? Ah! Daniel, tu ne crois certainement pas toi-même ce que tu disais. Pourquoi donc m'exciter ainsi jusqu'à la colère, jusqu'à l'injustice?

Ce reproche parut attrister Daniel. Il répondit, après un instant de silence:

—Si j'exagère peut-être les qualités de ta future femme, Walter, ne m'en fais pas un crime, car je ne le fais que par amitié pour toi, et par devoir.

—Par devoir?

—Oui, Walter. Tu deviendras certainement l'époux de Judith Van Laugemarck, n'est-il pas vrai?

—Hélas! Le duc l'a décidé ainsi; et qui peut résister à sa volonté toute-puissante?

—Eh bien, si j'allais médire de ta fiancée en ta présence et t'inspirer de l'aversion pour elle, ne rendrais-je pas ton sort plus amer, au risque d'empoisonner ta vie pour toujours?

—En effet, tu as raison, Daniel. Je lutte en vain

contre ma destinée. Pardonne et oublie ma vivacité d'hier au soir.

—Viens, maintenant, Walter, et prends courage. Crois-en ton ami dévoué: Judith n'est dépourvue ni de grâces ni de séduction. Tu finiras par éprouver de l'affection pour elle.

—Ah! si cela se pouvait, comme j'en bénirais le ciel! Car ce soir obligé de vivre avec une femme qu'on ne pas aimer, quel sombre avenir!

—Partons, Walter. Si nous arrivons à Laugemarck avant l'heure fixée, notre empressement fera bon effet, et l'on nous en saura gré.

—Il est encore trop tôt, répondit le jeune homme en se détournant avec embarras.

—Quoi! sérieusement tu redoutes cette visite à Laugemarck? demanda Diniel étonné.

—Je l'avoue, c'est avec une sorte de crainte que j'aborde Judith.

—Mais pourquoi?

—Tu le sais bien, Daniel. Ses manières impérieuses, son langage altier, la conviction où je suis qu'elle veut dès à présent m'imposer toutes ses volontés... mais il y a quelque chose encore qui m'effraie. Le duc m'a accordé un délai d'une année pour me marier, et tu comprends que je désire conserver ma liberté jusqu'au dernier moment; eh bien, lors de ma dernière visite à Laugemarck, Judith s'autorisant de l'éclat donné à ce mariage n'a pas craint d'en réclamer la célébration immédiate, et, comme je refusais de me prononcer, elle s'est exaltée peu à peu, outrée et dépitée de me voir tenir tête. Quoique cette violence m'affligeât beaucoup et blessât ma dignité d'homme, j'ai promis de réfléchir mûrement à ce qu'elle me demandait... Mais sois en bien certain, elle aura beau faire, je ne me marierai qu'à l'expiration du terme que le duc lui-même a fixé.

—Je le comprends, mon bon Walter, soit; résiste à son désir, mais sans impatience et avec douceur. Elle y renoncera, j'y pense; et ne fais pas un grief à la pauvre demoiselle d'un empressement qui prouve sa vive affection et son amour pour toi.

—Ainsi, tu crois vraiment qu'elle m'aime? répondit le jeune seigneur Van Staden avec un sourire ironique.

—J'en suis convaincu, Walter.

—Pourquoi donc ne parle-t-elle jamais que de notre haute naissance, de nos richesses, des dignités et du luxe de la cour?

—N'est-ce pas le propre de toutes les demoiselles nobles d'aspirer après cette vie d'honneurs et de plaisirs? Peut-être croit elle te plaire en vantant tous ces avantages; mais sois persuadé, mon ami, qu'elle t'aime de toutes les forces de son âme.

—Il est possible que je me trompe, dit le jeune chevalier avec un soupir. En tout cas, la résistance est [illegible] il faut que je l'épouse. Eh bien, Daniel, [illegible] de subir mon sort avec courage. Viens, [illegible] pour Laugemarck!

[illegible] montèrent à cheval, et prirent la route [illegible]ck suivis à quelques pas de deux piqueurs [illegible].

[illegible] temps délicieux; le soleil rayonnait dans [illegible] village frais et lumineux exhalait des [illegible]ières qui dilataient les poumons en ré[illegible]eur.

[illegible] près d'une demi-heure ils chevauchaient en [illegible]nce sur une belle route, lorsque Walter fit prendre à [illegible] cheval un étroit sentier qui traversait le bois.

Oui, Daniel, répondit-il à une observation de son [illegible] je sais bien que ce chemin est un peu plus long, [illegible] écoute ces milliers d'oiseaux qui envoient au ciel [illegible] chanson mélodieuse. Tout chante dans la nature, tout respire la joie et l'amour; le printemps est au

coeur de tout ce qui vit!... Traversons la forêt; nous avons tout le temps d'arriver à Laugemarck.

Son ami le suivit sans répondre.

Iles marchèrent assez longtemps en silence, le chemin étant trop étroit pour que l'on pût y cheminer deux de front; au bout d'une demi-heure ils s'aperçurent avec étonnement que le sentier qu'ils suivaient s'arrêtait tout à coup à la lisière d'un bois épais. Ils s'étaient égarés.

Walter n'en parut ni surpris ni contrarié; mais Daniel, craignant qu'ils n'arrivassent trop tard à Laugemarck, appela les deux piqueurs et les consulta sur la direction à suivre pour retrouver leur chemin. Aucun des deux ne le savait, mais en s'orientant d'après le soleil, et en marchant vers le Sud, ils ne pouvaient manquer le but de leur voyage.

Ils se remirent donc en route d'après ces indications et s'avancèrent aussi rapidement que le permettait l'épaisse forêt qu'ils avaient à traverser.

Ils ne firent que s'égarer davantage, car, après une marche longue et pénible ils s'arrêtèrent devant une fourre presque impénétrable.

Tout à coup, ils entendirent à quelque distance le chant d'un coq. Il y avait donc, non loin de l'endroit où ils se trouvaient, une ferme ou une maison de paysan. Mais il paraissait impossible d'y arriver à cheval.

Walter sauta à terre en disant:

—Que les piqueurs restent ici avec les chevaux. Je serai enchanté de marcher un peu. Viens, Daniel, allons à la découverte de la ferme; nous saurons où nous sommes, et les gens de la ferme nous remettront dans le bon chemin.

—Dieu soit loué; nous allons trouver une habitation, répondit Daniel. J'en serai ravi, car je meurs de soif.

—Moi de même, répondit Walter. Nous boirons

non coup, et nous mangerons un morceau. Le voyage m'a affamé. Débarrasse-toi comme moi de ton épée, Daniel, et confions-les à nos gens jusqu'à notre retour.

Son ami obéit, et ils marchèrent à travers le taillis en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas se meurtrir le visage ou déchirer leurs vêtements.

—Ne serions-nous pas ici sur le territoire de la Seigneurie de Merchem? demanda Walter.

—C'est possible, répondit son compagnon. Peut-être aussi sommes-nous, sans le savoir, sur les terres de Laugemarck.

—Quoi qu'il en soit, Daniel, nous ne dirons pas d'où nous venons ni qui nous sommes.

—Quelle folie!

—C'est une bonne précaution. Si l'on sait que je suis le châtelain de Staden, on va me recevoir avec toutes sortes de cérémonies. Et cela me contrarie de ne jamais voir un visage souriant. Puis, les paysans n'oseront pas m'offrir leur modeste collation. S'ils nous interrogent, nous dirons que nous sommes les fils de marchands de Thourout, qui allons à Ypres pour les affaires de notre commerce, et que nous sommes égaux. Nous échapperons ainsi aux témoignages de respect que je redoute. C'est pour cela que j'ai voulu laisser nos épées à nos gens. On ne soupçonnera pas que nous sommes des chevaliers.

—Et si on demande nos noms?

Walter réfléchit un instant.

—J'ai trouvé, dit-il: Je m'appelle Walter Siebrechts, et toi Daniel Houtmans. Ce sont les noms de deux de mes hommes d'armes. Ne les oublie pas: Siebrechts et Houtmans.

—Etrange fantaisie! murmura Daniel; mais puisque tu le veux... Il fut interrompu par un brusque mouvement de son ami. Celui-ci s'arrêta, mit un doigt sur ses lèvres, et de l'autre main montra à Da-

niel une petite maison située à une centaine de pas au milieu d'une clairière.

C'était une charmante maisonnette, d'un aspect souriant et coquet; bien qu'elle n'annonçât qu'une habitation de paysan, à en juger par la propreté extérieure de cette demeure, ses habitants devaient jouir d'une certaine aisance.

La nature, d'ailleurs, semblait avoir fait beaucoup pour rendre ce séjour agréable. La maisonnette s'abritait sous l'ombrage d'un énorme tilleul dont les gigantesques branches s'étendaient par-dessus le toit, comme pour le préserver de la chaleur du soleil. Des milliers d'abeilles, de papillons et de mouches aux ailes transparentes voltigeaient et bourdonnaient dans les fleurs blanches dont l'arbre était couvert.

Tout autour de la maisonnette s'étendait un pré verdoyant où croissaient çà et là des bouquets d'arbustes odoriférants, et des groupes d'arbres fruitiers. D'innombrables oiseaux gazouillaient leurs chansons amoureuses dans les arbres et les buissons, et des milliers de fleurs étoilaient le tapis vert de la prairie.

Le soleil versait sur cette riante nature le doux éclat de ses rayons printaniers, et pour des gens qu'une longue marche à travers la sombre forêt devait avoir fatigués, cet endroit était une véritable oasis.

Telle fut du moins l'impression que ressentirent Walter et Daniel à l'aspect de ce délicieux asile; mais leur surprise et leur admiration redoublèrent lorsqu'ils virent, assise sur le seuil de la maisonnette, une jeune fille occupée à tricoter une espèce d'écharpe en laine rouge. Elle devait avoir vu fleurir seize ou dix-sept fois au plus le grand tilleul, car elle avait encore l'air d'une enfant, tant ses membres étaient délicats, tant son visage angélique respirait la fraîcheur de la jeunesse!

Pour toute parure elle portait une robe de toile

blanche serrée à la taille par une ceinture bleue. Les boucles rebelles de son abondante chevelure noire, s'échappant de son chaperon couleur pourpre, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son cou.

Autour d'elle un coq au brillant plumage se promenait fièrement au milieu de ses poules, de leurs poussins, et d'une dizaine de pigeons qui se rengorgeaient en se poursuivant. Un agneau blanc comme la neige posait sa tête sur les genoux de la jeune fille, et semblait implorer une caresse de sa petite main.

Assise ainsi dans la pénombre, les joues animées par les rayons du soleil qui se jouaient à travers le feuillage, et tournant autour de son doigt, d'un mouvement rapide, le fil rouge de son écharpe, la jeune fille avait l'air d'une création échappée du cerveau de quelque grand poëte, personnifiant la jeunesse, la candeur et la pureté.

Walter et son ami contemplèrent un instant en silence cette vision enchanteresse, puis murmurèrent d'une voix à peine intelligible:

—Est-ce une illusion? Où sommes-nous? Oh! qu'elle est belle! qu'elle est ravissante! C'est l'ange de ce paradis terrestre!

Daniel se remit en marche le premier, Walter le suivit, ému et presque tremblant.

A peine avaient-ils fait quelques pas que la jeune fille les aperçut et se leva toute surprise. Le rouge lui monta aux joues, et elle considéra les étrangers avec stupeur: mais lorsqu'elle vit qu'ils hésitaient à s'approcher, un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres; les jeunes gens, encouragés, s'avancèrent vers elle, ayant peine à contenir leur admiration.

—Excusez notre hardiesse, dit Daniel, nous nous sommes égarés dans la forêt; nous avons soif et faim, et nous vous supplions de nos aider à réparer nos forces. Nous paierons ce qu'il faudra.

—Payer? murmura-t-elle d'un air blessé. Le "Repos de la forêt" n'est pas une auberge, et nous ne vendons rien. Veuillez entrer, messires. Mon père n'est pas à la maison; mais ma bonne tante Kathelyne vous offrira tout ce que nous avons.

—Grand merci pour votre bonté! répondit Walter. Je ne sais comment vous nommer; vous semblez être la fille d'un laboureur, et peut-être êtes-vous une noble demoiselle.

—Vous vous trompez, messire; mon père est bien un homme libre, mais nous ne sommes pas de race noble. Je m'appelle Bertine Jacobszone. Appelez-moi Bertine.

—Ah! quel joli nom!... Nous aussi nous sommes des bourgeois, les fils de marchands de Thourout. Nous allons à Ypres pour affaires de commerce. Je m'appelle Walter Siebrechts, et mon ami Daniel Houtmans.

Ils étaient entrés dans la maison.

La jeune fille approcha deux chaises de la table. Je vais appeler ma tante et lui dire ce que vous désirez, car ici, au Repos de la forêt, il ne vient presque jamais personne. Et ce n'est pas toujours agréable de vivre ainsi solitaire...

Elle disparut dans une autre pièce.

—Sommes-nous le jouet d'une illusion de nos sens? murmura Walter. Peut-on rêver une créature plus douce et plus charmante?

—C'est une aimable et jolie fille, en effet, dit Daniel d'un ton plus calme; mais regarde donc cette chambre, Walter. A quelle classe peuvent appartenir les habitants de ce logis tranquille? Cette épée pendue à la muraille, ce casque, cette cotte de mailles! Ce sont les armes d'un chevalier. Bertine nous a-t-elle trompés, et cacherait-elle comme toi la noblesse de son origine? Cette énigme m'intrigue.

—Ce ne sont pas des nobles, Daniel. Les vêtements

de Bertine sont trop simples, trop humbles. Et regarde le mobilier qui nous entoure: il est convenable et propre, mais il n'a rien de riche... La voici! J'entends sa douce voix.

Bertine rentra avec une vieille femme grisonnante, habillée comme une vraie paysanne, qui salua les jeunes gens avec un sourire amical.

—Voilà nos hôtes, Kathelyne, dit la jeune fille. Voici M. Walter Siebrechts, et l'autre est M. Daniel Bout... Zout... Ah! Je l'ai oublié.

—Houtmans, dit Walter, tout joyeux de ce que la jeune fille eût mieux retenu son nom que celui de son ami.

—Ces messieurs désirent manger quelque chose? demanda la vieille femme. Dans un instant. Nous n'avons pas grand'chose; mais ce peu est tout à leur service.

Elle se dirigea vers la porte et cria de toutes ses forces.

—Jean! Jean!

Un grognement étrange, pareil à celui d'une bête sauvage, répondit de loin à cet appel. Sans attendre le domestique, elle ouvrit un buffet, et plaça sur la table, du pain, du beurre, du fromage, et même un pigeon rôti.

Un homme puissamment musclé, au visage grêlé, au dos voûté, et aux mains calleuses, entra dans la chambre. Il revenait sans doute du travail des champs, car il portait une lourde bêche. Sans regarder les étrangers et sans prononcer une parole, il demanda du regard à Kathelyne ce qu'elle voulait.

La vieille femme lui montra la porte de derrière et lui dit à l'oreille quelques mots dont les jeunes chevaliers ne distinguèrent que les suivants:

—Sous le sable, dans le coin à gauche.

—Et maintenant, messires, permettez que je vous serve, dit Bertine.

—C'est trop de bonté.

—N'est-il pas de mon devoir de servir les hôtes de mon père? Ah! Voilà Jean avec sa bouteille. Mon père dit que c'est un vin exquis, âgé de plus de quinze ans. Il l'appelle Beaune.

—On boit ici du vin? du vin fin? dit Daniel étonné.

—Pas du tout, répondit Bertine. Ce vin ne paraît jamais sur la table excepté quand le hasard nous amène comme aujourd'hui des étrangers; et cela arrive si rarement! Parfois aussi, quand mon père est indisposé, il en boit un gobelet; mais, Dieu merci, voilà longtemps qu'il n'a été malade.

Lorsque Jean eut débouché la bouteille, il reprit sa bêche et sortit sans prononcer une parole.

—Il est muet, dit Bertine.

Les jeunes chevaliers le suivirent un instant des yeux, puis ils vidèrent leurs verres et affirmèrent qu'ils n'avaient jamais rien bu de meilleur.

—C'est dommage; ajoutèrent-ils, que le maître du logis soit absent. Nous eussions été heureux de le remercier ainsi que vous de sa gracieuse hospitalité.

—Mon père est en chasse dans la forêt avec son arbalète. Nous ne savons à quel endroit le chercher maintenant, et notre Jean ne le trouverait pas. Mais si vous avez le temps d'attendre un peu, messires, vous le verrez certainement, car l'heure habituelle de son retour est proche...

—Pardonnez mon indiscrétion, interrompit Daniel. Ces armes, cette cotte de mailles, à qui appartiennent-elles?

—Mon père est un vieux soldat qui a assisté à beaucoup de batailles.

—Et maintenant, il ne fait plus la guerre?

—Non, il se repose des fatigues d'une vie laborieuse.

— Et sous quel chef a-t-il fait la guerre?

—Ah! ceci... ceci...

Et la jeune fille hésitante regarda la vieille femme qui répondit d'un ton bref:

—Nous l'ignorons, messires; il y a beaucoup de hosts que nous ne savons pas.

Les jeunes gens comprirent qu'ils avaient poussé trop loin leurs questions, et continuèrent pendant quelque temps à manger en silence.

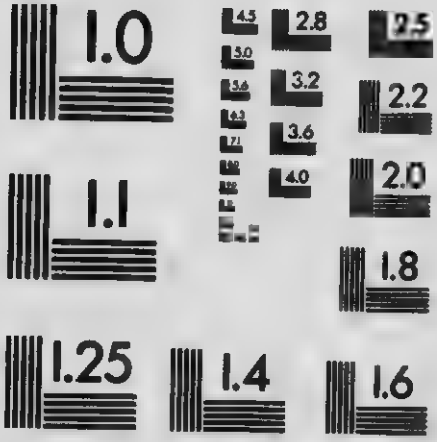
Bertine reprit la première l'entretien interrompu en parlant du beau temps, des fleurs nouvelles et des oiseaux qui commençaient à faire leurs nids. La vieille Kathelyne finit par s'y mêler, et ainsi les jeunes gens apprirent que leur hôte, Segher Jacobszone, était un homme libre de Wulpen, entre Furnes et Nieuport; que Bertine, jusqu'à l'année précédente, avait été élevée à Bruges, dans un couvent; que Kathelyne, la sœur de sa défunte mère, n'avait cessé de veiller sur elle comme un mère véritable et que leur maison, quoique enclavée dans le territoire de Woumen, appartenait au couvent des Bénédictins de Merchem.

Les jeunes gens, mis en belle humeur par l'amabilité de Bertine, et de sa tante, et sans doute aussi par le bon vin qu'ils avaient bu, racontèrent tout ce qu'ils savaient de la cour du duc et des événements qui s'étaient passés depuis peu dans le pays et à l'étranger. Si Daniel parlait plus que Walter c'est qu'il avait l'esprit plus libre; le jeune châtelain de Staden ne quittait pas Bertine des yeux, et l'écoutait de toutes ses oreilles, non pour comprendre ce qu'elle disait, mais pour s'enivrer de la douce musique de sa voix.

L'innocente jeune fille le regardait de même de temps en temps avec une sorte d'étonnement tranquille. Car lui aussi était beau et jeune comme elle; lui aussi avait des yeux noirs et un sourire aimable qui trahissait la bonté de son âme.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Une grande demi-heure se passa ainsi: Daniel s'était levé et affirmait qu'ils devaient, pour des motifs urgents, se remettre immédiatement en route. Walter et les deux femmes essayèrent de le retenir, dans l'espoir que le père de Bertine allait rentrer, mais Daniel, convaincu que l'on devait être fort blessé, à Laugemarck, de leur long retard, insista vivement pour partir.

—Mon père ne vous verra donc pas? Il en aura de grands regrets, messires, dit Bertine.

—Nous manquerions à nos devoirs envers notre hôte, si nous partions sans l'avoir remercié, ajouta Walter.

—Mais nous n'allons pas au bout du monde, répliqua Daniel. Nous repasserons par ici, et nous remercierons alors M. Segher Jacobszone.

—Mais si mon père est encore à la chasse cette fois-là, objecta Bertine. Quand repasserez-vous par ici, M. Daniel.

—Dans huit jours peut-être.

—Ce sera donc samedi prochain? demanda Kathelyne.

—Oui, samedi.

—Au revoir donc.

—Veuillez nous indiquer la route qui mène à Ypres.

Des explications de la vieille femme il résulta qu'ils n'étaient qu'à une heure de marche de Laugemarck. La grand'route passait à quelques portées de flèche de la lisière du bois. Un sentier y conduisait tout droit. Kathelyne leur offrit de leur donner pour guide le domestique muet, mais les jeunes gens refusèrent, puisqu'ils n'avaient qu'à suivre le sentier qui passait devant la porte.

—N'oublier pas vos promesses, messires, dit Bertine. Samedi, mon père vous attendra toute la journée, et si vous ne veniez pas, il en serait désolé, et nous aussi. Au revoir donc, et que Dieu vous conduise, messires.

—Merci, et au revoir, dirent les jeunes gens profondément touchés de la cordialité de cet accueil.

Ils se mirent en route et suivirent le chemin indiqué aussi longtemps qu'ils furent en vue des habitants de la maisonnette; mais dès qu'ils eurent tourné derrière d'épaisses broussailles, ils rentrèrent dans le bois pour retrouver l'endroit où ils avaient laissé leurs piqueurs et leurs montures.

—De braves gens, n'est-ce pas? aimables et bien élevés, dit Daniel. On dirait vraiment qu'ils sont de race noble, ou du moins qu'ils ont vécu avec des nobles.

—Quelle douce et charmante fille! s'écria Walter, comme sortant d'un rêve; quelle simplicité quelle candeur, quelle innocence! voilà la femme telle que je l'ai rêvée.

—Ciel, que dis-tu? Bertine aurait-elle fait une si profonde impression sur ton esprit? Tu me fais craindre qu'une seconde visite au Repos de la forêt...

—Tu te trompes, mon ami. Le sort et le duc de Bourgogne ont décidé de ma vie; il faut que j'épouse Judith Van Laugemarck. J'accomplirai mon devoir en loyal chevalier.

—Cependant cette émotion, cet enthousiasme... Si jamais un sentiment secret pour cette naïve jeune fille.

—Un sentiment d'amour, veux-tu dire? c'est impossible Daniel, non-seulement parce que je ne veux pas oublier ce que je me dois à moi-même et à ma future femme, mais parce que l'innocence et la bonté d'âme de Bertine l'entourent à mes yeux d'une auréole qui la défend contre toute pensée égoïste. Elle m'inspire tant de respect que je me croirais coupable si je pouvais éprouver pour elle un autre sentiment qu'une sympathie désintéressée.

—C'est égal. Je regrette que nous ayons promis de revenir. Ces visites sous un faux nom m'inquiètent.

—Eh bien, Daniel, pour te prouver que tes craintes

sont vaines, je te promets de ne plus y retourner lorsque nous aurons remercié Jacobszone. Bertine ne sera pour moi qu'un doux souvenir que je conserverai pur au fond de ma mémoire.

—Alors ma crainte n'a plus de raison d'être. Ces braves gens nous oublieront bientôt, et leur souvenir ne te suivra pas longtemps... Il y a dans cette jeune fille quelque chose qui pique ma curiosité. Elle parle si bien, avec tant d'esprit, elle sait tant de choses de la cour, que je me demande encore si elle ne nous cache pas sa véritable naissance.

—Mais non, Daniel. Tu oublies qu'elle a été élevée à Bruges dans un couvent. C'est là qu'elle a appris ce qu'elle sait. a

—Quoi que tu dises, Walter, je soupçonne que le séjour de ces gens-là au plus profond de la forêt, cache quelque secret... Voilà nos chevaux. Hâtons-nous. On sera peut-être contrarié à Laugemarck de notre retard.

Ils ceignirent leurs épées, sautèrent à cheval, et ne tardèrent pas à trouver le chemin que Kathelyne leur avait indiqué.

—Maintenant au trot! dit Daniel. Pourquoi ris-tu ainsi tout seul?

—Je n'en saies rien. Je me sens tout en joie. La nature me paraît plus belle... Mais tu as raison, hâtons-nous, en avant!

Les chevaux volaient sur la grande route en soulevant un nuage de poussière.

Une demi-heure plus tard le pont de Laugemarck résonna sous les fers de leurs sabots, et ils pénétrèrent dans la cour.

Les jeunes gens descendus de cheval se dirigèrent vers le vestibule. En chemin ils rencontrèrent Otto Van Laugemarck, le frère de Judith, qui leur dit d'un ton aigre:

—Il n'est pas permis, messeigneurs, de traiter avec si

peu d'égard des gens de notre sorte! J'ai peine à contenir mon indignation. Et si le duc, notre souverain, n'avait pas formé le projet de nous unir par les liens du sang, je ne supporterais pas un pareil affront. Il y a deux heures que nous attendons. La table est mise depuis une heure. Un tel oubli des convenances! Mon père est profondément blessé; ma pauvre soeur pleure de chagrin. Ah! vous oubliez qui nous sommes!

Otto avait les yeux enflammés de colère, et son regard semblait vouloir transpercer Walter.

Celui-ci le considérait froidement et sans s'émouvoir.

—Messire Otto, répondit-il, je n'oublie ni qui vous êtes, ni qui je suis. Comme vous le dites, si le duc ne m'avait pas destiné votre soeur pour femme, je ne vous permettrais pas, si jeune que je sois, de me parler deux fois sur ce ton d'autorité... Mais voilà votre père qui vient vers nous. Je lui dirai les causes de notre retard.

Et, en effet, il raconta au père de Judith qu'ils s'étaient perdus dans la forêt.

Le vieux chevalier eut l'air d'accepter l'excuse comme satisfaisante, et dit:

— C'est un accident qui peut arriver à tout le monde. N'y pensons plus. Entrez, messieurs. Je vais dire qu'on serve le dîner. Mon heure est passée, et j'ai grand'faim. Les jeunes chevaliers entrèrent dans la grande salle du château.

Walter aperçut Judith qui pleurait, assise dans un coin. Ému d'une compassion sincère, il s'avança vers elle, et lui prit la main en disant:

—Judith, Judith, pourquoi pleurez-vous ainsi? me croyez-vous donc capable de vous faire volontairement de la peine? Nous nous sommes perdus dans le bois. Il n'y a pas de notre faute. Vraiment vos larmes me déchirent le coeur.

Peut-être Walter n'avait-il jamais parlé à Judith

d'un ton si aimable et si doux. Elle se leva avec une joyeuse surprise et s'écria :

—Walter, puis-je vous croire? Dites-vous vrai?

—Certes : demandez plutôt à mon ami Daniel.

—Et mes larmes vous font de la peine?

—Elles m'affligent profondément, Judith.

—Dieu soit loué, je me trompais donc! mon inquiétude, ma méfiance ne sont pas fondées? Allons, Walter, plus de chagrin! Ah! je crois que le bonheur trouble mes sens à présent.

Et elle conduisit le jeune homme, avec des exclamations et des gestes qui témoignaient d'une vive exaltation, vers la table où son frère avait déjà pris place.

Les valets et les servantes apportèrent les premiers plats, et l'on commença à les entamer en silence. Judith s'était mise en grande toilette pour recevoir son futur. Elle portait une robe en satin jaune avec une immense traîne, et une ceinture de pourpre enrichie d'or et de pierreries. De la pointe de son haut chaperon en velours rouge, un long voile de gaze descendait sur ses épaules... En vérité elle était parée comme une reine.

Assise en face de Walter, elle ne le quittait pas des yeux.

Dans leurs précédentes entrevues, les façons impérieuses de Judith avaient désagréablement affecté l'esprit du jeune homme. Mais aujourd'hui il paraissait de meilleure humeur, et regardait parfois avec un sourire celle qui devait être la compagne de sa vie.

Elle était réellement belle, il devait en convenir. Ses yeux noirs pleins de feu, son front haut et pur, sa fine bouche, devaient faire impression sur les plus difficiles; mais dans ces traits nobles et fermement accusés il y avait quelque chose de sévère qui commandait l'admiration plutôt que l'amour; aussi Walter ne pouvait s'em

pêcher d'évoquer à côté d'elle la douce image de Bertine.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là le jeune chevalier ne parut pas éprouver le même éloignement our Judith, et même il se rêta comlaisamment à une conversation gaie et resque cordiale. Ce changement heureux parut de bon augure à la jeune fille, qui se montra de son côté plus gracieuse et plus prévenante, malgré les rêveries passagères dans lesquelles Walter paraissait quelquefois s'absorber et dont il s'éveillait en souriant doucement. Elle était persuadée qu'elle était l'unique objet de ces distractions, et qu'il pensait à leur prochain mariage.

L'affection que Judith et Walter semblaient se témoigner mutuellement faisait aussi une impression favorable sur le vieux chevalier et sur son fils Otto. La conversation devint générale et resta très animée jusqu'à la fin du repas.

Judith proposa ensuite une promenade dans le parc, Walter lui offrit le bras, et toute la compagnie quitta le château en causant gaiement.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans le parc que Walter s'aperçut que le sire de Laugemarck, son fils et Daniel étaient restés en arrière, comme pour lui ménager un tête-à-tête avec Judith.

Il en conçut une certaine inquiétude. Car il craignait que la jeune fille ne profitât de l'occasion pour renouveler ses précédentes demandes; mais comme, de son côté, il appréhendait de la blesser, il n'osa point ralentir le pas pour rester à côté des autres promeneurs.

Lorsqu'elle se crut assez éloignée du reste de la compagnie, Judith s'arrêta et lui dit:

—Walter, je lis dans vos yeux que vous avez exaucé ma prière. Notre mariage ne sera pas différé plus longtemps? Donnez-m'en je vous prie l'assurance.

—Je ne le puis, Judith, répondit le jeune homme. Notre mariage sera célébré selon la volonté du duc.

—Hélas! vous refusez toujours. Que vont dire nos amis? Ne sentez-vous pas, Walter, qu'il y a là quelque chose d'humiliant pour moi?

—Je suis si jeune, Judith. Mon éducation de chevalier n'est même pas terminée. Le mariage est un lien qui dure jusqu'à la mort. Le duc, dans sa sagesse, m'a donné un an pour m'y préparer. Accordez-moi le même délai, et je vous conduirai avec joie à l'autel. Encore dix mois!

—Dix mois !et cela ne vous paraît pas une éternité? Ah! c'est dans votre indifférence cruelle que vous puisez la force de résister à mes prières. Ayez égard à ma situation; elle explique mon impatience; abrégez, je vous en supplie, les longueurs de l'attente et dans ma reconnaissance je vous servirai comme une esclave fidèle...

—Craignez-vous donc, Judith, demanda le jeune homme, qu'il survienne quelques empêchements à notre mariage?

—Oui, je le crains; pourquoi? Je l'ignore, mais j'en tremble nuit et jour. Ne le comprenez-vous pas? Ayez pitié de moi, Walter. Promettez-moi que notre mariage aura lieu dans trois mois.

Il secoua la tête d'un air de doute.

—Insensible, impitoyable à ma douleur! s'écria Judith qui se mit à pleurer.

Cette explosion si vive d'un sentiment exagéré déplut à Walter. L'espèce de contrainte que Judith voulait exercer sur lui le blessait. Mais sa bonté naturelle conserva le dessus. Touché par les larmes de la jeune fille, il lui dit:

—Si vous souhaitez si ardemment que notre mariage soit avancé, Judith, soyez satisfaite. Dans six mois je vous conduis à l'autel.

—Six mois! soupira-t-elle. Oh! ne soyez pas bon à demi. Je vous en conjure.

Et elle fixa sur lui ses beaux yeux noirs pleins de larmes.

—Puisque votre bonheur semble en dépendre, murmura Walter ému, eh bien, soit! Dans trois mois.

—Merci, ô merci! s'écria Judith avec un élan de joie triomphante. Puis elle se mit à parler avec une volubilité fiévreuse du bel avenir qui les attendait, et bien que cette agitation fût désagréable au jeune homme, il écouta avec complaisance les tirades enthousiastes de sa fiancée, quoiqu'il eût entrevu de tout autres rêves de bonheur.

Lorsque le vieux seigneur Van Laugemarck et son fils Otto apprirent la résolution de Walter, ils lui serrèrent les mains avec effusion, et Daniel le félicita de tout coeur.

Walter leur répondit qu'il allait appeler à Staden des brigades d'artistes et d'ouvriers, afin de rendre son château digne de recevoir sa nouvelle maîtresse.

Il parlait ainsi en toute sincérité; car, une fois décidé à déférer au désir de Judith, il s'était dit qu'il valait autant en finir tout de suite, et étouffer en nos coeurs des espérances vaines.

On n'essaya pas de le retenir à Laugemarck, Judith lui fit répéter dix fois sa promesse, et l'impatienta en secret par les témoignages exagérés de sa joie.

Lorsque le jeune chevalier, suivi de Daniel et de ses deux hommes d'armes, eut traversé le pont-levis et vit déployer devant lui la grand'route, il dit à son ami:

—Daniel mon esprit fatigué aspire au repos. Il se peut que Judith soit belle et même bonne, mais elle n'est pas la femme qui me rendra heureux.

Il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et partit à fond de train, d'une allure si précipitée, que son ami Daniel eut peine à ne pas le perdre de vue.

II

Huit jours plus tard, Daniel et Walter, dès qu'ils eurent dîné, montèrent à cheval et, suivis de deux domestiques, prirent le chemin qui en une heure devait les conduire à la demeure de Segher Jacobszone.

Daniel s'était demandé plus d'une fois s'il n'était pas de son devoir de détourner son maître et ami de cette seconde visite au Repos de la forêt; mais il avait fini par se dire qu'une simple démarche de politesse ne présentait aucun danger; ce qui le confirmait dans cette idée, c'est que, depuis que le hasard les avait conduits à la petite maison isolée, Walter était resté d'excellente humeur et envisageait même sans appréhension son union avec Mlle Van Laugemarck.

Ils avaient eu un instant l'idée de révéler leurs vrais noms et leurs positions sociales à Segher Jacobszone et à sa fille; mais, réflexion faite, ils s'étaient dit que mieux valait les leur laisser ignorer.

Arrivés à cinq minutes du Repos de la forêt ils descendirent de cheval, débouclèrent leurs épées et marchèrent dans la direction du nord à travers le bois jusqu'à ce qu'ils atteignissent la route d'Ypres non loin du sentier qui aboutissait à la petite maison isolée. Ils étaient impatients d'y arriver: Walter, parce qu'il se sentait attiré par une sympathie secrète, et Daniel, parce qu'il espérait découvrir le secret qui le préoccupait depuis huit jours.

Au premier tournant du sentier ils aperçurent le

doux visage de Bertine dont l'aimable sourire attestait la joie qu'elle éprouvait à les revoir.

—Ciel! vous nous attendiez! s'écria le jeune seigneur Van Staden.

—Sans doute; pourquoi vous en étonner? dit-elle avec candeur; j'ai déjà été deux ou trois fois jusqu'au grand chemin pour voir si vous ne veniez pas. J'ai tant parlé de vous à mon père qu'il est curieux de vous voir. Venez, messires. Ma bonne tante Kathelyne a passé toute la journée d'hier à cuire des tartes pour vous, mais ne faites pas semblant de le savoir.

Elle marcha en avant, toujours occupée de son tricot rouge, comme si elle avait peur de perdre une minute.

—Vous travaillez bien assidument, bonne Bertine, dit Daniel.

Elle se retourna et répondit d'un air de mystère:

—Je le crois bien, messires. Quand mon père est là, je ne peux pas travailler, car c'est une surprise que lui ménage: Une gibecière que je lui tricote pour sa fête. Mais ne perdons pas de temps à bavarder. Entrez dans la maison; tenez, voyez-vous là-bas, bien loin dans les champs, mon père avec ma tante qui fait paître notre vache près du fossé? Je cours avertir mon père. Et, cachant son ouvrage, elle s'éloigna légère comme une biche.

Les jeunes chevaliers s'arrêtèrent devant la maisonnette, prêts à saluer leur hôte qui s'approchait tenant sa fille par la main.

C'était un homme de haute taille, avec des cheveux gris, des traits fortement marqués et une démarche imposante. Une profonde cicatrice sillonnait son front et sa joue droite, tout en lui trahissait le vaillant homme de guerre vieilli avant l'âge au service de son prince. Une expression de découragement et de douleur ré-

pandue sur son visage faisait supposer qu'il avait beaucoup souffert.

C'est avec un sentiment de respect que Walter et son ami virent approcher le vieux soldat.

Après les premier saluts, le jeune seigneur Van Staden lui dit:

—M. Jacobszone, nous remplissons un devoir agréable en venant vous remercier de la généreuse hospitalité que votre aimable fille nous a offerte la semaine dernière. Nous n'avons pas eu le bonheur de vous voir alors; mais aujourd'hui recevez les témoignages sincères de notre reconnaissance.

—Qui refuserait l'hospitalité à d'honnêtes gens, messires? le Repos de la forêt est ouvert à tous les voyageurs qui ont besoin d'aide ou qui sont égarés. Ma fille n'a fait pour vous que ce qu'elle aurait fait pour d'autres.

En achevant lentement ces mots, le vieux soldat tenait son regard perçant et inquisiteur fixé sur les deux étrangers. Il remarqua que le plus jeune paraissait embarrassé et baissait les yeux. Ce signe de timidité ou de simplicité lui plut probablement, car il tendit la main à Walter en disant:

—Soyez les bienvenus, mes jeunes amis; je sais par Bertine qui vous êtes et toutes les nouvelles intéressantes que vous lui avez racontées. Naturellement vous voyagez beaucoup et vous venez souvent à Bruges. Moi, depuis près de deux ans, je vis isolé dans cette forêt et je suis curieux de savoir ce qui se passe dans le monde. Veuillez entrer, messires, nous causerons en vidant un verre.

—Vous êtes vraiment trop bon, murmura Walter.

—Assez de remerciements, messires, acceptez sans cérémonie ce que je vous offre de même, interrompit Segher Jacobszone.

Au moment où ils se disposaient à entrer, Bertine s'écria :

— Mon père, il fait si chaud à l'intérieur, et ici il fait si frais ! Souffrez que ma tante Kathelyne et moi nous placions une table et des chaises sous les tilleuls.

— Excellente idée, mon enfant, répondit Jacobszone, mais je ne veux pas que tu te fatigues.

Il saisit son sifflet d'argent, et en tira deux sons perçants.

Jean ne tarda point à paraître et se posta devant Jacobszone dans une attitude si respectueuse, que les deux chevaliers supposèrent aussitôt que leur hôte était quelque chose de plus qu'un vieil homme d'armes, et qu'il avait l'habitude du commandement.

Jean s'empressa d'exécuter les ordres de son maître. La vieille Kathelyne, après avoir ramené sa vache à l'étable, échangea un salut amical avec les jeunes gens, puis, aidée de Bertine, elle dressa la table, et y disposa quelques viandes froides, deux gâteaux, et deux bouteilles de vin.

Quoique les deux amis sortissent à peine de dîner, ils se mirent en devoir de faire honneur au repas qui leur était offert, surtout lorsqu'ils apprirent que Bertine et sa tante l'avaient préparé à leur intention.

— Jean, prenez une chaise, et placez-vous à côté de moi, dit Jacobszone, mangez un morceau de tarte, et buvez un verre de vin.

Le valet obéit, et comme les jeunes gens avaient l'air de s'en étonner :

— Il a été mon compagnon d'armes et presque mon ami, messires. Voyez cette balafre qu'il a aux deux joues, presque sous les oreilles, c'est un coup d'épée qui lui a en même temps coupé la langue, et l'a privé de l'usage de la parole.

Sagher Jacobszone remplit les verres, et reprit :

—A votre santé, messires, et donnez-moi, je vous prie quelques nouvelles du dehors.

—Serait-il indiscret de vous demander, messire hôte, où votre malheureux serviteur a reçu ce terrible coup, reprit Daniel avec intérêt.

—Non certes. A la bataille de Monthléry, près de Paris.

—A Monthléry? s'écria Walter avec une émotion soudaine.

Jacobszone et Jean le regardèrent avec étonnement.

—Ah! ce nom éveille en moi de pénibles souvenirs, balbutia Walter, mais continuez je vous prie; à la bataille de Monthléry, disiez-vous?

—Oui, au plus fort de la lutte, Jean essaya de sauver son commandant, en l'emportant sur ses épaules. Mais un soldat ennemi lui porta le terrible coup d'épée dont vous voyez la cicatrice.

—Et cet acte d'héroïsme a-t-il du moins sauvé son chef? demanda Daniel.

—Hélas! non, on le retrouva mort sur un monceau de cadavres.

—Quel était donc ce chef?

—Le plus noble et le plus intrépide des chevaliers: Sir Hugo Van Staden.

—Hugo Van Staden! Est-il possible? s'écria Walter.

Il se leva, saisit les mains du valet, et, les serrant avec feu, il lui dit les larmes aux yeux.

—Vous, vous avez voulu le sauver? Et c'est pour cela que vous avez reçu cette horrible blessure? Vous l'avez porté sur vos épaules, lui, mon pauvre père!

—Son père! s'écrièrent tout d'une voix Jacobszone, Bertine et Kathelyne. Ciel, lui, le puissant seigneur Van Staden!

Tous se levèrent, s'éloignèrent de quelques pas, et restèrent inclinés, dans une attitude pleine de respect.

—Oui, je suis le seigneur de Staden, et mon ami Da-

niel est le seigneur de Vallenare. Ah! Jean, Jean, mon ami, mon père n'a pas pu vous récompenser, mais moi, son héritier, je veux vous payer sa dette. Vous pouvez me demander tout ce que vous voudrez. Beaucoup d'argent peut-il vous rendre heureux?

Il était visible que le muet était profondément ému. Mais il secoua la tête en signe de refus et fit entendre par ses gestes qu'il n'avait besoin de rien et ne désirait que de rester auprès de son maître.

Alors Walter rencontra le regard de Segher Jacobszone et y lut un reproche muet parce qu'il s'était introduit chez lui sous un faux nom.

Walter expliqua ses raisons, et comme son hôte semblait douter, il ajouta:

—Pourquoi ne me croiriez-vous pas? Tenez, vous voilà tous loin de moi, et inclinés comme devant votre maître. Vous ne souriez plus; Bertine n'ose plus me regarder; Kathelyne semble avoir peur de moi. Oh! rendez-moi votre bonne amitié! Oubliez pour quelques instants qui je suis, et rappelez-vous ce que vous êtes. D'héroïques soldats qui ont versé leur sang pour leur pays et pour leur prince, ne sont-ils pas nobles aussi? Croyez-moi, je ne me crois pas au-dessus de vous, Jacobszone, dont le visage témoigne d'une si noble intrépidité, ni de vous, Jean, qui eussiez sauvé mon père au prix de votre vie, si c'eût été possible. Je vous en prie, reprenez place à table, et ne me faites pas regretter de vous avoir dit mon nom.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils se rendirent à son désir, et Bertine seule semblait avoir repris son entière liberté d'esprit.

—Sir Walter, dit enfin le vieux Jacobszone, votre noble père m'a plus d'une fois serré la main. Voulez-vous me faire le même honneur?

—Vous avez aussi connu mon père?

—Pendant vingt ans, seigneur. Il était en dernier

lieu commandant des archers du comte Charles; moi, qui n'étais qu'un humble sergent sous ses ordres, je ne commandais qu'une vingtaine d'hommes; mais son digne coeur avait une excellente mémoire, il aimait ses vieux compagnons d'armes et les connaissait presque tous par leur nom. Il m'appelait son vieil ami Jacobszone.

—Oh! laissez-moi vous nommer de même! s'écria Walter en lui serrant la main avec émotion. Quel bonheur! Depuis que je sais que vous avez connu et aimé mon père, il me semble que je suis ici en famille.

Il n'y avait pas à douter de la sincérité du jeune homme dont les yeux étaient humides. Le visage de Bertine exprimait une joie profonde, et son doux sourire disait à Walter toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour les marques d'amitié données à son père.

—Seigneur Walter, reprit Jacobszone après un moment de réflexion, permettez-moi une seule question. Je n'ai pas à vous apprendre que votre père fut un chaud partisan du comte de Charolais?

—Non certes.

—Et un ennemi des sires de Croy, les méchants conseillers de notre vieux duc Philippe?

—Je le sais.

—Mais vous, seigneur Walter? Peut-être depuis la mort de votre père les sires de Croy ont-ils cessé de persécuter votre race? Probablement vous êtes dans les bonnes grâces du duc?

—Hélas! je suis une victime de son caprice, de sa tyrannie! répondit avec un soupir le jeune chevalier, en songeant à l'hymen qu'on lui imposait.

—Vous n'aimez donc pas le vieux duc?

—Comme souverain je dois le respecter et lui obéir, comme homme, je puis le juger au fond de mon cœur.

Il a laissé persécuter mon père; il me fait du mal: Je ne lui dois pas de reconnaissance.

—Peut-être votre ami, le seigneur de Vallenare, pense-t-il autrement?

—Pour ce qui me regarde, s'écria Daniel, j'ai toujours été et je reste un partisan dévoué de notre comte Charles, qu'on a si méchamment calomnié auprès de son père, quoiqu'il soit un noble coeur et un vaillant chevalier.

—Un noble coeur, le comte de Charolais? grommela Jacobszone en secouant la tête d'un air de doute.

Les jeunes chevaliers le regardèrent avec étonnement.

—Oui, le comte Charles fut autrefois juste et généreux, ajouta le vieillard. Je le sais mieux que d'autres, car le peu de bien-être dont je jouis, c'est à sa bonté que je le dois, mais maintenant il oublie même ceux qui lui ont par deux fois sauvé la vie et qui souffrent encore pour lui. Quand je parle de pareilles choses, la douleur est plus forte que moi et je sens les larmes me monter aux yeux, car malgré son ingratitude j'aime toujours le comte Charles, et je verserais avec joie pour lui la dernière goutte de mon sang.

—Vous, messire, vous avez sauvé la vie au comte de Charolais? s'écria Daniel. Qui êtes-vous donc? Connaissons-nous votre vrai nom?

—Oui, messires; mon nom est bien Segher Jacobszone; je suis le fils d'un laboureur libre du pays de Furnes. Depuis vingt-cinq ans je suivais avec honneur la carrière des armes, lorsque je devins la victime de la haine des seigneurs de Croy... et puisque je me trouve en présence d'amis de notre cher comte Charles j'ai envie de leur faire le récit des événements qui m'ont contraint de choisir pour résidence cet endroit isolé... à moins que les femmes, et vous-mêmes, seigneurs, ne préfériez causer de choses moins sérieuses?

—Mais, mon père, s'écria Bertine, vous voyez bien que nos hôtes vous écoutent avec curiosité... et nous, nous sommes tout oreilles. Vous avez si rarement l'occasion de parler avec des personnes qui peuvent vous comprendre.

Les jeunes chevaliers joignirent leurs instances à celle de la jeune fille.

—Eh bien, messires, buvez encore un coup, et écoutez-moi avec patience, dit Jacobszone.

Comme je vous le disais, j'ai porté les armes depuis ma jeunesse. Depuis longtemps j'étais connu par ma bravoure, lorsque j'eus le bonheur de pouvoir me distinguer sous les yeux du comte de Charolais. Il me prit dans sa garde, me mit à la tête de vingt hommes, et plus d'une fois il montra publiquement qu'il me considérait comme un guerrier qui avait fait ses preuves. Je lui en étais profondément reconnaissant... Avant d'aller plus loin je dois vous rappeler en quelques mots les causes de la désunion qui existe depuis nombre d'années entre le vieux duc et son fils Charles. Il y a plus de douze ans que les sires de Croy se sont complètement emparés de l'esprit du duc Philippe: il les comble de faveurs et ne voit que par leurs yeux. Ces seigneurs de Croy, ennemis déclarés du comte de Charolais, sont les alliés du roi de France, le perfide Louis, qui leur paie une pension annuelle. Il y a quatre ans ils ont décidé le duc, malgré la résistance de son fils, à vendre à la France une douzaine de villes, entre autres St-Quentin, Amiens et Abbeville. Une pareille diminution de son héritage paternel excita la fureur du comte contre les sires de Croy; mais ces favoris, plus puissants auprès du duc que son fils même firent bannir le comte Charles de la cour de son père. Plus tard les deux princes se réconcilièrent plus d'une fois; mais les sires de Croy qui craignaient l'influence du comte Charles, le noircirent tellement aux

yeux de son père, que celui-ci en vint, pour ainsi dire à ne plus pouvoir supporter sa présence. C'est ainsi qu'à la cour et dans le pays entier il se forma deux partis qui tenaient l'un, pour le duc et ses favoris; l'autre, pour le comte de Charolais, victime des plus odieuses intrigues. Quiconque se montrait dévoué au comte, ou favorisé de ses bonnes grâces, était assuré d'être haï et persécuté par le duc et ses conseillers. Aussi moi, qui ne perdais aucune occasion de témoigner au comte ma profonde gratitude, j'étais particulièrement en défaveur auprès des partisans des sires de Croy. Si M. de Charolais ne m'avait pas protégé, il y a longtemps qu'ils se seraient vengés de moi.

Tous les auditeurs, hormis Walter, prêtaient une religieuse attention au récit du conteur. Le jeune seigneur de Staden s'était laissé entraîner peu à peu au cours de ses pensées, et ses yeux ne quittaient pas Berthe. La jeune fille ne s'en apercevait pas, suspndue qu'elle était aux lèvres de son père.

Segher Jacobszone poursuivit:

La guerre était déclarée entre le roi de France et le duc. Celui-ci s'était, du moins en apparence, réconcilié de nouveau avec son fils, et lui avait confié le commandement en chef de l'armée. Nous parvînmes avec des forces considérables presque sous les murs de Paris sans rencontrer de résistance, et là nous trouvâmes en campagne quelques seigneurs français qui voulaient combattre avec nous contre leur souverain. Nous nous étions établis dans la plaine de Monthléry. Bref, le roi de France qui avait rassemblé en toute hâte une armée de troupes choisies, tomba sur nous à l'improviste dans la matinée du 17 juillet 1465. Le comte de Charolais monta à cheval et se mit à notre tête. Nous culbutâmes tout devant nous, et, semant sur notre passage les morts et les blessés, nous poursuivîmes les Français pendant plus d'une demi-heure. Mais sur les

deux ailes, les chances étaient bien différentes, nos troupes y succombaient sous l'attaque des bandes françaises. Un gentilhomme Luxembourgeois, nommé Antoine le Breton, vint avertir le comte Charles que l'armée ennemie triomphante allait l'envelopper, et qu'il était perdu s'il poussait plus loin sa poursuite. Il n'en voulut rien croire, mais un autre de ses bons amis, le sire de Contay, lui ayant confirmé cette mauvaise nouvelle, il donna l'ordre de regagner Monthléry. Cette brusque retraite jeta le désordre dans nos rangs. Nous fûmes attaqués par un corps d'archers et de lansquenets et ce fut dans cette mêlée, qui tourna bientôt en déroute, que notre vaillant chef Hugo Van Staden, votre illustre père, fut frappé mortellement, malgré le dévouement héroïque du brave devant le château. Ne fut pas peu surpris de voir les portes gardées par des archers du roi, il tourna aussitôt à gauche pour regagner la campagne; mais un gros d'hommes d'armes se lança à sa poursuite. Déjà une partie de sa troupe s'était dispersée; à peine étions-nous trente avec lui. Le choc fut vif. "Mes amis, criait le comte, défendons-nous bravement, je suis ici pour vivre et mourir avec vous." Son écuyer fut tué près de lui. Lui-même fut blessé d'un coup d'épée qui pénétra par la jointure de son casque et de sa cuirasse mal attachée. On le serrait de si près qu'un homme d'armes ennemi, mit la main sur lui. Il était pris si un Bruxellois, Robert Cottereau, fils de son médecin, ne s'était jeté entre le Français et lui. Au même instant j'aperçus l'éclair d'une épée qui étincelait au-dessus de la tête du prince, et allait peut-être briser son casque. Plus prompt que l'éclair, j'abattis d'un coup de hache le bras qui menaçait mon bienfaiteur, mais j'avais moi-même reçu un coup d'épée dans la joue, et mon sang ruisselait sur mon épaule. "Merci, merci, Jacobszone, me cria le comte Charles, si j'en réchappe, je ne vous oublierai

pas!" La bataille se prolongea longtemps encore, mais pour l'intelligence de mon récit, je n'ai pas besoin de vous en raconter la fin...

—Et comment le comte de Charolais se tira-t-il de ce terrible danger? demanda Daniel.

—Une partie de son armée qui avait conservé ses positions vint à son secours. Il rallia peu à peu le reste de ses soldats, et enfin la journée se termina par une victoire douteuse pour nos armes... Vous savez, messires, que peu après la paix fut conclue, et qu'elle fut très honorable pour notre duc.

—Et le comte Charles a sans doute récompensé généreusement ses sauveurs? dit Daniel.

—En effet, répondit le vieillard, Robert Cottereau fut anobli et fait chevalier. Quant à moi, j'étais de naissance trop basse pour désirer ou espérer un pareil honneur, bien qu'il m'ait été dit que le comte Charles insistât auprès de son père pour qu'il me donnât la même récompense. Mais la haine des sires de Croy s'y opposa. Pendant longtemps je crus, avec tous mes amis, que je ne serais pas récompensé du tout, lorsque le comte de Charolais, pour mettre fin à toutes ces intrigues, me donna de sa propre autorité un commandement dans sa garde particulière, avec charge de le suivre partout. Cette grande faveur m'attira beaucoup d'inimitiés. Les sires de Croy accusèrent le comte d'avoir méconnu les lais de la chevalerie en me nommant officier dans sa garde. Cependant, pour cette fois, l'orage n'éclata point sur ma tête, et je conservai mes fonctions... Nous approchons de l'événement qui devait devenir la cause de mon malheur. La haine mutuelle du comte de Charolais et des sires de Croy était arrivée à son comble. Un jour le comte me donna l'ordre de l'accompagner au palais de son père, où il voulait aller se plaindre de ses ennemis. Je m'arrêtai sur l'escalier, tandis que mon maître montait dans les ap-

partements. Bientôt j'entendis avec effroi le bruit d'une violente altercation entre les deux princes. Tout à coup le comte redescendit en courant et en appelant du secours, car son père le poursuivait l'épée nue. Hors de moi, je me jette entre le père et le fils, et oubliant les règles de l'étiquette, je saisis le duc par la taille et lui arrache son épée, il écumait de rage, et menaçait son fils de le tuer s'il osait reparaître en sa présence. Je croyais avoir rendu un grand service à mes souverains; mais les sires de Croy, qui étaient redevenus tout-puissants, m'accusèrent de lèse-majesté. On vint me saisir dans mon lit pendant la nuit, on m'enchaîna comme un vil malfaiteur et l'on me jeta dans un sombre cachot. Huit jours après on vint me lire mon arrêt de mort. Au bout de quarante huit heures je devais être décapité dans ma prison... Un vieux soldat a vu trop souvent la mort en face pour en avoir peur; mais j'avais une enfant, une fille unique, que j'aimais comme la lumière de mes yeux: ma pauvre Bertine, élevée dans un couvent de la ville. Je pleurais amèrement; mon âme appressée aspirait à revoir encore une fois ma chère Bertine, et je n'osais pas implorer cette grâce. Ne valait-il pas mieux épargner à mon enfant les douleurs d'une si cruelle séparation?... Mais elle, encouragée et aidée par les religieuses de son couvent et par sa tante Kathelyne, avait fait des efforts pour être admise à voir son père avant sa mort. Ah! mon coeur se brise quand j'y pense! Le bourreau était debout près du billot, le glaive à la main, lorsque Bertine, poussant des cris déchirants, fit irruption dans mon cachot et me sauta au cou en versant un torrent de larmes... Ce souvenir me navre... Je n'ai pas la force de continuer.

Ses auditeurs n'étaient pas moins émus que lui. Personne ne disait mot; Bertine appuyait sa tête sur l'épaule de son père et le caressait tendrement.

—Excusez mon émotion, messire, dit-il enfin. C'est un souvenir déjà lointain. J'échappai à la mort. Qui me sauva? Je l'ignore. Peut-être ma fille; car elle s'étant jetée aux pieds du sire Antoine de Croy, qui passe pour être moins impitoyable que ses frères: quoi qu'il en soit, le bourreau reçut l'ordre de surseoir, et le lendemain on me lut une sentence du duc qui me faisait grâce de la vie, mais me bannissait de toutes les places fortes de ses états, et de tous les lieux où je pouvais rencontrer le duc ou le comte. Je fus dépouillé de mon grade et remis en liberté... C'est pour cela, messieurs, que je vis solitaire au milieu d'un bois: je dois respecter la sentence qui m'a banni, et en même temps il faut que je me fasse oublier; car si l'attention des sires de Croy était de nouveau attirée sur moi, je n'échapperais pas longtemps à leur vengeance; et qu'adviendrait-il alors de ma pauvre enfant?

—Mais comment cette sentence inique n'a-t-elle pas été révoquée? demanda Walter. Le comte de Charolais est aujourd'hui tout à fait réconcilié avec son père. Il me connaît, et me porte beaucoup d'intérêt, j'ai été son page pendant plus d'un an. Dès qu'il reviendra de Hollande, j'irai lui parler en votre faveur, et je n'aurai point de repos que je n'aie obtenu votre grâce.

—Inutile, seigneur, tout-à-fait inutile, dit Jacobszone en secouant la tête. Beaucoup de puissants chevaliers l'ont essayé mais le comte lui-même les a priés de ne plus lui parler de moi. Les sires de Croy m'ont fait savoir que les efforts faits en ma faveur n'auraient d'autre résultat que d'aigrir le duc contre moi et de mettre ma vie en danger. Le vieux duc, à ce qu'il paraît, m'a voué une haine à mort. Pour moi, messires, je supporterais avec patience mon isolement et la perte de mon commandement; mais ce qui m'afflige

et empoisonne mon existence, c'est que ma pauvre et innocente Bertine, qui est encore si jeune, doive partager une solitude qu'elle déplore.

—Père, voulez-vous encore me faire pleurer? dit Bertine avec un accent de reproche. Je refuserais le sort le plus beau, fût-ce même à la cour, s'il devait me séparer de vous. Ne le savez-vous pas?

—Oui, oui, ma chère enfant, répondit le vieillard ému. Sans toi, je serais déjà mort d'ennui et de chagrin.

Il se leva et secoua la tête comme pour chasser sa tristesse.

—Assez de ces cruels souvenirs, dit-il. Faisons une petite promenade, messires, je veux vous montrer notre jardin et nos champs. Cette vue nous récréera, et dissipera la triste impression de mon récit. Pendant ce temps Kathelyne desservira la table avec Jean.

Les jeunes chevaliers le suivirent.

Bertine marchait à côté de Walter, tandis que Daniel avait engagé une conversation animée avec son hôte.

—Pauvre Bertine, passer ainsi sa vie dans la retraite! disait Daniel. N'avez-vous réellement plus d'espoir.

—Aucun! répondit Jacobszone en soupirant.

—Vous oubliez que le duc a soixante-dix ans et qu'il est atteint d'une maladie grave. On dit qu'il s'affaiblit de plus en plus et qu'il a parfois des attaques d'apoplexie.

—Ne vous y fiez pas, dit le vieillard. Le duc Philippe que ses flatteurs appellent le bon, est un vieux loup qui se retire dans sa tannière et qui feint d'être malade, mais qui veille toujours pour perdre ceux qu'il a pris en aversion. L'année dernière, n'a-t-on pas répandu le bruit qu'il était à la mort? Et n'est-ce pas dans cette même année qu'il a, par une cruelle ven-

geance, fait massacrer tous les hommes valides de Dinant?

—En effet, dit Daniel, j'ai vu un chevalier qui avait assisté au sac de cette malheureuse ville. Le vieux duc ne voulait épargner personne. Ce n'est qu'à la prière du comte de Charolais qu'il a fait grâce de la vie aux femmes et aux enfants, à condition qu'ils quitteraient immédiatement la ville. Le chevalier m'a dit qu'il n'avait jamais assisté à plus lamentable spectacle. Les hommes d'armes les plus durs pleuraient eux-mêmes de pitié, et ce jour-là le ciel entendit plus d'une malédiction contre ce prince impitoyable.

—Oui, dit Jacobszone, il est inexorable, plein de haine et sans coeur, même pour son propre fils.

Pendant ce temps Bertine et Walter, à quelques pas en arrière, causaient aussi de choses fort intéressantes.

—Messire Walter, disait la jeune fille en joignant les mains, essayez je vous en supplie d'obtenir, par le comte Charles, que le duc révoque la condamnation qui pèse sur mon père. Je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Et elle levait les yeux sur Walter en souriant si doucement que le jeune homme, pénétré d'admiration, sentait battre son coeur, et oubliait de répondre.

Bertine continua:

—A vous j'ose le dire, seigneur; vous êtes si bon! mon père prétend que la solitude à laquelle je suis condamnée est la seule cause de son chagrin; mais il y en a d'autres. Il a mené une vie active. Sa bravoure lui avait fait donner un commandement. La perte de ce grade, son inaction forcée, l'idée qu'il a perdu la faveur et l'estime du comte Charles, tout cela lui ronge le coeur. Il pense à ses compagnons; il voudrait porter encore les armes pour ses princes. Si vous pouviez faire lever son bannissement, vous lui

rendriez la vie, et moi je mêlerais votre nom à toutes mes prières.

—Ayez confiance en ma promesse, Bertine, répondit le jeune chevalier, je ferai tout ce qui sera possible, mais je dois attendre le retour du comte de Charolais.

—Merci, merci, messire Walter!

—Et si je réussis, Bertine, je vous apporterai moi même la bonne nouvelle, sans perdre une minute.

—Venez dans tous les cas, seigneur. Vos visites donneront de l'espoir à mon pauvre père. L'idée que de nobles chevaliers tels que vous s'intéressent à son sort, le consolera et le fortifiera contre le chagrin qui mine sa santé. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Walter lui jeta un regard si étrange qu'elle baissa les yeux pour la première fois. Alors seulement le jeune seigneur de Staden répondit:

—Oui, Bertine, je viendrai... dès que j'aurai vu le comte. Peut-être cela tardera-t-il encore un peu. En attendant, je voudrais reconnaître la fidélité et le dévouement dont M. Segher Jacobszone et son serviteur Jean ont fait preuve envers mon père. Je suis riche, l'argent est souvent une source de patience et de contentement...

—De l'argent? répéta Bertine. Ne parlez pas d'argent à mon père; ce serait le blesser et l'humilier. D'ailleurs nous ne manquons pas d'argent...

—Mais Jean?

—Jean non plus; il semble bien être notre serviteur, mais tout ce que mon père possède est aussi à lui.

—Ah! ah! J'ai trouvé s'écria tout à coup Walter après avoir réfléchi un moment. Vous m'avez dit que la fête de votre père approche, et que vous voulez lui faire un cadeau. Si je profitais de cette occasion pour lui apporter aussi le mien?

—Oh! la bonne idée! s'écria joyeusement Bertine en battant des mains. Mon père sera bien heureux de

cette attention. Mais, seigneur, que votre présent ne soit pas trop riche. Mon père en serait mécontent.

—Cela, c'est mon affaire, Bertine. Et quel jour tombe cette fête?

—Dans deux semaines, le jour de St-Ludgard.

—Nous viendrons à la même heure qu'aujourd'hui sera-ce bien?

—Si j'osais vous demander quelque chose...

—Parlez, Bertine.

—C'est à midi que nous fêtons mon père, seigneur.

—Nous ferons de notre mieux pour avoir un repas choisi: mais il ne sera jamais digne de vous...

—Grande est votre erreur, Bertine. Vous m'invitez? J'accepte avec joie, à quelle heure faudra-t-il être là?

—A onze heures, seigneur. Comme mon père sera heureux!

Walter avait encore des questions à lui adresser; mais Jacobszone et Daniel étaient revenus sur leurs pas, et celui-ci fit remarquer à son ami qu'il était temps de retourner à Staden. La journée était déjà fort avancée, et comme personne ne savait où ils étaient allés, leur longue absence aurait pu inspirer des inquiétudes.

Ils retournèrent à la maisonnette pour prendre congé de Kathelyne et de Jean.

Au moment où les jeunes gens leur disaient adieu, Bertine adressa à Walter un coup d'oeil significatif. Il le comprit à merveille. Elle lui recommandait de n'oublier aucune de ses promesses, et elle l'en remerciait d'avance.

Après les dernières poignées de main échangées, les deux jeunes chevaliers s'éloignèrent, et disparurent bientôt derrière les arbres de la forêt.

III

Après sa seconde visite au Repos de la forêt, le jeune Seigneur de Staden était devenu de plus en plus pensif et mélancolique. Il recherchait la solitude; la présence même de son ami Daniel l'importunait.

En outre, son prochain mariage avec Judith semblait de nouveau inspirer à Walter une vive répugnance. Il était retourné une seule fois à Laugemarck, par pure politesse, mais il avait échangé avec Judith et son frère Otto des paroles vives et désagréables, parce qu'il les avait priés de remettre le mariage à six mois, en affirmant que c'était contre son gré qu'il avait promis à Judith d'en rapprocher la date.

Daniel devinait bien la cause de cette sombre humeur, et plus d'une fois il avait essayé d'en parler sérieusement à son ami, mais Walter qui pénétrait ses intentions, montrait une humeur morose et irritable, et éludait sèchement les explications.

Le huitième jour après leur visite à Segher Jacobszone, Daniel entra un matin à l'improviste et de très bonne heure dans la chambre de son ami. Il le trouva assis devant sa table, la tête dans les mains et les yeux pleins de larmes.

A cette vue la pitié le prit, et il s'approcha en disant:

—Walter. Walter, ton coeur est donc bien profondément troublé? Pourquoi me cacher la cause de ton chagrin! Te méfies-tu de mon amitié? souffrir seul n'est-ce pas souffrir deux fois! Laisse-moi te consoler.

—Me consoler! s'écria le jeune chevalier d'un ton

désespéré. Rien ne peut me consoler. Je suis condamné à un chagrin éternel. Une fatalité inexorable pèse sur moi.

—Quelle fatalité, Walter?

—Ne le sais-tu pas? cmfwy

—Bertine, n'est-ce pas, pauvre ami?

Eh bien, oui, Bertine, son image me poursuit sans cesse et ne me laisse aucun repos. La nuit même au sein des ténèbres, je vois rayonner son sourire enchanteur. Et je me débats contre moi-même, car je suis d'une naissance illustre et je ne veux pas ternir le blason de mes pères. Je ne veux pas l'aimer, et cette lutte cruelle me fait saigner le coeur.

—Qu'est-ce donc qu'elle t'a dit quand tu t'es promené avec elle dans le jardin de son père? demanda Daniel étonné.

—Elle ne m'a rien dit, rien de ce que tu penses. Elle ne soupçonne même pas, dans son innocence, que son doux regard ait pu me faire une blessure mortelle. Elle m'a seulement supplié avec instance de parler au comte de Charolais en faveur de son père. Mais Daniel, ces yux noirs et profonds, brillants comme le ciel et par lesquels sabelle âme semblait prête à s'élancer vers moi... tiens, je frémis encore quand j'y pense.

—Calme-toi, mon ami.

Si elle était de noble race, elle serait ma femme, malgré le duc et le monde entier.

—Mais puisqu'elle est de naissance obscure...

—Ah! s'il était possible, comme je donnerais ma noblesse et toutes mes seigneuries pour vivre à ses côtés.

—Tu m'affliges profondément. Walter. Tes sens s'égarent. Ce que tu dis est si déraisonnable que j'en rougis pour toi. Oublierais-tu ce que tu dois à tes ancêtres. Il y a un abîme entre toi et la fille de Jacobszone.

—Je le sais. Inutile de me le démontrer, murmura le jeune chevalier avec un mouvement d'impatience.

—Tu es homme, Walter; tu connais ton devoir; que vas-tu faire pour y rester fidèle?

—Ce que je vais faire? Résister au sentiment qui me domine, jusqu'à ce que j'en sois victorieux. Oui, Daniel, je connais mon devoir. Je souffre, je me meurs de chagrin, mais puisque mon rêve ne peut pas se réaliser, il faut bien prendre une résolution, et cesser d'espérer, comme un enfant, que l'impossible devienne possible.

—Dieu merci, mon bon Walter, le trouble de ton cœur n'est que passager, et tu en triompheras.

—Sans doute, il le faut, répondit Walter avec une amère ironie.

—Cette conviction te rendra plus fort, cesse donc de fournir un nouvel aliment au sentiment qui te consume... Dans huit jours c'est la fête de Jacobszone, n'est-ce pas?

—J'y ai bien pensé! répondit Walter et maintenant ma résolution est prise. Je ne veux pas revoir Bertine. J'irai à Bruges acheter deux cadeaux de prix, mais c'est toi, Daniel, qui iras les porter en mon nom. Tu diras à Jacobszone et à sa fille que je suis parti pour Bruxelles à la rencontre du comte de Charolais. Répète à Bertine que je ferai tout pour obtenir la grâce de son père si je puis reussir auprès du comte lorsqu'il sera de retour, c'est encore toi, Daniel, qui en porteras la bonne nouvelle au Repos de la Forêt. Oui, oui, je dois rompre, rompre violemment avec ces rêves douloureux qui me poursuivent, sinon j'en perdrai la santé ou la raison.

Daniel, ne doutant pas de sa sincérité, le loua de sa courageuse résolution et ne chercha plus qu'à le consoler.

Quelques jours plus tard, Walter se rendit à Bruges, où il acheta, dans la boutique de l'orfèvre du duc, deux objets d'un prix considérable.

Le premier était une chaîne d'or ornée de perles d'Orient, avec le portrait sur émail du comte de Charolais, destinée au vieux Jacobszone, comme un souvenir de son maître et bienfaiteur.

L'autre objet était un hanap d'or, sur lequel étaient ciselés quelques faits militaires. Ce cadeau devait faire grand plaisir à Jean, car outre sa valeur artistique, il avait une valeur intrinsèque considérable, et pouvait en cas de besoin, le mettre à l'abri de la misère.

Lorsque Walter revint à Staden avec ces deux objets, Daniel en admira la richesse princière, et fut sur le point de gronder son ami sur sa prodigalité; mais il s'en abstint, pour applaudir à la sage résolution de Walter, qui lui affirma de nouveau qu'il ne voulait plus revoir Bertine.

Cependant bientôt il commença à craindre que cette résolution ne s'affaiblit. En effet, Walter avait placé les deux cadeaux en évidence sur la table, et s'était opposé avec une sorte d'impatience à ce que Daniel les enfermât dans une armoire.

Walter passait des journées entières devant cette table, contemplant d'un air rêveur ces riches présents. En vain affirmait-il qu'il ne faisait qu'en admirer que l'éclat et la richesse. La fixeté de son regard, le sourire de ses lèvres, les soupirs qui soulevaient sa poitrine tout trahissait l'émotion à laquelle il était en proie. Sans doute des images connues voltigeaient autour des objets qu'il avait l'air de contempler.

La vérité est que son imagination le transportait dans la maison de Jacobszon; il le voyait recevant son cadeau avec des larmes de reconnaissance, tandis que Bertine, adressait au jeune homme un de ces sourires enchanteurs auxquels sa raison n'avait pas la force de résister.

Sous l'empire de ces visions, Walter commença à exprimer le désir d'aller pour la dernière fois au Repos

de la Forêt le jour de la fête de Jacobszone, et, malgré les représentations de Daniel, ce désir se changea peu à peu en une inébranlable volonté. Daniel cessa de lutter lorsqu'il vit que son ami s'emportait, et c'est ainsi qu'il fut décidé que Walter irait une fois encore— la dernière positivement,—au Repos de la Forêt.

Quant à Judith van Laugemarck, il était naturellement peu question d'elle, et si parfois Walter prononçait son nom, c'était pour affirmer avec une sorte d'irritation fièvreuse qu'il ne se marierait pas avant l'expiration de six mois.

On était arrivé à la veille du jour où l'on devait célébrer la fête de Segher Jacobszone.

Daniel représentait à son ami que les habitants de Laugemarck devaient être profondément blessés de la rareté de ses visites, et qu'il ferait bien, le lendemain de la fête de Jacobszone, d'aller le matin à Laugemarck afin de tranquiliser Judith.

Walter promit de suivre son conseil puisqu'il n'était pas possible, d'ailleurs, de faire autrement.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un valet présenta à Walter un papier plié sur un plat d'argent.

—Seigneur, dit-il, un messager de Laugemarck vient d'apporter une lettre. Il attend une réponse.

—C'est bien, qu'il attende, dit Walter en prenant la lettre avec un geste d'impatience.

Il y jeta un instant les yeux, puis, la tendant à son ami:

—Lis, Daniel, dit-il; le sire de Laugemarck m'invite à dîner pour demain, et il insiste en des termes qui n'ont rien de cordial.

—Ciel! demain! qu'allons-nous faire? s'écria Daniel.

—Ce que nous allons faire? Rien du tout.

—Comment, rien? Laisseras-tu la lettre du père de Judith sans réponse? Un pareil affront? Ce serait mê-

me envers des étrangers, un grave oubli des convenances.

—Crois-tu donc, Daniel, que parce qu'il plaît à M. de Laugemarck de m'écrire, je me priverai de porter demain mes cadeaux au Repos de la Forêt? Après demain j'irai faire une visite à Judith, et l'annonce de cette visite est la seule réponse que le messager emportera avec lui.

—Et pas d'excuse?

—Quelle excuse?

—Je ne sais pas, moi, n'importe laquelle; cela serait du moins plus poli qu'un simple refus.

—Eh bien, Daniel, écris toi-même la réponse, et mets-y ce que tu voudras.

—Si je donnais pour prétexte que tu es indisposé, et que tu iras la voir dès que tu seras rétabli?

—C'est bien.

Daniel écrivit la lettre et la soumit à son jeune maître. Celui-ci la signa, la scella de son sceau, et pria son ami de la remettre lui-même au messager.

Le lendemain, le jeune seigneur de Staden s'était levé de très bonne heure. Lorsque son ami vint le rejoindre, il y avait longtemps qu'il se promenait dans sa chambre avec impatience.

—Daniel, j'ai pensé à notre visite à Jacobszone; maintenant qu'il nous connaît, nous n'avons plus besoin de nous cacher, et nous pouvons aller avec nos chevaux jusque là.

—En effet, mais nos gens?

—Nous n'avons pas besoin de suite; nous irons seuls. Tu porteras le hanap et moi la chaîne d'or. Les chevaux sont-ils sellés?

—Il est encore beaucoup trop tôt, répondit son ami en souriant. En partant un peu avant dix heures, nous arriverons bien à temps.

—Tu crois, Daniel? mais nous pourrons causer un peu avec notre hôte avant de nous mettre à table.

—Mon pauvre Walter, dit Daniel en secouant la tête, que tu oublies légèrement tes promesses! Ne m'as-tu pas répété plusieurs fois que tu voulais abréger autant que possible ta dernière visite au Repos de la Forêt? Et maintenant, si je t'écoutais, nous partirions deux heures trop tôt.

—C'est vrai, je suis déraisonnable, mon ami.

—Tu m'inquiètes, Walter, cette visite sera bien la dernière n'est-ce pas? si je devais en douter, je refuserais fermement de t'accompagner.

—Voici ma main, Daniel; je te donne ma parole que ma résolution est irrévocable.

—Merci, mon ami, tu me tranquilises.

—Maintenant, Daniel, veille à nos apprêts et ne manque pas de m'avertir dès que le moment sera venu.

Si longue que l'attente parut à notre héros, l'heure du départ sonna enfin. Daniel vint lui dire que les chevaux étaient prêts.

Walter le suivit. Tous deux sautèrent en selle et sortirent du château.

A peine avaient-ils atteint la grande route d'Ypres, qu'ils virent venir de loin un carrosse escorté par un cavalier. Ils ne pouvaient, à pareille distance, distinguer les personnes qui étaient dans la voiture; mais un pressentiment désagréable poussa Walter à s'arrêter pour regarder.

—Ciel! s'écria-t-il bientôt, c'est le carrosse du sire de Laugemarck. Le cavalier est Otto, et vois dans la voiture, ce chaperon rouge. C'est celui de Judith. Ils n'ont pas ajouté foi à ma réponse, et ils viennent s'assurer de mon indisposition.

—Allons à leur rencontre, Walter, ils nous ont peut-être reconnus.

—Non, non, dans le bois! En avant, en avant!

Il éperonna son cheval et s'élança, suivi de son ami, dans un chemin de traverse qui se perdait, après de nombreux circuits dans la profondeur de la forêt.

Lorsque la voiture fut arrivée à cet endroit de la route, le cavalier d'escorte arrêta son cheval et regarda avec une attention particulière, dans la direction qu'avaient prise les deux amis.

Cette halte le retint un peu en arrière.

Une voix lui cria du fond de la voiture :

—Otto, que vois-tu donc, pour regarder avec tant de soins de ce côté?

Le cavalier revint près du carrosse qui continuait à rouler.

—Mon père, répondit-il, n'avez-vous pas aperçu deux cavaliers sur des chevaux noirs?

—Non, mon fils.

—Et vous, Judith?

—J'ai vu en effet deux paysans à cheval traverser la route, répondit la jeune fille; mais en quoi cela peut-il vous intéresser?

—Des paysans, dites-vous, ma sœur? Fasse Dieu que vous ne vous trompiez pas. Un de ces paysans m'a paru ressembler fort à Walter Van Staden, et l'autre à son ami Daniel Van Vallenare.

—Quelle idée folle! s'écria Judith en souriant avec ironie, mais pâlissant cependant sous le coup d'une secrète inquiétude. Le croyez-vous capable de faire un pareil affront à notre père?

—Qui sait? ma sœur; sa conduite envers nous justifie presque cette supposition blessante.

—Mais Walter peut être rétabli, objecta le vieux chevalier, et dans ce cas il aura pu se mettre en route pour Laugemarck.

—Pourquoi, alors, nous éviterait-il comme un malfaiteur? riposta Otto.

—Allons, allons, ce que vous vous imaginez est im-

possible, mon fils. C'étaient sans doute des paysans, comme dit Judith.

—Je ne suis pas certain de les avoir reconnus dit Otto; c'est une pure supposition, qui ne laisse pourtant pas de m'inquiéter; mais nous le saurons bientôt.

—Fouettez vos chevaux et marchez plus vite, dit-il au cocher.

Moins d'un quart-d'heure après, la voiture traversait le pont de Staden et s'arrêtait dans la cour d'honneur.

Plusieurs valets, le majordome en tête accoururent pour aider les arrivants à descendre.

Immédiatement Otto demanda si Walter était au château.

—N'avez-vous donc pas vu mon maître, seigneur? Il vient de sortir à cheval avec messire Daniel, dans la direction de la route d'Ypres, et il devait nécessairement vous rencontrer.

—N'a-t-il pas dit où il allait?

—Non, seigneur; sans doute il est allé faire une courte promenade, car il n'a voulu aucune suite.

Otto éloigna d'un geste les domestiques, et prit à part son père et sa soeur.

Le vieux seigneur de Laugemarck baissa la tête avec découragement; Judith avait les larmes aux yeux, mais ses lèvres tremblaient de dépit. Otto grinçait des dents, et serrait convulsivement les poings.

—Je vous en conjure, mon père, dit-il d'une voix rauque et étranglée, contenez votre colère, et vous ma soeur, votre chagrin. Ne vous trahissez pas en présence de ces valets, ils s'amuseraient de notre confusion. Il y a dans l'incompréhensible conduite de messire Walter un mystère que je veux pénétrer. Suivez mon conseil; faites bon visage, remontez en voiture et retournez à Laugemarck. Je suivrai les traces de Walter et le découvrirai, fût-il en enfer! Je saute à cheval; ne vous inquiétez-vous pas de moi; dans une heure ou deux je

viendrai vous dire si nous nous sommes trompés, ou si nous devons tirer vengeance d'un affront. A bientôt.

Il remonta sur son cheval d'un air souriant, donna une pièce d'argent au valet qui l'avait tenu, et franchit la porte, très calme en apparence.

Mais une fois dehors il piqua des deux et partit comme un trait, jusqu'à l'endroit de la route d'Ypres où il avait vu disparaître les deux cavaliers.

Là, il examina un instant le sentier qui semblait se perdre dans la forêt entre les arbres. Sur le sol humide et sablonneux, deux chevaux avaient laissé des empreintes profondes qui permettaient de les suivre sans peine.

Otto poussa un cri de joie farouche, et poussa son cheval dans le sentier en se baissant de temps en temps pour voir s'il ne perdait pas la piste.

Il avança ainsi pas à pas, car à certains endroits le sentier était couvert d'une herbe épaisse où les sabots des chevaux avaient laissé des traces moins visibles; aussi fut-il plus d'une fois obligé de mettre pied à terre pour explorer le terrain de plus près.

Plus loin, à un carrefour de la forêt, il remarqua que les cavaliers s'étaient arrêtés et avaient tourné plusieurs fois leurs chevaux, comme pour retrouver leur chemin. Enfin, après une exploration plus minutieuse, il découvrit qu'ils avaient pris la direction du sud-ouest. Cette nouvelle piste le mena sur une grande route, où les empreintes des pas, plus éloignées les unes des autres, lui prouvèrent que les cavaliers débarrassés des branches et des broussailles, avaient pris une allure plus rapide. Poussé par son impatience, il mit aussi son cheval au trot, et courut pendant une demi-heure. Mais alors il s'aperçut tout à coup qu'il avait perdu leurs traces.

Il rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où il crut retrouver les empreintes du sabot des chevaux. Il les

suivit de nouveau, mais avec plus de difficultés, car les traces laissées par sa propre monture le faisaient souvent hésiter.

Il finit par se convaincre qu'à l'endroit où il se trouvait les deux cavaliers avaient quitté subitement la grande route. Mais par où? Nul sentier ne l'indiquait; le chemin était bordé des deux côtés par un bois épais.

Il était là, indécis et dépité, se frappant le front pour trouver un moyen de sortir d'embarras, lorsqu'il entendit tout à coup, à une courte distance, le bruit d'une hache sur un arbre. Il y avait donc des bûcherons dans le voisinage.

Tenant son cheval par la bride il pénétra dans le fourré et appela l'homme qu'il voyait de loin à l'ouvrage.

Celui-ci s'approcha, ôta respectueusement son bonnet, et demanda:

—Que désirez-vous, seigneur?

—Dites-moi, mon brave homme, sur quelle seigneurie suis-je ici?

—Sur la seigneurie de Woumen, messire.

—Dans le silence de la forêt on perçoit les moindres bruits; n'avez-vous pas entendu tout à l'heure deux cavaliers passer sur cette route?

—Sans doute, messire; je les ai même vus, car j'étais tout près du chemin. Je les connais bien.

—Vous les connaissez? s'écria Otto sans chercher à dissimuler sa joie.

—C'est-à-dire, messire, je ne connais pas le nom de ces chevaliers, mais je les ai déjà vus deux ou trois fois passer par ici.

—Ah! ce sont des chevaliers?

—Tenez, messire, si vous aviez comme eux pénétré dans la forêt là-bas, par ce sentier qu'on voit à peine, vous auriez infailliblement atteint l'endroit où ils lais-

sent d'ordinaire leurs chevaux et leurs gens pour aller à pied au Repos de la Forêt.

—Le Repos de la Forêt? qu'est-ce que c'est que cela? demanda Otta de plus en plus intrigué.

—C'est une petite métarie qui appartient aux bénédictins de Merchem. Là, demeure un vieil homme d'armes qui vit séparé du monde entier.

—Seul?

—Non, il a une sœur avec lui, et...

—Une sœur? Une jeune sœur?

—De cinquante ou soixante ans, messire... puis encore un vieux domestique muet, et une fille de seize ou dix-sept ans, peut-être davantage; mais elle est délicate comme la fille d'un seigneur.

—Et jolie?

—Ce mot n'en dit pas assez, messire, il ne lui manque que des ailes pour être un ange... et bonne, et aimable!...

Un sourire aigre contracta les lèvres d'Otto; mais il contint la rage qui le possédait, et demanda avec un calme apparent:

—Comment sont ces deux chevaliers? Vieux et forts, n'est-ce pas?

—Oh! non, messire, ils sont tous deux encore jeunes. L'un des deux, le plus jeune, a des yeux noirs très brillants, et une figure ouverte.

—C'est lui! grommela Otto à part lui. Et ces deux chevaliers sont en ce moment à la métairie du Repos de la Forêt?

—Je n'en suis pas certain, messire, mais si vous désirez le savoir, ce n'est qu'à cinq minutes d'ici. Voulez-vous que j'y aille? Je viendrai vous dire sur le champ s'ils y sont. Les habitants ont très bon coeur. Ils me connaissent, car je vais souvent leur demander à boire, et jamais ils ne me refusent.

Après un moment de réflexion Otto mit la main

dans sa poche et en retira une poignée d'argent qu'il montra au bûcheron en disant:

—Tenez, l'homme, tout cela est pour vous si vous voulez faire ce que je vais vous dire. Vous irez jusque-là: vous entrerez sans frapper; vous demanderez à boire; mais remarquez bien tout ce qui s'y passera et ce que chacun fera. Puis revenez me dire fidèlement et en secret ce que vous aurez vu.

—Est-ce bien tout, messire? demanda le bûcheron en jetant un regard de convoitise sur les pièces d'argent. Et vous me donnerez tout ça?

—Tout.

—Je cours. Attendez-moi, messire, je reviens à l'instant.

Lorsque Otto se trouva seul, il donna un libre cours à sa fureur. Perfide, lâche, traître, s'écria-t-il d'une voix altérée par la colère, et il tira même son épée du fourreau, comme pour frapper son ennemi invisible.

Au bout d'un quart d'heure le bûcheron revint.

—Eh bien, sont-ils là? cria Otto de loin

—Ils y sont, messire.

—Et qu'avez-vous vu?

—Des choses que je ne comprends vraiment pas, répondit l'homme en secouant la tête.

—Parlez, j'écoute.

—Je suis entré sans frapper, comme vous me l'avez dit, messire. Il y avait fête à la métairie. La table était couverte de mets choisis et de gobelets de vin. Toutes les personnes présentes étaient en joie et riaient...

—Mais le jeune chevalier?

—Le plus jeune était assis à côté de Bertine...

—Ah! elle s'appelle Bertine?

—Et il était en train de lui attacher autour du cou une chaîne d'or si belle, si riche!...

—Et elle, que faisait-elle?

—Bertine? Elle riait, messire, elle était joyeuse. Je le crois bien: un cadeau princier!

—Voilà l'argent promis, dit Otto; j'en sais assez, ne dites rien de ce qui s'est passé entre nous. Si vous savez vous taire, je vous en donnerai encore autant plus tard? Où demeurez-vous?

—A Merchem, messire, près de l'église Martin, dit le bûcheron; mais je travaille presque toute l'année dans le bois.

—C'est bien. Taisez-vous, et vous me reverrez.

Otto ramena son cheval sur la route, s'élança en selle, et donna un si furieux coup d'éperon que l'animal partit en hennissant.

Au bout d'une heure, après avoir demandé son chemin à différentes reprises, il arriva enfin à Laugemarck, trempé de sueur, le visage contracté, et parut à l'improviste dans le salon où son père et sa soeur l'attendaient avec anxiété.

—Honte! Honte sur nous! s'écria-t-il. Mesire Walter Van Staden oublie sa naissance, son honneur, son devoir. Malheur, malheur sur vous, ma pauvre soeur! le lâche vous oublie, vous, sa fiancée, auprès d'une créature de basse extraction, et il lui a fait un cadeau dont une princesse serait fière.

—Quoi! que dites-vous? s'écria Judith en levant ses mains tremblantes. Une créature de basse extraction?

—Oui, oui, l'amour qu'il vous refuse, il le donne à une fille du peuple!

Un cri déchirant retentit, et Judith tomba évanouie sur sa chaise.

Son père et son frère oublièrent un instant leur colère pour lui porter secours. Otto accourut avec un bassin d'eau froide et voulut lui mouiller le front. Mais au même instant la jeune fille rouvrit les yeux et murmura d'une voix sourde:

—Vengeance, vengeance!

—Oh! consolez-vous, ma soeur, vous serez vengée, dit Otto; je provoquerai le perfide en champ clos; je suis fort et adroit, je lui fendrai la tête; tout son sang ne suffit pas pour laver notre injure.

Judith se mit à sangloter et des torrents de larmes ruisselèrent sur ses joues.

—O ciel! s'écria-t-elle. Walter, mourir par vos mains? lui qui doit devenir mon époux, non, non je veux, je veux être sa femme.

Otto allait essayer de lui faire comprendre l'insanité de ses paroles, lorsque tout à coup un valet entra dans l'appartement.

On lui montra la porte avec colère, mais il dit, les larmes aux yeux:

—Messire, il vient d'arriver de la Cour un héraut d'armes qui désire vous parler sur-le-champ. Hélas! il apporte une terrible nouvelle: notre gracieux duc Philippe est mort hier!

Et ces mots: "le duc est mort! le duc est mort!" résonnèrent comme un cri de deuil à travers le salon.

IV

Ce jour-là et le lendemain on ne parla, au Repos de la Forêt, que de la douceur et de l'amabilité du jeune Seigneur de Staden, et à la prière de Bertine on tira vingt fois de l'armoire ses riches cadeaux, pour les admirer de nouveau.

La joie exaltée de sa fille et la chaleur avec laquelle elle ne cessait de chanter ls louangs de Walter finirent par inquiétr Jacobszone. Il se rappela que pendant le repas de fête il avait surpris plusieurs fois les regards du jeune homme fixés sur Bertine avec une expression rêveuse qui trahissait peut-être un sentiment plus vif et plus profond que l'amitié.

Cette supposition si vague qu'elle fût, le fit réfléchir, elle ne blessait pas seulement sa juste fierté; elle effrayait son coeur de père, car une pareille inclination, si elle existait réellement, ne pouvait apporter à son enfant que le chagrin ou le déshonneur.

Petit à petit cette idée s'était fortifiée en lui, et elle eût troublé son repos, si une nouvelle inattendue ne fût venue tout à coup imprimer à ses pensées une autre direction.

Un chasseur de Merchem, passant auprès de sa maisonnette, apprit à Jacobszone que depuis deux jours le duc Philippe était mort. Il n'y avait pas à en douter, des messagers de la cour parcouraient le pays pour répandre cette nouvelle.

Il est facile de comprendre l'effet qu'elle produisait chez Jacobszone et sa famille... Il faisait nuit noire

depuis plus d'une heure qu'ils étaient encore assis tous ensemble autour d'une table, causant et délibérant à la lumière d'une petite lampe.

Kathelyne était d'avis que Jacobszone se rendît immédiatement à Bruges pour parler au comte Charles qui allait monter sur le trône. Les méchants sires de Croy allaient sans doute être chassés de la Cour, et le nouveau souverain rendrait ses faveurs à tous ceux qui avaient souffert pour l'amour de lui.

Mais, pour différentes raisons, Jacobszone était d'avis de se tenir tranquille pendant quelque temps encore. En effet, son bannissement n'était pas levé et s'il se montrait à Bruges en ce moment, on pouvait le punir, même de la mort; les cérémonies funèbres en l'honneur du duc défunt devaient durer plusieurs jours, pendant lesquels on ne pourrait approcher du comte de Charolais. Qui sait si ce n'était pas au coeur de la Hollande qu'il recevrait la nouvelle de la mort de son père? Dans cette dernière supposition, le chercher à Bruges maintenant était une peine inutile, et peut-être les sires de Croy y étaient-ils encore tout-puissants.

Bertine, qui n'avait plus de raisons de cacher les promesses qu'elles avaient obtenues du châtelain de Staden leur affirma que Walter ne manquerait pas de faire immédiatement tous ses efforts auprès du nouveau duc pour obtenir la grâce de Jacobszone et lui faire rendre son commandement.

—Tu comptes probablement trop sur le seigneur Walter, mon enfant, dit Segher Jacobszone. Il est si jeune encore! A-t-il bien assez d'influence pour obtenir du nouveau duc une si complète réparation?

—Mais, mon père, avez-vous donc oublié qu'il a été le page du comte Charles, qui lui témoignait beaucoup d'affection? et ne savez-vous pas mieux que personne

que le père de messire Walter était un ami particulier du comte.

—J'ai un doute, Bertine! le seigneur Walter prendra-t-il ma défense avec assez de chaleur?

—O mon père, quelle pensée! s'écria la jeune fille. Messire Walter se jetterait dans le feu pour vous, s'il le fallait, tellement il vous estime et vous aime. Il n'aura point de repos qu'il ne vous ai fait rétablir dans votre commandement. Dieu soit loué, tous nos chagrins sont passés; l'existence la plus heureuse nous sourit... mais vous semblez douter encore?

—C'est que je me demande, Bertine, pourquoi le sire Van Staden ne nous a pas apporté lui-même la nouvelle qu'il sait si importante pour nous. Il est venu ici nous parler de choses bien moins intéressantes.

—En effet, c'est ce que j'ai pensé aussi, dit la vieille Kathelyne.

—Cependant, murmura Bertine, je suis convaincue de la parfaite sincérité de messire Walter. Ce qu'il m'a promis, il le tiendra.

—Dieu veuille que tu ne te trompes pas, mon enfant!

—C'est mal à vous, mon père, de vous défier de lui. J'avoue que je m'étais demandé aussi pourquoi il n'est pas venu nous annoncer le grand événement. Mais peut-être n'en a-t-il pas eu le temps. Qui sait si demain il ne reviendra pas nous apprendre...

Elle se tut tout à coup, comme pour écouter un bruit lointain.

—Eh! qu'est-ce que cela? murmura-t-elle; et ses yeux s'animèrent.

—Des pas de chevaux! dit Jacobszone.

—C'est lui, s'écria Bertine. Il est si pressé qu'il vient pendant la nuit.

On frappa à la porte.

—Walter, messire Walter! s'écria la jeune fille en

s'élançant pour le recevoir... mais à peine eût-elle ouvert la porte qu'elle recula en poussant un cri de terreur.

Une douzaine d'hommes masqués ou le visage noirci, armés des pieds à la tête firent irruption dans la chambre. Jacobszone sauta sur sa hache mais avant qu'il eût le temps de la lever, il fut saisi par une foule de mains, et jeté à terre. Jean, malgré sa résistance désespérée, fut également terrassé, et, en un clin d'oeil, les deux vieillards furent garottés et réduits à l'immobilité, Kathelyne fut laissé libre; la pauvre femme s'était évanouie de frayeur.

Aucun des hommes masqués n'avait prononcé une parole; on n'entendait que les cris: mon père! mon père! au secours! à l'aide... mon enfant, ma pauvre enfant! et les sons inarticulés du domestique muet.

Pendant que les uns réduisaient les deux vieillards à l'impuissance, les autres s'étaient emparés de Bettine et l'entraînaient dehors malgré sa résistance. On la plaça sur un cheval devant un cavalier qui la tint si serrée qu'elle ne pouvait bouger.

Pour plus de sûreté on la lia à la selle avec des cordes; et comme elle faisait retentir la forêt de ses cris, on lui enfonça un bâillon dans la bouche. Après quelques efforts convulsifs pour rompre ses liens, elle tomba en syncope. Alors le cavalier qui la tenait lui retira son bâillon.

Les autres ravisseurs conduisaient leurs chevaux par la bride, car il faisait si noir qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi, et le chemin qu'ils suivaient traversait le plus épais de la forêt.

Ils avaient marché pendant cinq ou six minutes dans le plus profond silence, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup et tirèrent leurs épées en entendant une bruit qui ressemglait au grognement d'une bête fauve.

L'un d'eux reçut à l'improviste un coup de hache

sur l'épaule, et poussa un cri de terreur, mais immédiatement après on entendit une sorte de rugissement sourd, pareil à un râle, et l'agresseur tomba sans mouvement sur le sol.

Les ravisseurs entourèrent leur camarade et examinèrent sa blessure autant que le permettait l'obscurité de la nuit. Mais il leur fut aisé de s'assurer que la hache n'avait pas traversé la cotte de mailles de l'homme d'armes et qu'il n'avait qu'une forte contusion à l'épaule.

Ils jetèrent de côté le corps de l'inconnu et continuèrent leur chemin à travers le bois.

Un peu plus loin ils s'arrêtèrent à un endroit moins couvert d'arbres, et délibérèrent à voix basse sur ce qu'il leur restait à faire.

—Vous comprenez, dit l'un d'eux que si nous continuons à marcher en troupe, on suivra facilement demain la trace des pas de nos chevaux, et nous serons découverts tout de suite. C'est pourquoi je vais poursuivre ma route avec Stephen et Didier; vous autres, dispersez-vous à droite et à gauche dans le bois, et revenez chacun par des chemins différents. Il n'y a plus de danger maintenant, nous conduirons bien la prisonnière où elle doit être.

Cet ordre fut exécuté. Trois cavaliers suivirent le chemin commencé, avec la jeune fille évanouie. Les autres se dispersèrent en silence dans des directions opposées.

Bientôt Bertine reprit l'usage de ses sens; le premier signe de vie qu'elle donna fut un cri de détresse: "Mon père, mon père, mon pauvre père!..."

Son cavalier lui mit sa main rude sur la bouche et lui dit à l'oreille:

—Ecoute bien, ma belle, ce que je vais te dire: Ne crie plus, ou je te remets le bâillon, au risque de t'étouffer! Si tes cris pouvaient t'amener du secours ou

nous mettre en danger, je te percerais sans pitié de mon épée... Ne crains rien, nous ne te ferons pas de mal. Mais si tu recommences à faire du bruit, le bâillon!

La malheureuse Bertine, portant ses mains à ses yeux, se mit à pleurer amèrement.

En entendant ses sanglots, l'homme qui la tenait finit par être pris de pitié; il se pencha à son oreille et lui dit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre consolant:

—Allons, pauvre fille, ne te désespère pas ainsi. Peut-être ton lot ne sera pas aussi cruel que tu sembles le craindre.

Bertine ne répondit pas.

—Tu peux parler à voix basse. Mais au moindre cri je te l'ai dit... tu comprends? c'est mon devoir.

—Ah! quelle faute ai-je commise? que veut-on faire de moi! Où me conduisez-vous? balbutia-t-elle.

—Ce sont des questions auxquelles je ne puis répondre. Mais ne pleure pas si amèrement; cela ne peut te servir à rien.

—Ah! que m'importe à moi? mais j'ai un vieux père... hélas! il mourra d'inquiétude et de douleur. On ne l'a pas blessé, n'est-ce pas, messire?

—Non, non, on l'a garrotté, voilà tout.

—Et ma tante Kathelyne?

—La vieille femme? Elle est tombée en syncope. Quand elle reviendra à elle, elle délivrera ton père.

—O Dieu protégez mon pauvre père! s'écria-t-elle. Seigneur, seigneur! ne le laissez pas mourir de désespoir.

—Paix, paix! tais-toi, ou sinon le bâillon!

A cette nouvelle menace la malheureuse jeune fille frémit de tous ses membres; car elle avait été presque étouffée, et le bâillon lui inspirait une frayeur extrême. Elle se tut et comprima ses sanglots, mais ses larmes continuèrent à couler avec abondance.

Parfois elle ouvrait les yeux, et tâchait de distinguer quelque chose dans les ténèbres qui l'enveloppaient.

Il faisait si noir qu'elle ne se fût pas même aperçue qu'on s'enfonçait de plus en plus dans le bois, si les cris des oiseaux de nuit et le bruissement des branches ne le lui avaient laissé deviner.

Elle pensait moins au sort qui l'attendait qu'à l'anxiété de son pauvre père.

De temps en temps l'image de Walter s'offrait à son esprit, et elle se demandait s'il ne verserait pas aussi quelques larmes lorsqu'il apprendrait son malheur.

Après une marche d'une couple d'heures, les cavaliers s'arrêtèrent, et celui qui portait Bertine lui dit:

—Fais attention à mes paroles: notre voyage touche à sa fin. Je devrais te remettre ce mouchoir sur la bouche, mais j'ai pitié de toi. Promets-moi, sur ta vie, de garder le silence comme si tu étais muette.

—Je le promets! bégaya la jeune fille épouvantée.

—Si tu manques à ta promesse, j'ai ordre de t'enfoncer ma dague dans la gorge, et ton pauvre père pleurera ta mort.

—Ah! je serai muette.

—Eh bien, tiens ta promesse, et ne t'effraie pas tout à l'heure quand on te mettra un bandeau sur les yeux car tu ne dois pas savoir où tu passeras le reste de la nuit.

Bertine frémit d'une angoisse mortelle et ne souffla plus mot.

Pendant quelque temps les chevaux continuèrent leur route; puis la jeune fille à demi morte, fut détachée et posée à terre.

On lui banda les yeux, et deux hommes la soulevèrent dans leurs bras et la portèrent très loin. Elle sentit qu'ils montaient des degrés, puis qu'ils redescendaient. Au bruit des pas de ses porteurs elle devina qu'ils traversaient un long couloir voûté, au bout du-

quel ils descendirent encore un très grand nombre de marches.

Enfin une lourde porte grinça sur ses gonds; les porteurs s'arrêtèrent et lui ôtèrent son bandeau. Mais elle eût beau promener son regard à droite et à gauche pour tâcher de reconnaître où elle était, elle ne vit rien. Il faisait noir comme au fond d'une tombe.

Celui qui l'avait porté sur son cheval lui prit la main et la mena quelques pas plus loin en disant:

—Tâte avec ton pied. Il y a de la paille par terre. Cette nuit personne ne troublera ton repos. Tâche donc de dormir jusqu'au matin. Adieu, pauvre fille; Dieu ait pitié de toi!

La porte grinça de nouveau sur ses gonds, le pène de la serrure s'enfonça dans la pierre, et les hommes disparurent.

Bertine demeura longtemps le front appuyé contre la froide muraille du caveau en pleurant à chaude larmes. Elle soupirait, elle gémissait, elle appelait son père, elle invoquait le secours du ciel, mais sa voix n'avait aucun écho, et ne dépassait pas les murs de sa prison. Alors elle s'affaissa sur la paille humide en poussant un cri de désespoir, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Pendant de longues heures elle resta immobile dans les ténèbres. Des visions effrayantes passaient devant ses yeux. Elle voyait son père en pleurs errant autour de sa maisonnette et redemandant sa fille à grands cris: elle le voyait s'arrachant les cheveux, se livrant au désespoir, et l'entendant crier; "Bertine! Bertine, mon enfant!" et sa voix déchirante la faisait frémir d'effroi et de pitié.

Les forces humaines ont des bornes. Il vint un moment où l'infortunée jeune fille épuisée et n'avant plus de larmes, s'étendit sur la paille et tomba dans un profond mais pénible sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla il devait faire jour depuis longtemps, car une vive lumière passait à travers l'étroite meurtrière pratiquée dans la muraille de son cachot à une quinzaine de pieds du sol.

Elle put voir alors dans quelle espèce de prison elle se trouvait, et cette vue la fit frissonner.

La pièce était vaste et ronde, comme si elle formait la base d'une tour. Une eau boueuse suintait le long des murs, qu'elle rayait de taches vertes; mais ce qui l'effraya surtout, c'étaient des chaînes avec des colliers de fer, suspendus çà et là aux murailles. Elle en compta six, et sous chacune d'elles une pierre carrée qui avait servi de siège et peut-être de lit aux malheureux prisonniers. Ces pierres étaient visiblement creusées par un long usage.

D'autres victimes avaient donc habité avant elle cet affreux cachot et mouillé le sol de leurs larmes... qu'étaient-elles devenues, et qu'allait-on faire d'elle même?

Cette pensée lui arracha un cri d'angoisse. Elle tomba à genoux, leva les mains au ciel, et s'écria:

—Dieu juste, Dieu miséricordieux, du haut du ciel jetez un regard sur moi. Qu'ai-je fait contre vous ou contre mon prochain, pour souffrir ainsi? Je n'en sais rien. Toute ma vie j'ai béni votre saint nom et observé vos commandements. Oh! pitié, pitié pour un pauvre vieillard, pour mon malheureux père! grâce pour son innocente enfant!

Elle entendit mettre la clef dans la serrure et se leva convaincue qu'un grand danger approchait.

La porte s'ouvrit et une vieille femme entra, portant une cruche d'eau et un morceau de pain noir. Cette femme était misérablement vêtue; les traits de son visage étaient durs, et ses joues creusées de rides profondes; de petits yeux noirs brillaient sous ses épais sourcils.

Bertine dressée sur son séant la regardait avec étonnement, ne sachant ce qu'elle devait espérer d'elle.

Sans dire un mot la vieille s'approcha du lit de paille, posa la cruche à côté et le pain dessus et toujours silencieuse, reprit le chemin de la porte. Mais Bertine s'élança à ses pieds, et leva les bras vers elle en s'écriant :

—Qui que vous soyez, prenez pitié de moi! Vous êtes femme, mère peut-être. Si vous voyiez votre enfant jetée ainsi au fond d'un cachot; votre coeur n'en serait-il pas déchiré! J'ai un pauvre père, je suis innocente...

—Inneocente? grommela la vieille femme en secouant la tête; innocente! vous? non; non vous devez avoir commis quelque méfait qui crie vengeance! Demandez à Dieu pardon, et espérez que vos souffrances vous feront trouver grâce devant lui.

—Mais oui, je suis innocente, femme! Je n'ai fait aucun mal! soupira Bertine. Je vous en conjure, dites-moi de quoi l'on m'accuse.

—Je n'en sais rien; mais il faut que ce soit quelque chose d'affreux.

—Va-t-on me laisser dans cet horrible cachot? Oh! la nuit, l'épouvantable nuit!

Et en parlant, elle se tordait les mains de désespoir.

—Il m'est défendu de vous parler, dit la vieille. Tenez-vous tranquille. Tous ces gémissements ne peuvent changer votre sort. Je reviendrai ce soir vous apporter de la paille fraîche, car j'ai compassion de vous. Vous êtes si jeune!

Et elle sortit après ce peu de mots.

Bertine se jeta sur la paille en sanglotant.

—Ne plus revoir le soleil!... Ne plus revoir mon père ni ma tante Kathelyne, ni Jean... ni messire Walter... Mourir dans cette noire prison, sans qu'ils en sachent rien!... Ne les retrouver qu'au ciel!...

J'ai commis un crime!... Quel crime! O mon père, si vous pouviez voir notre pauvre Bertine... mais non, non, vous en mourriez de douleur.

Elle continua à pleurer et à gémir jusqu'au moment où la porte de la prison se rouvrant avec bruit livra de nouveau passage à la vieille femme.

—Grande nouvelle, dit-elle.

—Vous venez me délivrer?

—Non, pas cela. Mais peut-être serez-vous libre, on ne peut pas savoir. Vous allez paraître devant une personne qui peut beaucoup pour votre salue, si elle veut vous être favorable.

—Dieu soit loué! Est-ce une femme?

—C'est mademoiselle Van Laugemarck.

—Laugemarck? A deux heures de marche de la maison de mon père? suis-je donc à Laugemarck?

—Vous êtes sous une tour de château... Ecoutez, malheureuse jeune fille; par pitié je veux vous donner un bon conseil: Mademoiselle Judith Van Laugemarck est très bonne et très douce pour qui sait gagner ses bonnes grâces. Essayez de lui plaire, montrez-vous humble, flattez-la si vous en trouvez l'occasion. Si elle veut dire un mot en votre faveur à son père, on vous pardonnera beaucoup de choses, peut-être sortirez-vous de ce cachot, qu'on ne quitte pas ordinairement sans... mais je suis une bavarde. De quoi vais-je parler, au lieu de vous consoler? Venez, suivez-moi, les choses se passeront peut-être mieux que vous ne croyez.

Bertine la suivit et monta derrière elle l'étroit escalier de pierre qui s'élevait en spirale du fond du souterrain. Elles traversèrent un long corridor au bout duquel la vieille ouvrit une porte, et elles pénétrèrent dans une salle où une noble dame somptueusement vêtue était assise dans un fauteuil.

—Approchez-vous de mademoiselle; moi je reste à la porte, dit la geôlière.

Bertine vit avec joie qu'un sourire entr'ouvrait les lèvres de la noble dame. Ce sourire avait bien quelque chose d'amer, mais la pauvre fille se raccrochait à chaque lueur d'espérance comme à une planche de salut. Elle s'avança vers la noble dame, se laissa tomber à genoux et tendit les mains vers elle en s'écriant:

—O madame, soyez miséricordieuse; je vous bénirai toute ma vie. Je suis une malheureuse innocente! Des hommes cruels m'ont arrachée cette nuit de la maison de mon père. Vous seule, madame, êtes mon espoir et mon refuge. Voyez, je me traîne à vos pieds. Ayez pitié de moi, de mon triste sort! Grâce, grâce!

Judith jeta sur Bertine agenouillée un regard étrange. Sans doute la rare beauté de la jeune fille l'étonnait. Un frisson de colère et d'envie parcourut ses membres; mais elle cacha son trouble et dit d'une voix presque douce:

—Levez-vous, prenez cette chaise, asseyez-vous en face de moi. Plus près. On vous accuse d'un crime qui serait indigne de tout pardon, si vous l'aviez commis.

—O madame, cette accusation est fausse; on vous a trompée.

—C'est précisément ce que je désire savoir. Etes-vous prête à répondre à mes questions.

—Parlez, madame, je suis votre humble servante.

—Et vous serez franche et sincère?

—Franche comme si vous étiez ma mère, sincère comme la vérité même.

—Ma faveur est à ce prix, ne l'oubliez pas.

—Comment pourrais-je l'oublier? Je n'ai d'espoir qu'en vous.

—Eh bien, répondez-moi donc... Vous habitez une petite métairie dans la forêt, sous Merchem, et vous vous nommez Bertine?

—Oui, madame.

—Deux jeunes chevaliers venaient quelquefois vous voir, qui étaient-ils?

—L'un était messire Walter Van Staden...

Les yeux de Judith étincelèrent.

—Je le sais, interrompit-elle. Et son compagnon était messire Daniel Van Vallenare. Mais que venaient faire chez vous ces chevaliers?

Bertine hésita:

—Vous n'osez pas le dire! s'écria Judith avec un sourire de triomphe.

La jeune fille la regarda avec crainte et balbutia:

—Ce qu'ils venaient faire, madame? La première fois ils s'étaient égarés dans la forêt, et le hasard les conduisit sous notre toit, mais comme mon père était absent, ils sont revenus une seconde fois pour le remercier de l'hospitalité que ma tante Kathelyne et moi nous leur avions offerte, comme c'était notre devoir...

—Et la troisième fois?

—Ces seigneurs avaient lié connaissance et amitié avec mon père. C'était sa fête, et ils ont voulu la célébrer.

—Ainsi ils ne venaient que par amitié pour votre père? murmura Judith. Ce jour-là, une précieuse ch[illegible] brillait à votre cou. Où aviez-vous pris ce joy[illegible]

—[illegible]ertine avec un sourire où se confon[illegible]raîte et la joie, est-ce là mon crime? Volé? On me soupçonne d'avoir volé?

—Oui, volé; mais ce qu'on vous soupçonne d'avoir volé c'est l'honneur d'une noble famille, et le bonheur d'une dame de haute naissance, dont vous n'êtes pas digne de baiser les pieds.

La pauvre fille tremblait de tous ses membres; l'angoisse lui serra la poitrine. Elle commença à se demander si cette femme n'était pas une impitoyable ennemie.

Judith épiait ces impressions et dit d'un ton moins aigre.

—Prouvez-moi que vous n'êtes point coupable: Je le souhaite sincèrement. Dites, qui vous a passé au cou cette chaîne d'or?

—Lui, madame.

—Qui, lui

—Messire Walter Van Staden... Cela paraît vous fâcher madame? Pourquoi? La chaîne était un cadeau pour mon père... Mon père a servi longtemps sous les ordres du vieux seigneur de Staden, qu'il a accompagné à la guerre et défendu au péril de sa vie. Et pour l'en récompenser, Sir Walter lui a donné cette chaîne à sa fête.

—Et que faisait cette chaîne à votre cou?

—C'était une plaisanterie de messire Walter, madame, il voulait voir, disait-il, l'effet qu'elle ferait au cou d'une femme.

—Une plaisanterie? Vous n'êtes pas franche avec moi.

—Que ma mère m'entende du haut du ciel, répondit Bertine. Je vous dit ce que je crois la vérité.

—Vous paraissez bien naïve encore, en effet, reprit Judith en adoucissant sa voix, et peut-être y a-t-il des choses que vous ne comprenez pas. Je vais vous aider. Dites-moi, ne voyez-vous pas venir messire Walter avec plaisir? Ne pensiez-vous pas à lui? Votre coeur ne battait-il pas à son approche son image ne vous poursuivait-elle pas dans vos rêves?... Répondez-moi.

—Mais comment pouvez-vous savoir tout cela, madame balbutia l'enfant stupéfaite.

—C'est donc vrai?

—C'est vrai, madame; mais il est si bon, si amical, et sa conversation rend mon père si heureux!

—Naturellement! ricana Judith avec un dépit mal déguisé. Quoi d'étonnant qu'un jeune et beau cheva-

lier comme lui fasse impression sur le cœur d'une jeune fille?... Restez sincère. N'avez-vous jamais remarqué, lorsque vous leviez les yeux par hasard, que son regard était fixé sur vous? N'auriez-vous pas juré que ses yeux parlaient une langue mystérieuse, en harmonie avec votre âme?... Vous avez l'air de ne pas me comprendre N'étiez-vous pas émue au son de sa voix? N'avez-vous jamais frissonné à son regard?

Bertine baissait les yeux, elle ne répondait rien, mais elle inclina la tête en signe d'affirmation.

—Impudente! s'écria Judith en laissant éclater sa fureur. Vous l'aimez donc, et il vous aime! Amour criminel entre un chevalier et une créature de basse origine!

—Il m'aime? sir Walter m'aime? s'écria Bertine en levant les yeux au ciel.

—Ah! cela vous réjouit! que la conscience de son amour soit pour vous un éternel remords; qu'elle vous ronge le cœur comme un serpent; car vous ne le reverrez plus, et il ne saura pas où vous êtes.

La noble demoiselle s'était levée pour sortir, mais Bertine, mortellement effrayée par ses cruelles paroles, tomba à genoux, se traîna à ses pieds en pleurant et lui demanda grâce en invoquant son ignorance.

Judith la regarda un instant les lèvres contractées, puis elle répondit d'un ton sarcastique:

—Vous invoquez ma pitié? Il faudrait vous rendre à la liberté, à son amour? Ne savez-vous pas, insensée, aux pieds de qui vous vous traînez? Je suis Judith Van Laugemarck. Messire Walter, à qui vous avez fait oublier les devoirs de son rang, est mon fiancé. Il devait être mon époux. Vous m'avez volé son amour, brisé mon bonheur, empoisonné ma vie! Et j'aurais pitié de vous? Et je vous délivrerais? Non, non, rentrez dans votre cachot, et jetez, en y rentrant, un dernier regard

au soleil, au ciel que vous ne reverrez plus jamais sur votre tête...

Et comme Bertine voulait embrasser ses genoux, Judith exaspérée la repoussa du pied.

—Allez, allez, dit-elle, cacher dans la nuit votre faute et vos remords comme dans une tombe qui ne s'ouvrira plus. Vous qui avez détruit mon bonheur, soyez maudite!

Et elle fit un signe à la vieille femme et sortit de la salle.

La jeune fille anéantie se laissa ramener en prison sans ouvrir la bouche. La vieille la fit asseoir doucement sur la paille, et l'embrassant, murmura à son oreille:

—Pauvre enfant, j'ai tout entendu. Que vous êtes malheureuse! Prenez courage; je reviendrai vous consoler.

Lorsque la geôlière eut refermé la porte, Bertine sentit avec étonnement sur ses joues des larmes qu'elle n'avait pas versées. La vieille avait pleurée de compassion. Elle alla s'asseoir sur une des pierres carrées et repassa dans son esprit effrayé tout ce que lui avait dit Judith Van Laugemarck. Une prison éternelle, et pourquoi? quel était son crime? d'être aimée de messire Walter! Cette idée lui faisait battre le coeur, et un sourire rayonnait à travers ses larmes. Il l'aimait, lui, Walter! Etait-ce bien possible? N'avait-on pas trompé Judith?... Et pourquoi le jeune chevalier fixait-il sur elle un regard si profond?

La jeune fille resta longtemps assise, immobile, comme plongée dans un rêve où un élan de joie traversait parfois les douleurs les plus cruelles. Mais elle revint bientôt au sentiment de sa position, elle pensa à l'affliction de son père, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec un découragement profond

Peu de temps après la vieille femme rentra, et, lui prenant la main :

—Elle est partie, dit-elle, et ne reviendra pas avant le soir. C'est une méchante femme, impitoyable pour ceux qu'elle hait. Elle m'a ordonné d'être cruelle et sans pitié pour vous. Je le lui ai promis, mais ne craignez rien, j'adoucirai secrètement votre sort autant que je le pourrai. Oui, car vous êtes innocente ; et si réellement vous lui avez fait du tort, c'était sans le savoir, n'est-ce pas, malheureuse enfant?

—Soyez bénie pour votre pitié, dit Bertine.

—Je suis mère, et j'ai aussi des enfants, des fils et des filles qui sont déjà grands et n'ont plus besoin de mon aide ; et votre sort me fait penser avec effroi que pareil malheur pourrait aussi leur arriver.

—Mais, bonne femme, croyez-vous qu'il soit possible que je sois condamnée à mourir dans ce cachot?

La geôlière leva les épaules et répondit :

—C'est une chose grave. Il y a peu d'espoir de délivrance pour vous, car s'il est vrai que messire Walter Van Staden, son fiancé, vous aime, comment pouvez-vous espérer qu'elle vous rende la liberté, que messire Walter l'épouse ou non? Ah ! fille infortunée, vous êtes la victime d'une cruelle fatalité.

—Hélas ! hélas ! gémit Bertine.

—Mais ne se trompe-t-elle pas? reprit la vieille. Le sire de Staden vous aime-t-il réellement? L'amitié est tout autre chose que l'amour. Comment vous, qui n'êtes pas de sang noble, vous trouvez-vous en relation avec le seigneur Walter?

La jeune fille lui fit le récit sincère et complet de ce qui s'était passé ; elle ne lui cacha rien, et laissa lire dans son coeur comme dans un livre ouvert.

La vieille femme hocha la tête et dit tristement :

—Oui, il vous aime, il n'y a pas à en douter. Et ne vous a-t-il jamais parlé d'amour?

—Jamais. Pas un mot. La demoiselle seule m'a révélé ce secret. Je ne puis pas le croire encore.

—C'est un grand malheur pour vous, mon enfant; mais pourquoi fermer les yeux à la vérité? Cet amour, dont vous êtes innocente, n'en doit pas être moins regardé par les sires Van Laugenarck comme un crime impardonnable. Vous ne pouvez donc pas espérer qu'ils vous rendent la liberté. Acceptez votre triste sort avec résignation, et puisez du courage et des consolations dans la conviction que Dieu vous récompensera là-haut.

Ces paroles arrachèrent à Bertine des plaintes si douloureuses qu'elles eussent ému un coeur de pierre. Elle se mit à parler de son père en sanglotant, disant qu'il mourrait de désespoir!

Pendant plus d'une heure elle continua à gémir, et remua si profondément le coeur de la vieille femme, que celle-ci déplora amèrement son impuissance à la secourir.

Tout à coup, comme si une pensée soudaine lui traversait l'esprit, elle demanda avec une expression singulière.

—La maison de votre père est située sur le territoire de la seigneurie de Merchem, n'est-ce pas.

—Oui.

—Messire Walter Van Staden est-il un homme de coeur?

—Oui! un noble coeur, j'en réponds s'écria-t-elle.

—Et ceux qui hasarderaient quelque chose pour vous, les défendrait-il et les prendrait-il sous sa protection?

—Oh! certes. ô, bonne âme, ange envoyé par Dieu, laissez-moi espérer que je ne mourrai pas dans ce cachot! Je prierai pour vous et bénirai votre nom jusqu'à ma dernière heure.

—Non, ne comptez pas trop sur moi. Pour tenter

quelque chose en votre faveur, j'ai besoin d'être aidée par d'autres personnes. Et oseront-elles bien le risquer? Prenez courage. Maintenant il faut que je vous quitte; on finirait par se méfier là-haut. Peut-être ne pourrai-je pas sortir du château aujourd'hui ni demain pour chercher l'appui qui m'est nécessaire, mais qu'est-ce que quelques jours quand il s'agit de la délivrance? Ne pleurez pas; ce soir je vous apporterai un peu de viande en cachette.

A ces mots elle sortit, suivie des bénédictions de la jeune fille, revenue tout à coup à l'espérance.

Lorsque Walter, après la fête de Segher Jacobszone, revint dans son château, il y trouva le messager qui venait lui annoncer la mort du duc.

Cette nouvelle inattendue lui causa une joie involontaire car elle lui faisait espérer que le comte de Charolais, qui allait ceindre la couronne ducale, empêcherait son mariage avec Judith Van Laugemarck. Et puis il serait facile maintenant de faire rentrer en grâce le vaillant Jacobszone, pensait-il, et de faire lever l'arrêt de son bannissement.

S'il pouvait obtenir que le vieux soldat fut réintégré dans son grade, comme Bertine serait heureuse et avec quelle gratitude penserait-elle à lui, Walter, le bienfaiteur de son père!

Cette dernière pensée l'émouvait plus encore que l'espoir d'être délié de ses engagements, et elle stimula tellement son impatience, qu'il résolut de partir immédiatement pour Bruges.

Le messager lui apprit que le comte Charles, qui était alors à Gand, avait été averti à temps pour assister aux derniers moments de son père, auquel il avait fermé les yeux. Par conséquent le nouveau duc était à Bruges, et si Walter voulait aller le rejoindre sans perdre un instant; car chaque jour de retard était un jour de chagrin et de souffrance pour Segher Jacobszone et pour son enfant.

Au bout d'une heure passée en préparatifs, quatre

hommes à cheval attendaient dans la grande cour du château, prêts à suivre leur maître.

Alors Walter demanda à son ami Daniel s'il ne conviendrait pas de faire un détour d'une couple de lieues pour annoncer à Jacobszone la mort du duc. Ils passeraient la nuit à Thourout, et le lendemain de très bonne heure ils continueraient leur voyage. Mais Daniel lui rappela qu'il s'était engagé sur son honneur à ne plus faire un pas pour se rapprocher de Bertine.

Ils partirent donc directement pour Bruges, où ils arrivèrent entre huit et neuf heures du soir, dans la rue St-Jacques, devant l'auberge renommée du Singe-d'Or.

Heureusement pour eux, ils n'avaient pas perdu de temps car les cérémonies des funérailles du duc allaient attirer dans sa capitale un grand concours de chevaliers et de personnages de distinction, et, de toutes les parties du pays on voyait affluer des messagers chargés de retenir toutes les chambres d'hôtels disponibles.

Pendant qu'ils soupaient, Daniel et Walter interrogèrent le vieil hôtelier du Singe-d'Or sur les circonstances de la mort imprévue du duc Philippe.

—Je sais mieux que beaucoup d'autres comment ce malheur est arrivé, messires, et ce qui s'est passé au palais, répondit l'hôtelier avec un air d'importance; car un des médecins du duc, un vieil homme respectable qu'on avait fait venir de Louvain, était logé chez moi. Je puis donc satisfaire complètement votre curiosité, grâce à ma connaissance particulière des faits. Il y a quelques semaines, le vieux duc tomba malade à Lille. Il ne pouvait plus supporter le mouvement de la voiture, et se fit ramener à Bruges en bateau. Le comte de Charolais, qui était revenu de Hollande, s'empressa de prodiguer à son père ses soins et ses consolations. Au bout de quelques jours l'état du malade s'était tellement amélioré, que le comte repartit pour Gand, où

il avait plusieurs affaires importantes à traiter avec les magistrats de la commune. A peine son absence avait-elle duré quelques jours, que le vieux duc eut une rechute qui bientôt ne laissa plus espoir de guérison. On envoya sur-le-champ prévenir le comte de Charolais, qui monta à cheval et arriva à Bruges hier à midi. Le duc avait déjà perdu connaissance. Agenouillé devant le lit, le comte fondit en larmes et disait d'une voix entrecoupée par les sanglots: "Mon père, mon cher père, donnez-moi votre bénédiction, et, si je vous ai jamais manqué de respect, pardonnez-le-moi." L'évêque de Bethléem, confesseur du prince, ajouta: "Seigneur duc, si vous pouvez encore nous comprendre, prouvez-le par un signe." Alors, le mourant tourna un peu les yeux vers son fils; la main que le comte tenait entre les siennes sembla faire un mouvement pour les serrer. Le vieux duc ne put pas donner d'autre marque de sentiment ou de connaissance. Il resta étendu sans revenir à lui, et s'endormit dans le Seigneur vers les dix heures du soir.

Walter et son ami avaient appris avec le plus vif intérêt les circonstances de la maladie et de la mort du duc, et ils écoutèrent avec non moins d'attention les explications que leur donna l'aubergiste touchant l'impression que cet événement inattendu avait produite sur le peuple et sur les seigneurs de la cour; puis les jeunes chevaliers, très-fatigués de leur rapide voyage, montèrent à leur chambre et se mirent au lit.

Le lendemain Walter se rendit au palais d'aussi bonne heure que les bienséances le permettaient; mais le premier chevalier de service qu'il rencontra lui dit que le duc en avait sévèrement défendu l'accès à tout visiteur qui ne serait pas en grand deuil.

Walter n'avait pas songé à cet étiquette; il se rendit avec Daniel chez le principal tailleur de Bruges. Celui-ci, après beaucoup de difficultés, s'engagea à leur

fournir deux riches costumes de deuil, à un prix exorbitant, pour le lendemain matin à dix heures.

Ce retard forcé qui lui faisait perdre une journée entière contraria fort Walter. Il retourna à son hôtel, et quoi que pût lui dire Daniel pour dissiper sa mauvaise humeur, il se renferma dans sa chambre. Son ami devinait bien la cause de sa tristesse. Ce n'était pas la rupture de mariage avec Judith qui pressait le plus; c'était sa démarche décisive en faveur de Jacobszone. Mais Daniel ne jugea pas à propos de mettre la conversation sur ce sujet.

Vers le soir, Walter, dont l'esprit se rassérénait à mesure que la journée s'avançait, était assis avec son ami dans une des salles de l'hôtel, et lui parlait avec animation des faveurs qu'il espérait obtenir du nouveau duc pour son protégé...

Tout à coup Daniel remarqua que Walter pâlissait, et le regardait fixement avec des yeux grands ouverts.

—Que t'arrive-t-il? demanda Daniel avec inquiétude. Ne te sens-tu pas bien?

—N'as-tu rien entendu interrogea Walter.

—Qu'aurais-je entendu? Il fait nuit au dehors; tout est tranquille.

—Etrange, étrange! s'écria le jeune seigneur de Staden. Un cri, un affreux cri de détresse a retenti dans mon coeur! C'était sa voix, Daniel! J'en frémis encore.

—C'est ton imagination, mon pauvre ami.

—Oui, oui, parfois je me prends à craindre pour ma raison, soupira Walter.

Etait-ce simple hasard, coincidence extraordinaire, ou sympathie mystérieuse entre deux âmes? Quoi qu'il en fût, c'était à ce moment-là même que la pauvre Bertine était arrachée de la maison de son père, et faisait retentir la forêt de ses cris de détresse.

Les jeunes chevaliers attribuèrent cette émotion ex-

traordinaire de Walter à une surexcitation nerveuse, à une sorte de rêve qu'on ferait tout éveillé; et lorsqu'ils montèrent à leur chambre, il rirent mêment de leur folie.

Le lendemain, après qu'ils eurent endossé leurs vêtements de deuil, Walter se dirigea vers le palais, avec le ferme espoir que le duc lui donnerait immédiatement audience. Mais les chevaliers de service avaient cette fois la consigne de ne laisser entrer personne. Le duc était si profondément absorbé dans sa douleur qu'il ne voulait recevoir aucune visite, excepté celle des envoyés des puissances étrangères, dont il ne pouvait pas s'affranchir. Ce n'est que le lendemain des funérailles de son père que le nouveau duc donnerait audience aux seigneurs ainsi qu'aux notables de la bourgeoisie.

Comme ces cérémonie funèbres ne devaient avoir lieu que dans trois jours, messire Van Staden ne pouvait que prendre patience, comme cent autres chevaliers.

Walter remarqua avec autant d'inquiétude que le dépit que le service du palais était encore donné aux créatures des sires Croy, les ennemis de feu son père, et plus encore ceux de Segher Jacobszone.

Pareille remarque n'était pas de nature à lui inspirer de la confiance. Quoiqu'un chevalier du palais lui eût promis de faire part au duc de son désir, il retourna à son hôtellerie le front baissé et le cœur gros.

Il n'y avait rien à faire, pourtant, il fallait attendre. Le jour si patiemment désiré parut enfin.

La grand'place et toutes les rues avoisinantes étaient, dès le matin, couvertes d'une foule compacte, au milieu de laquelle les archers de la garde avaient grand peine à tenir libre un étroit passage entre le palais du duc, nommé la Cour des Princes, et le Bourg.

Walter et Daniel se tenaient avec d'innombrables chevaliers et bourgeois, à l'entrée de la rue de la Monnaie, attendant le signal de la formation du cortège.

Tout ce peuple et ces gentilshommes parlaient avec plus ou moins de franchise des vertus et des défauts du feu duc.

Walter entendit avec un certain déplaisir un chevalier placé à côté de lui dire à un vieux doyen des bouchers :

—Comment osez-vous, bourgeois téméraire, parler avec si peu de respect de votre prince défunt? Il a été pendant près de cinquante ans votre souverain. Y eut-il jamais prince plus glorieux, et n'était-il pas aussi puissant que le plus puissant des rois? N'a-t-il pas accru la gloire de la Flandre? Ne vous a-t-il pas défendus avec succès contre tous vos ennemis? N'a-t-il pas donné au commerce une prospérité inconnue jusqu'alors, en l'affranchissant d'une foule d'entraves? n'est-ce pas grâce à lui que plus d'une grande nation envie l'étonnante richesse de la Flandre?

—Oui, oui, il a fait de Bruges une ville très-riche, répondit le vieux doyen en grommelant; mais l'argent n'est pas tout. Le vieux duc était un tyran, et la loi ni le droit ne pouvaient rien contre sa volonté. N'a-t-il pas dépouillé toutes les villes de la Flandre de leurs plus beaux et de leurs plus anciens privilèges? N'a-t-il pas étouffé la liberté des Flamands? Et quels torrents de sang n'a-t-il pas fait couler pour commettre ces attentats contre les droits de nos pères? Vous parlez de sa puissance, messire? Mais qui oserait approuver devant Dieu les moyens que son insatiable ambition lui a suggérés pour acquérir cette puissance? Par ruse ou par violence, il a dépouillé de leurs biens tous les membres de sa famille. Le Hainaut, la Hollande et la Zélande étaient l'héritage de Jacqueline de Bavière. Il a ravi le Luxembourg à sa tante; il s'est approprié le Brabant aux dépens de deux de ses parents. Ah! si les milliers d'hommes qu'il a sacrifiés pour l'accomplissement de ses projets ambitieux pouvaient sortir de

leurs tombes!... Vous voyez bien, messire, que nous connaissons aussi notre histoire.

—Taisez-vous, ingrat, répliqua le chevalier. Si Dieu ne vous avait pas accordé un aussi puissant prince, il y a longtemps que la France se serait emparée de votre pays; et alors vous seriez plus libre, sans doute?

—Allez demander aux plaines de Courtrai si nous savons nous défendre nous-mêmes, riposta le doyen.

Les interlocuteurs furent violemment séparés par une troupe d'archers et de soldats de la garde.

Des hérauts d'armes se glissaient à travers la foule, donnant aux chevaliers et aux bourgeois des instructions pour la formation du cortège, qui se trouva bientôt en bon ordre et se mit en marche. Il ne fut entièrement développé que lorsque sa tête eut traversé la place du marché, et s'approchait déjà du bourg.

Il y avait seize cents hommes portant des torches ardentes; quatre cents étaient envoyés par le nouveau duc, quatre cents, par la ville de Bruges, quatre cent par les corps de métiers, et autant par le Franc de Bruges.

Ces hommes formaient de chaque côté une haie entre les deux lignes de laquelle devait passer le cortège proprement dit, dans l'ordre suivant:

Les moines des ordres mendiants.

Le clergé, parmi lequel les évêques de Béthléem, de Cambrai, de Tournai, d'Amiens, et même un prélat Anglais, l'évêque de Salisbury, suivis de tous les abbés de Flandre.

Neuf cents chevaliers et bourgeois notables, tous avec de longs manteaux noirs, et des chaperons noirs.

Toutes les corporations de Bruges avec leurs doyens, et leurs bannières voilées d'un crêpe.

Les nations étrangères, ou les marchands étrangers avec leurs serviteurs.

Le peuple de Bruges.

Sans exagération, on pouvait comparer ce cortège à une mer humaine, car il ne roulait pas moins de trente mille têtes dans ses flots houleux et pressés.

Le cortège se dirigea vers le bourg, et une si petite partie de ceux qui le composaient put trouver place dans l'église de Saint-Donat, que l'esplanade du bourg était encore remplie de chevaliers et de notables, tandis que le service funèbre se célébrait dans l'intérieur du temple.

Parmi ces derniers se trouvait Walter Van Staden auquel on n'avait pas assigné de place réservée dans l'église. Il était évident que tout avait été réglé par les partisans des sires de Croy, et qu'ils avaient encore l'impudence de mettre au premier rang leurs propres amis, au préjudice des seigneurs qui, par amitié pour le comte de Charolais, s'étaient tenus plus ou moins longtemps éloignés de la Cour.

L'extrême jeunesse de Walter pouvait expliquer jusqu'à un certain point qu'on l'eût oublié, malgré le rang considérable que lui assuraient ses grands domaines; mais cet oubli l'attristait profondément, car il se demandait si le nouveau duc penserait bien à protéger et à favoriser ses plus anciens et ses plus fidèles serviteurs?

Découragé par toutes ces contrariétés, et convaincu qu'il ne pouvait rien gagner à rester là, il retourna à son hôtellerie avec Daniel et passa presque toute la journée à se plaindre de la versatilité des hommes, et des vicissitudes de la faveur des souverains.

Dans l'après-midi, assis près de son ami dans la grande salle de l'hôtel, il l'entretenait de sa démarche inutile du matin; il prévoyait bien qu'il serait reçu par le duc avec une foule d'autres visiteurs, et qu'il ne pourrait lui exposer efficacement l'objet de ses désirs. Daniel essaya de le consoler en lui objectant que dans tous les cas il pouvait demander au duc une audience

qui ne lui serait certainement pas refusée; mais Walter ne l'écoutait pas, et secouait la tête avec découragement.

En ce moment la porte de la salle s'ouvrit toute grande, et l'hôtelier annonça d'une voix forte.

—Un messager de monseigneur le duc?

En effet, un page entra, et demanda après s'être incliné deux fois:

—Ai-je l'honneur de parler à messire Walter Van Staden!

—Voilà sir Walter, répondit Daniel.

Le page s'inclina de nouveau, et dit à haute voix:

—Notre gracieux seigneur le duc vous fait savoir, messire Van Staden, qu'il désire vous voir, et qu'il vous attendra dans son palais ce soir à sept heures. Que Dieu vous ait en sa sainte garde, seigneurs.

A ces mots il fit un dernier salut et s'éloigna.

Walter prit joyeusement les mains de son ami, comme si cette nouvelle assurait infailliblement le bonheur de tous ceux qu'il aimait.

Cependant, à mesure que l'heure de son audience approchait, son exaltation tombait peu à peu et lorsqu'enfin, accompagné de son ami, il prit le chemin du palais, il se demandait si le résultat de sa démarche répondrait à ses espérances.

Cette fois toutes les portes du palais s'ouvrirent devant lui, et on le conduisit, à travers de longs corridors, dans une chambre écartée où le prince, absolument seul, était assis devant une table couverte de lettres.

Le duc Charles était un homme d'un peu plus de trente ans, au regard perçant et aux lèvres minces. Le caractère principal de sa physionomie était une expression d'amertume. A le voir ainsi on n'eût pas eu le moindre doute qu'il ne fût, comme feu son père, ambitieux, dur et despotique.

Cependant lorsqu'il leva la tête et reconnut le jeune

seigneur Van Staden, un doux sourire éclaira son visage sombre, et ce fut d'un ton aimable qu'il lui dit:

—Ah, sir Walter, mon beau page, je suis enchanté de vous voir. Ne vous affligez pas si depuis quatre jours vous avez fait de vains efforts pour m'aborder. Les embassadeurs, les prélats, les grands vassaux m'accablent de leurs condoléances et tâchent, dès à présent, de m'envelopper dans leurs intrigues. J'en suis fatigué et j'ai fui au fond de mon palais pour trouver un peu de repos.

—Seigneur duc, plaît-il à votre grâce de me fixer un autre jour? murmura Walter.

—Non, non, au contraire, je suis heureux de voir des gens qui me montrèrent leur dévouement en des jours moins prospères. Votre père m'a fidèlement servi; mes ennemis l'ont persécuté, et il est tombé en héros à mes côtés sur le champ de bataille. Je veux vous récompenser en souvenir de lui... approchez; asseyez-vous sur ce fauteuil en face de moi.... Faites ce que je vous dis... et maintenant, parlez, messire Walter, que désirez-vous?

Le jeune homme obéit et répondit:

—Seigneur, votre Altesse le sait: votre illustre père avait décidé que j'épouserais damoiselle Judith Van Laugemarck.

—Dites plutôt les sires de Croy qui comptaient par ce mariage s'assurer l'appui de la maison Staden. Cette alliance m'était très désagréable, mais je devais me taire pour ne pas irriter mon père. Cependant depuis lors on m'a dit des choses qui m'ont décidé à laisser s'accomplir cette union. Mademoiselle Judith Van Laugemarck est une jolie femme, n'est-ce pas?

—En effet, monseigneur, je ne puis le nier.

—Et, naturellement, vous avez fini par l'aimer?

—Oh! monseigneur, permettez-moi de vous affirmer qu'on ne vous a pas dit la vérité. Mademoiselle Judith

peut avoir des charmes extérieurs, mais son caractère est altier et tyrannique; la douceur féminine lui est étrangère.

—De sorte que vous ne l'aimez pas?

—Pas du tout, monseigneur: et je suis convaincu que je ne pourrai jamais l'aimer.

—Ainsi vous souhaitez ne pas l'épouser? Eh bien, cela me réjouit fort, messire Walter. Ce projet de mariage est rompu. Vous êtes tout à fait libre.

—Oh! merci, merci, gracieux duc, s'écria joyeusement Walter.

—Oui, mais, reprit le prince avec un sourire, ceci n'est pas une faveur. Je veux bien en souvenir de mon père, ne pas me montrer trop sévère envers ceux qui m'ont autrefois calomnié auprès de lui; mais en revanche je veux récompenser ceux qui me sont restés fidèlesdans le malheur. Je veux vous payer la dette que je dois à votre père. Demandez-moi un accroissement de domaines, ou quelque dignité à ma cour, je vous l'accorderai avec plaisir.

—Monseigneur, jai assez de biens, et je désire passer quelques années en paix dans le château de mes pères.

—Vous ne me permettez donc pas de faire quelque chose pour vous?

—Si fait monseigneur: j'ai une grâce à vous demander,, et si vous daignez me l'accorder, je vous devrai une éternelle gratitude.

—Eh bien, parlez, mon bon Walter, et si vous ne me demandez pas quelque chose d'impossible...

—Monseigneur, non loin de Staden demeure un vieux soldat qui prétend avoir sauvé la vie à Votre Altesse, et lui avoir toujours témoigné un ardent dévouement.

—Segher Jacobszone? interrompit le prince. Et c'est pour lui que vous venez m'implorer?

—Oui, pour lui, monseigneur?

—Le vieux commandant de ma garde du corps croit-il donc que je pourrais l'oublier?

—Ce qui le rend malheureux et malade, monseigneur, c'est la crainte d'avoir perdu vos bonnes grâces.

—Il n'ose craindre cela de moi? dit le duc Charles avec une expression de mécontentement; l'oublier? Mais le vaillant guerrier m'a sauvé deux fois la vie: la première, sur le champ de bataille de Montlhéry, et la seconde, lorsque mon père, excité jusqu'au délire par les sires de Croy, voulut me percer de son épée. Et, bien certainement cet horrible malheur se serait accompli, si Jacobszone n'avait arraché l'épée des mains de mon père. Ils l'avaient condamné à mort! Je n'ai pu que sauver sa tête et j'ai dû abandonner ensuite l'infortuné et fidèle Jacobszone à son sort pour ne pas déchaîner contre lui une vengeance plus terrible; mais croyez-moi, la première personne à laquelle j'ai pensé depuis la mort de mon père, c'est à lui.

—L'arrêt de son bannissement sera donc levé, monseigneur?

—Que parlez-vous de bannissement? Avant huit jours il aura reçu de ma part l'ordre de venir reprendre son commandement dans ma garde.

—Que Dieu bénisse Votre Altesse pour sa justice et sa magnanimité! s'écria Walter d'une voix émue, et les yeux pleins de larmes. Monseigneur, permettez-vous que quelqu'un lui porte cette bonne nouvelle?

—Faites selon votre désir, mon bon Walter. Vous m'étonnez, vraiment. Si Segher Jacobszone était votre propre père, votre joie ne serait pas plus grande. Vous le connaissez donc intimement?

—Oui, je considérais comme un honneur de pouvoir donner le nom d'ami au vaillant soldat qui a sauvé la vie de mon gracieux prince.

—Comment a-t-il passé le temps de ce bannissement? où demeure-til maintenant

—Il demeure au milieu d'une épaisse forêt, entre Staden et Wouman, dans une petite métairie, loin de toute autre habitation. C'est un séjour étroit et humble, mais riant et agréable comme un paradis terrestre. Sans doute il y aurait vécu heureux s'il n'avait été tourmenté par la crainte de votre disgrâce.

—Et demeuret-il là tout seul, comme un ermite?

—Non, monseigneur, il a auprès de lui sa belle-soeur, une vieux compagnon d'armes qui le sert, et puis sa fille Bertine.

—Bertine répéta le duc. En effet, je me souviens que le commandant Jacobszone avait un enfant, une fille qu'il aimait à la folie, elle s'appelle Bertine? C'était une charmante enfant avec de grands yeux noirs. Souvent, lorsque je passais dans la chambre où elle jouait à côté de son père, je lui ai pris la main et je l'ai embressée. Elle doit être devenue une grande fille. Est-elle toujours aussi jolie, aussi aimable?

Walter répondit avec une émotion et une exaltation visibles:

—Oh! monseigneur, elle est si belle, si aimable, si douce qu'elle ferait battre d'admiration le coeur le plus insensible! Impossible à l'imagination la plus poétique de se figurer un ange plus pur, plus séduisant que Bertine, que Dieu a comblé de toutes les beautés du visage et de l'âme!

—Ah! ah! dit le prince en changeant de ton et en secouant la tête. De quel ton chaleureux vous me dites cela! Seriez-vous par hasard amoureux de la fille de mon ancien commandant?

Le jeune chevalier baissa les yeux en rougissant.

—L'ai-je bien compris? demanda le duc d'une voix sévère. Mais un pareil amour serait un coupable oubli de vos devoirs, seigneur chevalier!—Je le sais, du vivant de mon père les plus nobles seigneurs n'ont pas craint de donner à leurs inférieurs l'exemple du liber-

tinage; mais cette perversité de mœurs va prendre fin? Segher Jacobszone est un homme qui jouit de mon estime, et qui est digne de toute la vôtre, je pense. Vous respecterez sa fille, sous peine de ma disgrâce! Vous m'entendez.

Deux larmes tombèrent des yeux de Walter.

—Je vous doit la vérité toute entière monseigneur, dit-il. Oui, j'aime Bertine de toutes les forces de mon âme; j'ai soutenu une lutte désespérée contre cet amour fatal, impossible; ce fut en vain. Je suis comme ensorcelé... Mais, mon gracieux duc, croyez-en la parole de votre humble serviteur, je considérerais comme une lâcheté, comme un crime, le moindre manque de respect envers la candide et pure enfant de Segher Jacobszone.

—Bertine sait-elle que vous l'aimez?

—Non, monseigneur, excepté un de mes amis, personne au monde ne le sait.

—Bah! alors l'affaire n'est pas grave, mon pauvre Walter, dit le prince en souriant. C'est un sentiment passager naturel à un jeune coeur. Mais vous oublierez Bertine.

—Jamais, jamais! s'écria le jeune chevalier.

—Jamais? répéta le prince dont les yeux étincelèrent de colère. Vous poursuivriez d'un fol amour la fille de Jacobszone et vous mettriez son honneur en danger? Je me trompe sans doute sur vos projets?

—En effet, monseigneur, c'est le contraire que je veux dire. Je ne reverrai plus Bertine: c'est une résolution irrévocable. Je renonce même au suprême bonheur d'apprendre à son père la nouvelle de sa rentrée en grâce. Mon ami, le sire de Vallenare, en sera le messager... Mais, seigneur duc, quoique je fasse, je suis certain que jamais je n'oublierai Bertine, et que son image angélique se dressera devant mes yeux jusqu'à la fin de mes tristes jours.

—Malheureux jeune homme! Fatal entraînement dit le prince avec un accent de pitié. Cet amour est donc bien profond.

—Il est immense, mon gracieux maître, soupira Walter. Je sais qu'un mariage entre moi et la fille de Jacobszone est à tout jamais impossible. Ah! si Dieu l'avait fait naître de noble race, je ferais tout, tout au monde pour obtenir sa main. Oui, si pareille chose pouvait se faire sans déshonneur, je renoncerais à ma noblesse, à l'héritage de mes ancêtres, pour vivre à ses côtés pauvre, mais heureux. Mais ce sont là des rêves insensés d'un coeur malade, monseigneur. Pour moi il n'y a plus au monde que chagrin et désespoir.

Le duc Charles demeura un instant plongé dans ses pensées.

—Si Bertine Jacobszone pouvait devenir votre femme, ce serait donc pour vous un grand bonheur?

—Un inexprimable bonheur, monseigneur; mais je suis d'une naissance illustre tandis qu'elle... Je sais bien, je le répète, que pareille union est impossible.

—En êtes-vous bien sûr, messire Walter?

—Ah! monseigneur, le devoir est implacable. Jamais Bertine ne peut devenir la douce compagne de ma vie.

—Cela dépend bien un peu de ma volonté, dit le duc en raillant à demi.

—De votre volonté, monseigneur? répéta Walter en tremblant.

—Ecoutez, mon bon Walter, dit le duc. J'ai pitié de votre désespoir. Le désir de vous accorder une faveur en souvenir de votre père me rappelle un fait dont je me suis déjà préoccupé autrefois. Dans la bataille de Montlhéry, deux serviteurs dévoués ont exposé leurs jours pour me sauver la vie. L'un Robert Cottereau, a été pour cela créé chevalier par mon père. L'autre, Segher Jacobszone, n'eût pas été récompensé du tout

si je ne l'avais nommé commandant de ma garde. Pourquoi cette différence au détriment de celui qui m'a sauvé la vie une seconde fois?

Walter écoutait de toute son âme; le coeur lui battait si violemment qu'il y porta la main pour en comprimer l'agitation.

—Et si je faisais pour Jacobszone ce que mon père fit pour Cottereau? ajouta le duc. Alors Bertine serait de sang noble, et vous pourriez la prendre pour femme...

Walter était déjà prosterné aux pieds du duc et lui embrassait les genoux en murmurant des remerciements confus, et en versant des larmes de reconnaissance.

—Maintenant, surmontez votre émotion, messire Van Staden, lui dit le duc avec bonté. Je sais bien que vous m'êtes reconnaissant. Je ne laisserai pas mon oeuvre achevée à demi. Un ennobli doit pouvoir faire honneur à son nom. Je donne à Segher Jacobszone la seigneurie de Ter Heyden. Devenez donc l'heureux époux de Bertine, la noble damoiselle de Ter Heyden.

—Mon Dieu, je me sens faiblir! Je n'ai plus la force de vous remercier, monseigneur, s'écria Walter. Demandez-moi mon sang, ma vie, c'est avec joie que je mourrai pour vous.

—Assez, assez, levez-vous, dit le duc. Maintenant vous voudrez bien aller porter vous-même la bonne nouvelle à Bertine, n'est-ce pas? Venez demain matin au palais. Mon chancelier vous remettra des lettres de noblesse signées de ma main pour Segher Jacobszone. Je pars pour Gand, afin d'y recevoir les hommages de mes fidèles sujets et d'y faire ma joyeuse entrée. Dites à Jacobszone que je l'attends à Gand dans huit jours, et accompagnez-le pour m'apprendre comment mademoiselle Bertine de Ter Heyden aura reçu la bonne

nouvelle... Allez, maintenant, sir Walter; le bonheur je crois, vous enlève la faculté de causer raisonnablement, au revoir dans huit jours!

Walter recula en chancelant; succombant à l'accès de sa gratitude, il savait à peine ce qu'il disait.

Une fois hors de la présence du duc, il traversa les corridors en courant comme un fou jusqu'à l'antichambre où il sauta au cou de son ami Daniel, en lui criant d'une voix presqu'intelligible.

—Merci! Dieu soit loué! Tout, tout! Jacobszone noble... moi... l'époux de Bertine de Ter Heyden. Tu es stupéfait? Tu ne comprends pas? Viens, viens, je vais te l'expliquer. Ah! je suis fou, la tête me tourne. C'est la joie, le bonheur.

Et il entraîna violemment son ami hors du palais.

VI

C'était une sombre matinée; le soleil n'avait pu percer le brouillard. Une lumière grise et triste estompait la nature à son réveil. Pas un oiseau ne chantait sur la maison de Jacobszone; les abailles restaient dans leurs ruches; les feurs tenaient leurs calices fermés...

La vieille Kathelyne était assise dans sa demeure, solitaire et immobile, le regard perdu dans l'espace. Ses yeux étaient rouges de pleurer.

De temps en temps elle levait lentement la tête, regardait le ciel, et soupirait d'une voix contenue:

—Ah! seigneur, Dieu, miséricordieux, protège la pauvre enfant. Prends pitié de son malheureux père!

Elle entendit du bruit dans une autre partie de la maison. Elle essuya vivement ses larmes et tâcha de donner à son visage une expression plus calme.

Segher Jacobszone se montra dans l'entre-bâillement d'une porte, s'y arrêta un instant, puis s'approcha en chancelant et se laissa tomber sans force sur une chaise.

Le vieux soldat était très pâle; ses yeux étaient ternes et vitreux, sa tête courbée sur sa poitrine, et il avait l'air de ne pas s'apercevoir de la présence de Kathelyne.

—Celle-ci lui adressa la parole:

—Il est encore bien de bonne heure, Jacobszone? Vous êtes rentré au milieu de la nuit. Pourquoi ne pas rester plus tard au lit?

—Eh! puis-je dormir murmura le vieillard. O Bertine, Bertine, mon enfant!

Il y eut un moment de silence.

Kathelyne le considérait avec surprise, car depuis un moment son visage se contractait convulsivement, il grinçait des dents, et ses yeux lançaient des éclairs, comme s'il était en proie à un violent accès de fureur.

—Restez calme, mon pauvre Jacobzone, dit-elle; n'augmentez pas vos souffrances par ces terribles pensées.

—C'était donc vrai! murmura-t-il à part lui. Mon affreuse supposition était fondée! Ah! j'aurais dû le prévoir! qu'est-ce aujourd'hui que l'honneur d'une jeune fille, le bonheur d'une famille, pour ces seigneurs corrompus? Ah! c'est pour cela qu'il lançait à mon innocente enfant des regards pleins d'une flamme criminelle!—Le perfide, le lâche ravisseur, le meurtrier sans âme.

—Mais, mon Dieu! Jacobszone, vos sens s'égarent, s'écria Kathelyne effrayée. Vous soupçonnez toujours messire Walter ?

—Oui, il est le ravisseur de mon enfant. Je vous l'ai dit hier au soir. Vous l'avez nié, et vous m'avez fait douter; dans mon lit j'ai lutté pendant des heures contre mes soupçons mais à présent, à présent je le sais.

—Vous le savez?... sir Walter?...

—Dieu lui-même m'a révélé l'horrible vérité.

—Ah! malheureux Jacobszone, vous aviez la fièvre, dit la vieille femme toute en larmes. Allez-vous croire à de vains rêves?

—Des rêves? En effet, répondit le vieillard. A peine étais-je endormi, que je vis notre pauvre Jean debout devant mon lit. Il me montra sur sa poitrine la blessure béante qui lui ôta la vie, se pencha vers moi et murmura à mon oreille: "Walter Van Staden est mon

meurtrier!" J'ouvris les yeux: la vision avait disparu. Comme vous, je crus qu'elle n'était qu'une illusion de mon esprit troublé, et je me rendormis. Horreur! Je vis tout à coup une forme de femme, les cheveux épars et les yeux rougis de pleurs, s'avancer vers moi... C'était Bertine! Etendant vers moi ses mains suppliantes, elle s'écria: "Père, père, messire Walter m'arrache de vos bras! Défendez votre malheureuse enfant contre le lâche ravisseur!" La stupeur, la colère me réveillèrent Je ne vis plus rien...

—Triste vision de votre imagination! dit Katelyne.

—Je m'efforçai encore de le croire, dit Jacobszone avec une pénible ironie; mais ces mystérieuses apparitions revinrent plusieurs fois, et ne s'évanouirent que lorsque je fus convaincu de la vérité de ce qu'elles m'apprenaient.

—Mon Dieu! comme la douleur peut égarer les hommes les plus raisonnables! dit Katelyne. La réalité n'est-elle pas assez affreuse, et faut-il encore vous laisser épouvanter par des fantômes? Vous reconnaissez vous-même que le sommeil vous avait surpris pendant que vous luttiez contre vos soupçons insensés; ce sont vos propres idées qui ont pris une forme visible dans vos rêves. Messire alter, le ravisseur de notre pauvre Bertine? Lui, la bonté même? je le verrais que je ne le croirais pas.

Le vieillard avait l'air de ne pas l'entendre, et secouait péniblement la tête.

—Pourquoi n'ai-je pas conçu plutôt ces soupçons? murmura-t-il à part lui. Ah! l'âge affaiblit mes facultés. Voilà déjà bien des jours passés en recherches inutiles... n'avais-je pas déjà remarqué les regards qu'il jetait sur ma fille? N'a-t-il pas quitté son château le même soir où elle a disparu? Depuis lors a-t-on eu des nouvelles de lui ou de son ami? Où sont-ils? Où tiennent-ils mon enfant cachée?

Sous l'influence de la colère qui le dominait, il se leva subitement, ouvrit le tiroir d'une armoire, y prit la chaîne d'or avec le portrait du duc Charles et froissant ce bijou dans sa main contractée, il s'écria avec un ricanement sauvage :

—Ah ! ah ! c'était là le moyen d'endormir ma vigilance ! Ce devait être le prix honteur de... de... Maudit soit ce présent.

Et avant que Kathelyne eût le temps de s'y opposer il écrasa violemment la chaîne sous son pied et en jeta les débris dans un coin.

—Je les trouverai, ces lâches bandits... s'écria-t-il, et alors je leur fend la tête, et j'assouvis ma vengeance dans leur misérable sang !

Et furieux, hors de lui, il saisit une hache et la brandit d'un air de menace.

—Les voilà, les voilà ! vociféra-t-il, et il allait s'élancer vers la porte ; mais Katelyne se jeta au-devant de lui, l'entoura de ses bras, et le retint avec effort.

Deux cavaliers se montrèrent devant la fenêtre.

Ils descendirent de cheval, poussèrent la porte, et pénétrèrent joyeusement dans la maison.

—Victoire, victoire ! s'écria Walter. Tout a réussi Jacobszone ! Mon cher père, vous êtes libre, vous êtes commandant, vous êtes noble ! Notre gracieux duc vous a fait seigneur de...

Mais la parole expira sur ses lèvres lorsqu'il vit le vieux soldat debout, la hache à la main, les yeux enflammés, et les lèvres convulsivement serrées.

—Mon enfant, mon enfant ! Meurtriers, lâches voleurs, qu'avez-vous fait de mon enfant ! s'écria-t-il.

—Votre enfant ? Bertine ? balbutia Walter pâlissant. O ciel, vous me faites trembler ! où est Bertine ?

Jacobszone qui commençait peut-être à concevoir quelques doutes, laissa tomber sa hache et s'affassa sur une chaise.

—Est-il arrivé un malheur ici? demanda Daniel.

Kathelyne s'avança et répondit en fondant en larmes:

—Un affreux malheur, messires! Ah! notre pauvre, notre innocente Bertine! Des ravisseurs inconnus sont arrivés cette nuit. Ils ont arraché Bertine de la maison, et ils ont disparu dans la forêt. Il y a déjà cinq jours! Et nous n'avons rien pu savoir d'elle. Où est-elle? quel est son sort? Vit-elle encore? Affreux, affreux!

Un cri douloureux retentit. Walter recula jusqu'à la muraille, comme pour chercher un appui et tomba sur un banc. Il était comme anéanti; il mit ses mains sur ses yeux et se prit à pleurer amèrement.

Daniel n'était pas moins troublé. Son visage était pâle, et il regardait Jacobszone d'un oeil hagard, comme s'il ne pouvait croire ce que venait de dire Kathelyne.

Tout à coup Walter se leva, et, courant à Jacobszone il lui jeta les bras autour du cou en disant:

—Bertine, la douce Bertine nous est ravie! Quel plus terrible malheur que le nôtre? Ah! si je pouvais donner ma vie pour ramener dans vos bras votre enfant heureuse et pure!... Et vous, Jacobszone, vous avez pu me croire capable d'un si lâche forfait? Moi, qui respectais votre fille comme une sainte! Moi, qui l'aimais d'un amour profond, sincère, pur, inaltérable, et de toutes les forces de mon âme!

—Ah! vous aimiez mon enfant? répéta le vieillard avec un coup d'oeil sévère et méfiant. Vous, un noble seigneur? Quelle pouvait être l'issue de cet amour impossible? Le malheur et la honte, n'est-ce pas.

—Ecoutez-moi et jugez, poursuivit Walter avec une animation fièvreuse. Je suis allé trouver notre gracieux duc Charles, et je lui ai parlé de vous. Il vous rend votre grade, il vous estime et vous aime plus que

jamais. Dans huit jours vous devez reprendre vos fonctions.

—Ce bonheur arrive trop tard! soupira le vieillard. Maintenant que j'ai perdu mon enfant, tout m'est indifférent.

—Et, alors, Jacobszone, j'ai avoué au duc mon amour pour Bertine, et je lui ai dit que j'étais condamné à un éternel désespoir. Oui, car un mariage entre moi et votre fille était impossible, et l'oublier n'était pas moins impossible pour moi. Dans ma douleur je m'écriai que je sacrifierais volontiers ma naissance et tous mes biens pour devenir l'époux de votre chère Bertine... Notre gracieux souverain eut pitié de mon chagrin. Se souvenant de vos services signalés, il voulut rendre possible une union entre votre fille et moi.

—La rendre possible répéta Jacobszone stupéfait. Qui le pourrait?

—Des larmes de bonheur jaillirent de mes yeux, et je tombai aux pieds de notre généreux duc lorsqu'il me dit: "Vous épouserez Bertine, c'est ma volonté. Et pour que vous puissiez coutracter cette alliance sans déshonneur, je confère à Segher Jacobszone, mon intrépide sauveur, des lettres de noblesse et je lui donne la seigneurie de TerHeyden. Devenez donc l'heureux époux de damoiselle Bertine de Ter Heyden...

Le vieux guerrier paraissait stupéfait à l'annonce d'une si haute faveur de son prince; il considérait Walter avec un étrange sourire d'incrédulité.

Le jeune chevalier tira de la poche de cuir pendue à sa ceinture un parchemin revêtue du sceau du duc.

—Vous croyez que ce n'est pas possible, mon cher et bon père?—car je n'ose vous nommer ainsi, poursuivit-il. Voici votre brevet de noblesse, signé et scellé par notre gracieux souverain... Douterez-vous maintenant de mon amour sincère pour votre enfant? Douterez-vous que je sois aussi malheureux que vous? hé-

las! si vous avez perdu une fille adorée, moi j'ai perdu une fiancée chérie, et avec elle tout le bonheur de ma vie!

Le vieux Jacobszone, touché jusqu'au fond de l'âme, attira le jeune homme sur sa poitrine et l'étreignit tendrement; ils confondirent leurs larmes.

—Hélas! oui, le bonheur vient trop tard, bégaya le vieillard. Mais soyez béni néanmoins pour votre amour et pour votre générosité. Ah! si le ciel pouvait nous la rendre!

—Qui sait? s'écria tout à coup Walter. Je ne m'accorderai ni trêve ni repos, et je trouverai Bertine; dussé-je la trouver dans tous les châteaux, dans toutes les forêts du pays; dussé-je fouiller le sol de toute la contrée. J'ai plusieurs centaines d'hommes à mes ordres. Je promettrai une récompense énorme au premier qui m'apportera des nouvelles de Bertine. Malheur, malheur aux ravisseurs. Ils mourront d'une mort affreuse. Viens, viens, Daniel, ne perdons pas un instant! Ayez bon espoir messire Jacobszone. Fiez-vous à moi, mon père. Que Dieu me conduise!

Le jeune homme tout agité courut vers la porte pour partir sur-le-champ; mais Daniel le ramena dans la chambre en disant:

—Oui, nous chercherons la pauvre Bertine, pleins d'espoir en la bonté de Dieu; nous punirons les ravisseurs, mais pour pouvoir réussir, il nous faut agir avec prudence et réflexion. Assieds-toi, mon ami, contiens tes transports d'indignation. Je t'aiderai avec tout le dévouement dont mon coeur est capable car certainement c'est un horrible forfait qui crie vengeance au ciel. Que messire Jacobszone ou Kathelyne nous disent comment cette perfide attaque s'est accomplie. Peut-être les circonstances nous donneront-elles un peu de lumière, pour diriger nos recherches.

Le vieux soldat s'était entièrement calmé; il se mon-

tra prêt à leur donner les éclaircissements demandés et commença ainsi son explication :

—Il faisait déjà nuit ; nous étions assis ensemble près de la lampe, et nous causions de la mort du duc. Votre innocente Bertine obéissant, sans le savoir à l'impulsion de son coeur, me parlait de vous, messire Walter, et prononçait votre nom... Lorsque tout à coup une dizaine d'hommes firent irruption dans notre maison. Quelques-uns tombèrent sur nous et avant que nous puissions nous défendre, ils nous lièrent bras et jambes, à mon camarade Jean et à moi, de telle sorte que nous ne pouvions plus bouger. Kathelyne s'évanouit en poussant un cri d'angoisse. D'autres hommes entraînèrent mon enfant malgré ses plaintes, et bientôt nous n'entendîmes plus rien que ses cris de détresse qui nous fendaient le coeur.

—Comment les ravisseurs étaient-ils vêtus ? Avez-vous vu leurs figure ? demanda Daniel.

—Ils étaient habillés de toutes façons répondit Jacobszone. Ils avaient évidemment cherché à se rendre méconnaissables ; car quelques-uns étaient masqués, et les autres s'étaient noirci le visage.

—Etaient-ils armés ?

—Très bien armés, de dagues et d'épées. La plupart portait une cotte de mailles sous leurs habits de paysan.

—Ah ! ah ! dit Daniel. Continuez, je vous prie.

—Nous entendions retentir encore dans le lointain les cris de la malheureuse Bertine. A force de se tordre les membres, Jean, le domestique, qui était sans doute moins solidement garrotté que moi, parvint à se débarrasser de ses liens... Oh ! malheur, cela devait lui coûter la vie ! Il s'élança à la poursuite des ravisseurs. Les a-t-il rejoint ? a-t-il essayé de délivrer mon enfant ? Probablement.. Kathelyne qui était tombée en syncope, revint à elle longtemps après et déta-

cha mes liens. Toute la nuit je parcourus la forêt comme un insensé, sans découvrir aucune trace des ravisseurs. Quand le jour vint, je trouvai, non loin d'ici, le cadavre de mon pauvre Jean, la poitrine traversée d'un coup d'épée. Hélas, hélas, vingt années durant, il a bravé à mes côtés tous les dangers de la guerre, et versé son sang pour son prince et pour son pays. Et c'est par un lâche assassinat qu'il périt!

Sa voix s'altéra et deux larmes roulèrent sur ses joues.

—Ils ont poignardé Jean! s'écria Walter qui avait écouté en pleurant le récit du vieillard. Oh! je le vengerai.

—Et qu'avez-vous fait pour découvrir la trace des ravisseurs? demanda Daniel qui semblait diriger vers un but déterminé les explications de Jacobszone.

Que fait un malheureux père en pareil cas, messire, répondit tristement le vieillard. D'abord j'ai battu la [illegible] dans tous les sens, j'ai erré dans toutes [illegible] toutes les huttes des environs, partout j'ai demandé des nouvelles e mon enfant. A la fin, convaincu que [illegible] j'étais impuissant, je me suis rendu [illegible] aries voisines, où j'ai porté plainte au [illegible] t audacieux. Les sénéchaux ont fait des [illegible] is, là-bas! jusqu'à présent, personne n'a [illegible] trace des ravisseurs.

Etes-vous allé à Laugemarck?

—Certes.

—Au château?

—Oui, au château.

—Ciel! s'écria Walter. Daniel, Daniel, quelle idée?

—Laissez répondre Jacobszone, dit Daniel. A qui avez-vous parlé au château de Laugemarck?

—A un vieux seigneur, à son fils, et à sa fille.

—Une grande femme, avec de grands yeux noirs?

—Oui, une femme imposante et majestueuse. On a prononcé son nom; elle s'appelle Judith.

—Comment vous ont-ils reçu?

—Ils m'ont témoigné de la compassion et se sont montrés profondément indignés d'un pareil attentat.

—Et n'avez-vous pas douté de leur sincérité?

—Pas du tout. Ils appelèrent immédiatement leur sénéchal, et lui ordonnèrent de fouiller avec soin toutes les fermes, maisons, chaumières et forêts de la seigneurie...

—C'est étonnant! Je me serai trompé dans mes soupçons dit Daniel avec dépit.

—Naturellement, dit Walter; je n'ai certainement pas de raisons de chanter les louanges de Judith, mais je la crois incapable d'un tel forfait.

—Et son frère?

—Otto? Certes il est emporté, violent et cruel, mais c'est un chevalier et un homme d'honneur.

—Mais de quoi parlez-vous? demanda Jacobszone. Vous croyez que les seigneurs de Laugemarck auraient...

—Non, je ne le pense plus, dit Daniel. Sachez, messire Jacobszone, que durant plusieurs mois il y a eu un projet de mariage entre sir Walter et Judith Van Laugemarck. L'envie, la jalousie entraînent parfois à de telles violences!...

—Mais, objecta le jeune seigneur Van Staden, comment Judith pourrait-elle être envieuse ou jalouse de personnes dont elle ignorait même l'existence, comment pouvait-elle prendre ombrage d'un sentiment que je gardais caché au plus profond de mon coeur?

—En effet, je me trompais; mais quelle espèce de gens peuvent bien être ces ravisseurs?

—A Woumen, on a parlé à Jacobszone d'une bande de voleurs qui se tenaient cachés dans les bois des environs, dit Katheliyne.

—Mais des voleurs auraient plutôt pensé au butin; ils auraient fait main basse sur des objets de voleur.

—C'est vrai!

—Peut-être quelques-uns de vos anciens ennemis? dit Daniel.

—Impossible, messire; que leur a fait ma pauvre enfant.

—Qui sait? murmura Daniel. Dès que le vieux duc fut décédé on a pu prévoir que vous seriez rétabli dans votre charge à la cour. Si la haine les avait poussés à vous frapper de ce coup terrible!

Jacobszone réfléchit un moment à cette supposition, mais bientôt il secoua la tête en signe de dénégation.

—Non, fit-il, je n'ai pas d'ennemis personnels. Et si quelqu'un, pour des causes politiques, me voulait tant de mal, pourquoi ne m'aurait-il pas plutôt fait disparaître de ce monde?

—Partons, Daniel, dit Walter avec impatience. Nous perdons trop de temps ici.

—Mais sans un indice nous n'avons aucun espoir de réussir, dit Daniel. Vous entendez bien que Jacobszone a employé tous les moyens.

—C'est égal. Le sol me brûle les pieds. Dans l'activité de nos recherches, je retrouverai des forces et des consolations. O Dieu, ma pauvre Bertine, où est-elle? Quel est son sort? Viens, viens mon ami.

Il saisit la main de Daniel et voulut le forcer à le suivre; mais à ce moment, par la porte ouverte, ils virent s'avancer un individu dont l'étrange costume frappa singulièrement leur attention.

C'était un homme encore jeune, aux cheveux crépus et au visage d'un brun foncé; tout son corps était couvert de peaux de chèvre; ses pieds mêmes en étaient enveloppés. Une peau de moutons pendait sur son épaule gauche; il tenait à la main un long bâton noueux. C'était probablement un berger.

Il entra sans saluer, en regardant autour de lui d'un air méfiant. Et après avoir examiné tout le monde, il demanda :

—Suis-je bien ici au Repos de la forêt? Oui? y a-t-il ici quelqu'un qui s'appelle Segher Jacobszone?

—Voilà Segher Jacobszone, dit Daniel.

Le berger s'approcha du vieillard et lui murmura quelques paroles à l'oreille.

Jacobszone devint pâle comme un linge et se mit à trembler; mais un éclair de joie brilla dans ses yeux.

—Ciel! s'écria Walter, il apporte des nouvelles de Bertine.

Le berger mit la main sur la bouche de Jacobszone pour l'empêcher de répondre, et continua de lui parler à l'oreille.

—Venez, dit le vieillard en se levant, venez, nous serons seuls.

Et tous deux disparurent dans la chambre voisine dont la porte se referma derrière eux.

Pendant assez longtemps, Daniel, Walter et Kathelyne, frémissant d'angoisse et de curiosité, restèrent debout au milieu de la chambre, les yeux fixés sur la porte. Leur coeur battait violemment, et ils n'échangeaient pas une parole.

La porte se rouvrit; le berger, toujours silencieux traversa rapidement la chambre et sortit de la maison.

Puis le vieux Jacobszone reparut à son tour, les larmes aux yeux, et le visage bouleversé par une expression d'épouvante.

—Que savez-vous, mon père? parlez, dit Walter en lui prenant les mains. Où est Bertine?

—Elle est prisonnière au château de Laugemarck, dans un cachot souterrain.

—Ah!

—Vovez-vous bien que je ne me trompais pas? s'é-

cria Daniel, pendant que Walter frémissait d'indignation. Il bondit vers le vieillard.

—Vous pleurez, mon père, et Bertine vit, et nous savons où elle est!

—Je devrais en effet bénir la Providence, mais ma pauvre enfant est en danger de mort. Ce berger est le fils de la femme charger de surveiller Bertine dans sa prison. C'est par pitié qu'elle trahit le secret de ses maîtres. Elle nous conjure de chercher en toute hâte les moyens de délivrer Bertine, sans quoi il sera peut-être trop tard. Mon enfant, ma malheureuse enfant! sir Walter, montez à cheval, courez à Bruges, jetez-vous aux pieds de notre gracieux duc, et implorez son secours!

—Le duc? s'écria Walter, mais il est à Gand et n'aurait pas le temps de m'écouter. Il se passerait au moins huit jours. Ah! maintenant je n'ai plus besoin des conseils de personne! Demain vous reverrez Bertine dans vos bras ou la mort aura étouffé mon coeur ma dernière espérance avec mon dernier chagrin. Je vole à Staden. Rien ne peut me retenir. Venez-y aussi, Jacobszone, et puisque vous êtes un vaillant homme de guerre, prenez votre épée, et aidez-moi à délivrer votre enfant.

En achevant ces mots, il sortit et sauta en selle. Il adressa encore quelques paroles d'encouragement et de consolation à Jacobszone et à la vieille Kathelyne, pui il piqua des deux, et, suivi de son ami, il disparut comme un flèche dans l'étroit sentier.

VII

Le jour commençait à poindre, le ciel s'éclairait de teintes pâles, tandis que la terre restait enveloppée dans un brouillard gris qui ne donnait aux objets qu'une forme indécise.

La principale tour de Laugemarck était entourée, à une grande hauteur, d'une galerie de pierre d'où la vue s'étendait sur tout le pays.

Dans cette galerie se tenait une sentinelle avec un grand cor de chasse. Elle s'appuyait contre le mur extérieur de la tour, laissait pendre sa tête sur sa poitrine, et fermait parfois les yeux comme si elle était accablée de sommeil.

La cloche de l'église du village jeta quelques sons dans les airs. Au premier son, le factionnaire s'éveilla avec un gai sourire. Il ouvrit une petite porte et entra dans la tour, où un autre homme d'armes dormait étendu sur un banc de repos.

Il réveilla le dormeur et lui dit :

—Eh ! Norbert, lève-toi. C'est l'heure de ta garde.. A mon tour de dormir.

Norbert se frotta les yeux, prit le cor de chasse des mains de son camarade, et grommela, encore à moitié assoupi :

—Quelle sotte fantaisie, n'est-ce pas, André, de nous faire passer la nuit entre ciel et terre ! Que craignent donc nos maîtres ! Il n'y a pas de guerre dans le pays, et les voleurs ne peuvent pourtant pas traverser le fossé

à la nage et grimper le long des murailles. Le pont est levé et la herse est baissée : il n'y a pas une souris qui puisse pénétrer dans le château.

—Oui, mais si les Gantois ou les Brugeois entraient en lutte avec le duc pour leurs libertés, ils se mettraient en campagne par milliers, et, tu le sais dans ce cas, la première chose qu'ils font, c'est d'assiéger les châteaux. Il faut donc veiller. Va vite prendre ton tour de garde, car j'ai grande envie de dormir.

Norbert sortit de la tour, André se laissa tomber sur le banc de bois où il s'étendit avec un soupir de contentement, et ferma les yeux.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il reposait délicieusement, lorsque Norbert rentra, et secoua son camarade par le bras en lui disant avec un accent singulier :

—André, André, viens vite dehors.

—Laisse-moi tranquille, grogna l'autre ; je venais justement de m'endormir.

—Non, non, il faut te lever, tout de suite ! J'aperçois dans la campagne quelque chose d'incompréhensible. Peut-être les Brugeois et les Gantois révoltés contre le nouveau duc.

—Que diable aperçois-tu dans la campagne ?

—Je ne le sais pas moi-même ; il ne fait pas encore assez clair. Dans le bois, du côté du Nord, il me semble que je vois étinceler sous le feuillage les armes brillantes de plusieurs centaines d'hommes.

Tous deux rentrèrent dans la galerie, et Norbert montra la direction dans laquelle il avait cru voir des hommes armés.

—En effet, murmura André. Qu'est-ce que cela peut être ! Les Gantois, sans doute. Ces diables enragés ne nous laisseront donc jamais la paix ?... Je descends au plus vite pour éveiller le sergent. En attendant, continue à observer.

Quelques minutes après le sergent monta à la tour.

Il regarda un moment en silence dans la direction indiquée, puis il dit avec surprise :

—Ce sont les Brugeois. Ils ont saisi l'occasion de la mort du duc pour se mettre en révolte. Ah ! mes gaillards, nous allons avoir de la besogne. Norbert, prends le cor d'alarme, et sonne de toute la force de tes poumons ! Aux armes, aux armes !

Aussitôt les sons précipités du cor retentirent dans le château et par toutes les campagnes environnantes.

De tous les bâtiments du château sortirent en courant des hommes armés qui vinrent se ranger sur le large rempart où ils voyaient leur sergent debout.

Le jour s'était tout à fait levé, et l'on pouvait mieux distinguer ce qui avait poussé le sergent à donner le signal d'alarme.

Dans la profondeur encore obscure de la forêt, on voyait aller et venir des centaines d'hommes qui semblait occupés d'un travail pressé. Leurs armes qui étincelaient aux premières clartés du jour, disaient suffisamment qu'ils n'avaient pas d'intentions bienveillantes.

Le vieux seigneur Van Laugemarck monta sur les remparts avec son fils Otto.

Tous deux regardèrent un moment la campagne.

—Sans doute, ce sont des révoltés, dit Otto. Nous savons que ces orgueilleuses et puissantes communes ne cherchent qu'une occasion de courir aux armes contre leurs princes. Cette occasion est la mort de notre vieux duc.

—Ah ! Je vois ce qu'ils font là-bas ! s'écria le sergent. Ils sont occupés à lier ensemble des branches d'arbres. Malheureusement ils sont hors d'atteinte, sans cela nos arbalètes les troubleraient un peu dans leur besogne.

—Des branches d'arbres ? répéta le vieux baron de Laugemarck. Ils veulent donc combler nos fossés et

escalader nos murailles?... Soldats, je me fie à votre bravoure. Il n'est pas facile d'assiéger ce château fort, et si vous vous défendez courageusement, le nombre ne peut rien contre nous. Remplissez vos carquois de flèches, ramassez des pierres, et, si vous avez le temps, mettez des chaudières d'huile sur le feu.

—Voyez, voyez, un héhaut d'armes sort du bois; il sonne du cor! dit Otto. Nous allons savoir quels sont nos ennemis, et ce qu'ils osent exiger de nous.

En ce moment, Judith parut à son tour sur les remparts et demanda:

—Mon père, que se passe-t-il! Sommes-nous menacés de danger?

—Voyez là-bas dans le bois ce fourmillement d'hommes armés, répondit Otto.

—Viennent-ils assiéger notre château, mon frère?

—Nous ne le savons pas encore. Voyez s'approcher le héraut d'armes; il va nous apprendre ce qu'on nous veut.

—Allez, Judith, retournez dans votre appartement et tenez-vous en repos, dit le vieux baron de Laugemarck. Ce n'est pas ici la place des femmes. Bientôt peut-être les flèches vont siffler à travers les airs.

—Croyez-vous donc que j'aie peur, mon père? demanda la jeune fille avec un fier sourire.

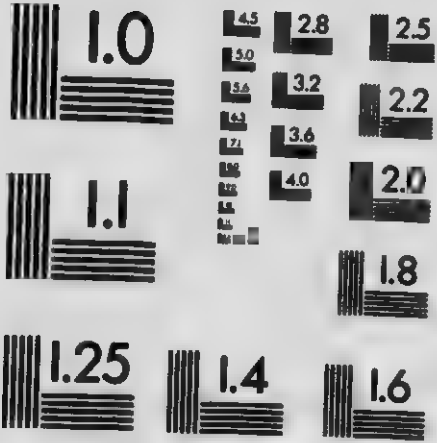
—N'importe, ma fille. Dès que nous aurons reçu le héraut, vous rentrerez dans votre chambre, du moins si nous avons réellement affaire à des ennemis.

Pendant ce temps-là les hommes étaient occupés à monter sur les murailles des tas de pierres et des poutres. Quelques-uns apportaient de longs crocs et de grandes fourches qui devaient servir à renverser les assaillants de leurs échelles, s'ils osaient réellement tenter une escalade.

—Sergent, allez ouvrir la porte pour recevoir l'en-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

voyé, ordonna le vieux chevalier. Conduisez-le les yeux bandés dans la salle d'armes.

En achevant ces mots il descendit des remparts et se rendit, suivi d'Otta et de Judith, dans une grande salle, dont les murs étaient couverts de panoplies, d'armures, de cuirasses, de cottes de mailles, de boucliers, de casques et d'épées.

Bientôt le sergent introduisit le héraut d'armes, auquel on ôta son bandeau.

—Qui est votre maître, et quel message nous apportez-vous? demanda le vieux chevalier.

—Mon maître est mesirse Walter, seigneur de Staden, répondit le héraut.

—O ciel, messire Walter? Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Judith en pâlissant.

—Et mon message, que je ne connais pas, est contenu dans cette lettre, dit le héraut en tendant un papier plié et scellé.

Otto, qui pressentait probablement ce que la lettre pouvait renfermer, grondait à part lui comme une bête fauve et serrait les poings. Les yeux de Judith lançaient des flammes, et un sourire de sarcasme et d'indignation plissait ses lèvres minces.

Elle fixait ses regards, avec une curiosité fébrile, sur son père qui déployait la missive. Elle remarqua qu'à la lecture du contenu il tressaillit, et que ses doigts froissèrent convulsivement le papier.

Le vieux chevalier s'efforça de dominer sa colère, et dit à l'envoyé avec un calme apparent:

—Apprenez à votre impudent maître que je méprise ses menaces. S'il veut verser le sang en l'honneur d'une femme de basse extraction, que ce sang retombe sur sa tête. Je n'ai pas d'autre réponse à lui donner. Sergent, reconduisez le héraut, et préparez tout pour une mâle défense.

Quand le héraut fut parti, Otto et Judith s'écrièrent ensemble :

—Mon père, mon père, qu'y a-t-il dans cette lettre insultante ?

—Ecoutez, mes enfants, et contenez votre indignation. C'est inouï, une ruse aussi enfantine. Et il croit nous effrayer avec cela !

Il lut lentement, et avec une accent de sarcasme :

" Walter Van Staden à sir Guillaume, seigneur de Laugemarck. Vous détenez, contre tout droit, dans votre château, une noble demoiselle du nom de Bertine Jacobszone de Ter Heyden..."

—Que nous chante-t-il là d'une noble demoiselle ? interrompit Otto.

—Il est fou, où il nous croit stupides, dit Judith.

—Pas encore, écoutez, reprit le vieux seigneur.

" La demoiselle Bertine, dont le père vient d'être anobli par notre gracieux souverain, est ma fiancée par la volonté du duc Charles lui-même. "

—Sa fiancée ? Ah ! ah ! quel ridicule mensonge ! s'écria Judith avec un rire forcé, tandis que la pâleur de ses joues et le frémissement de ses lèvres trahissaient l'angoisse et la jalousie qui la dévoraient.

—Et que dit encore cette misérable lettre ? demanda Otto.

—Inutile de vous la lire tout entière, messire Walter, qui devait être votre époux, Judith, messire Walter nous donne un quart d'heure pour lui livrer la vile créature qui est la cause de notre honte, sinon, il assiégera notre château fort, et il affirme qu'il arrachera la prisonnière de son cachot, dût-il pour cela massacrer tout ce qui se trouve dans cette enceinte.

—Qu'il vienne ! cria Otto. Il mourra de ma main. Je laverai dans son sang l'injure qu'il fait à ma soeur et à nous-mêmes.

—Mais, mon frère, dit Judith les larmes aux yeux,

si nous étions impuissants à lui résister? La méprisable charmeresse triompherait-elle vraiment, et usurperait-elle ma place auprès de lui? Serai-je condamnée à le voir, et à mourir de douleur et de honte?

—Pourquoi craindre, ma fille ?dit le vieux chevalier. Que peut sir Walter contre notre château

—Ma soeur a raison, répliqua Otto: nous devons tout prévoir. Si nous succombons, il ne faut pas que la prisonnière vive.

—Voudriez-vous la faire périr tout de suite, mon fils.

—Non, mais que le bourreau se tienne prêt dans son cachot, la hache à la main. S'il arrivait que nous eussions à redouter une défaite, un seul signe suffira pour faire manquer à messire Walter le but de son agression.

—C'est bien, donnez au bourreau les ordres nécessaires, dit le vieux seigneur. Maintenant, montons aux remparts, Otto, car le quart d'heure sera bientôt passé. Peut-être messire Walter a-t-il espéré nous intimider par de vaines menaces. Qui sait s'il osera risquer l'attaque?... Vous, Judith, retirezvous.

—Laissez-moi vous suivre, mon père. Dès qu'il y aura apparence de danger, je me mettrai à l'abri.

En arrivant sur les remparts, Otto fit signe à un homme de grande taille de s'approcher et lui dit à l'oreille:

—Dans le cachot, sous la tour Orientale, une femme est prisonnière. C'est pour la délivrer qu'on tente ce fol assaut. Vous descendrez dans sa prison et vous vous tiendrez prêt à lui trancher la tête. Fermez la porte en dedans, si l'on fait le moindre effort pour l'ouvrir violemment. Puis-je me fier à vous?

—Vous le savez bien, messire répondit le prévôt. Vos ordres seront exécutés.

—Je vous accompagnerai, dit Judith, car sans cela on refuserait peut-être de vous ouvrir le cachot.

Elle se disposait à descendre avec le bourreau. Otto la retint.

—Attendez encore un peu, dit-il. Si l'ennemi renonce à son attaque, il devient inutile de descendre dans le souterrain.

Les hommes qui composaient la garnison du château, sans cesser de se préparer à la défense, ne quittaient pas la forêt des yeux. Il faisait maintenant grand jour, et l'on distinguait nettement les mouvements de l'ennemi, lorsqu'il n'était pas abrité par le feuillage. On pouvait voir les hommes se rassembler et se masser en lignes régulières.

En effet ils sortirent de dessous les arbres, s'avancèrent en rase campagne et déployèrent bientôt leur ordre de bataille.

D'abord une centaine d'hommes armés d'arbalètes avaient pour mission de chasser la garnson des remparts à coups de flèches.

Une autre centaine d'hommes chargés de bottes de branchages, étaient chargés de combler le fossé.

Enfin une troupe considérable portait de longues échelles pour escalader le mur d'enceinte et donner l'assaut à la forteresse.

—Messire Walter a rassemblé tous les hommes de son fief, dit le vieux baron de Laugemarck; à part quelques archers, je ne vois là que des paysans et des vilains, que peuvent faire contre nous ces hordes-là?

Otto se tourna vers le prévôt et cria:

—Maintenant, plus de doute possible. L'attaque va commencer. Descendez dans le cachot et faites ce que je vous ai dit.

—Il sera fait selon votre volonté, messire, répondit le bourreau.

—Suivez-moi, je vous guiderai, dit Judith en descendant des remparts, et se dirigeant vers un des angles de la cour. Si vous remplissez fidèlement et im-

pitoyablement votre devoir, vous recevrez une riche récompense.

—Commandez, mademoiselle, j'obéis.

Lorsqu'ils entrèrent dans le couloir souterrain qui aboutissait au cachot, Judith se fit reconnaître de la geôlière, et la porte s'ouvrit.

A la vue du bourreau, la vieille femme poussa un cri d'angoisse et Bertine recula en frisonnant jusqu'à la muraille.

—Donnez-moi la clef, dit Judith à la geôlière.

Celle-ci obéit.

—Maintenant, sortez d'ici, et remontez. N'entendez-vous pas?

—A! ! mademoiselle Judith! s'écria la vieille femme en joignant les mains. Le bourreau? le bourreau? Doit-elle mourir, ô Dieu?

—Que vous importe? sortez!

—Elle est innocente, mademoiselle. Ayez pitié de la pauvre enfant.

—Pitié! ricana Judith! pitié de la miséable créature qui est la cause de mon désespoir et de ma honte! sortirez-vous, à la fin, ou faut-il que je vous fasse enchaîner?

La vieille femme sortit en jetant un cri d'épouvante. Judith ferma la porte à l'intérieur et mit la clef dans sa poche.

Bertine se traînant à genoux lui demanda grâce.

—Ayez pitié de mon sort, ma bonne demoiselle, s'écria-t-elle. Dieu vous récompensera. Je suis encore si jeune, et j'ai un père qui en mourra. Oh! ne me tuez pas, ne me tuez pas.

Mais les regards triomphants de Judith, qui lui glaçaient le sang dans les veines, et l'effrayante impassobilité du prévôt qui la regardait, appuyé sur sa hache, firent expirer les paroles sur ses lèvres, et toute espérance s'évanouit dans son coeur. Elle mit ses mains

ses yeux en poussant un cri de détresse, laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et resta ainsi immobile sur ses deux genoux, se repliant sur elle-même, comme si elle attendait à chaque instant le coup de hache qui devait lui ôter la vie.

Après avoir considéré un moment Bertine tremblante et anéantie, Judith de Laugemarck lui dit:

—Vous croyez que nous venons pour vous tuer? Cela dépend de certaine circonstance...

—Oh! merci, merci! gémit Bertine en levant les mains. Soyez bénie pour cet espoir, mademoiselle!

—Tenez-vous tranquille et écoutez! reprit Judith d'un ton tranchant et impérieux. Je veux vous expliquer à quel fil ténu votre vie est attachée... Entendez-vous au dehors ces sons du cor, ces commandements, ces cris confus et ces hurlements? C'est un combat sanglant, messire Walter est venu pour vous délivrer...

—Pour me délivrer? lui! Oh! que le bon Dieu, dans sa miséricorde, lui donne la victoire!

—Cette nouvelle vous réjouit, insensée? Vous souhaitez donc la mort? si messire Walter pénétrait dans le château, sa victoire serait scellée par un coup de cette hache, et votre tête roulerait à mes pieds. Oui, oui, tremblez, frémissez d'épouvante; car vous ne sortirez pas vivante de ce cachot... Et il faut que vous sachiez tout, pour que cette idée vous ronge le coeur comme la morsure d'un serpent, messire Walter nous a écrit une lettre où il prétend que le duc a élevé votre père à la chevalerie. Il n'y aurait donc plus d'obstacle à votre amour. Vous seriez devenue une noble dame, et l'heureuse épouse de messire Waltr. Il dit même dans sa lettre que le duc veut ce mariage...

Une étincelle, un éclair de joie irréfléchie brilla dans les yeux de Bertine.

—Oui, oui, réjouissez-vous, impudente, reprit Ju-

dith en continuant ses amers sarcasmes. Vous seriez la fiancée, et moi, la dédaignée, l'outragée, je deviendrais la risée de tous ceux qui nous connaissent, et je passerais mes tristes jours dans la honte et le chagrin? oh non! si je ne puis plus être heureuse sur terre, du moins vous ne bâtirez pas l'édifice de votre orgueil sur les ruines du mien.

En entendant ces cruelles paroles, Bertine reprit son attitude désespérée.

—Après avoir écouté un moment, Judith dit au bourreau:

—Le bruit diminue au dehors. Nos ennemis seront sans doute repoussés.

Elle n'avait pas encore fini de parler que le cor retentit avec une force nouvelle, et qu'on entendit des cris de combat se croiser dans les airs.

—Ils tentent une nouvelle attaque. mademoiselle, dit le bourreau.

—En tous cas, une mort immédiate pour vous, indigne créature, ou une prison perpétuelle dit Judith à la jeune fille qui venait de faire encore un mouvement.

—Le combat est acharné, murmura le bourreau. Ils doivent être forts.

—Mais, Dieu me pardonne, dit Judith, je crois qu'on se bat au-dessus de nos tête. Qu'est-ce que cela signifie?

—Je ne sais, mademoiselle; peut-être l'ennemi est-il parvenu à escalader les murailles.

—Walter pourrait l'emporter, ô ciel! Alors il descendrait avec ses hommes dans le cachot, et voudrait ouvrir la porte par force?... Levez votre hache... comme cela. A mon premier signe, tranchez lui la tête!

—Je suis prêt, mademoiselle... Voilà que le bruit diminue de nouveau. Ils sont peut-être repoussés une seconde fois.

—C'est égal, tenez toujours votre hache levée.

Le bourreau se trompait complètement sur ce qui se passait au-dessus de sa tête.

Après deux furieux assauts Walter Van Staden et ses hommes avaient réussi à escalader les remparts et à s'y maintenir. Assisté de son ami Daniel et du vieux Jacobszone, il avait attaqué la garnison avec un si irrésistible élan qu'en peu d'instants il l'avait culbutée et faite prisonnière.

On voyait maintenant la plupart des hommes d'armes de Laugemarck désarmés au milieu de la cour intérieure.

A peine quelques-uns s'étaient-ils réfugiés avec leurs maîtres dans une pièce du rez-de-chaussée, où ils se défendaient encore avec l'énergie du désespoir.

Mais bientôt ils furent défaits comme les autres, et mis hors d'état de continuer la lutte.

Daniel avait renversé Otto. Jacobszone avait arrachée l'épée des mains du vieux seigneur de Laugearck.

Walter s'élança en avant en s'écriant:

—Vous êtes mes prisonniers. Je puis faire de vous ce que bon me semble; mais je ne commettrai pas de cruautés inutiles. Subissez votre défaite avec résignation, messire Van Laugemarck. Dites-moi où est Bertine. Conduisez-moi à son cachot, et s'il ne lui est pas arrivé de mal, je me montrerai magnanime.

—Bertine est morte! s'écria Otto en ricanant.

—Morte! mon enfant morte? gémit Jacobszone.

—Le prévôt vient de lui trancher la tête... Ah! ah! elle ne deviendra pas votre femme, messire Walter Van Staden! reprit Otto qui s'était relevé, et bravait les menaces de ses vainqueurs.

—Alors préparez-vous à mourir dans d'affreuses tortures, répondit Walter. Je trouverai parmi mes hommes assez de bourreaux pour vous torturer, monstre que vous êtes!

—Mon fils vous trompe, dit le vieux châtelain de Laugemarck. Bertine vit probablement encore. Voulez-vous me promettre que vous ne ferez de mal ni à mon fils, ni à ma fille, ni à moi-même!

—Tout, je vous accorde tout, si vous nous rendez Bertine saine et sauve, affirma Walter.

—Et quitterez-vous notre château aujourd'hui même?

—Avec Bertine? sur le champ, sans butin et sans vengeance.

—Et bien, écoutez, et faites bien attention à mes paroles. Si l'on vous entend approcher du cachot où Bertine est prisonnière, le bourreau lui tranchera la tête... à moins que ce ne soit déjà fait! Donnez-moi donc la liberté pour quelques instants. Laissez-moi descendre seul dans sa prison; et, si elle vit encore, je la ramène dans les bras de son père.

—Mon père, mon père, que voulez-vous faire? s'écria Otto. Ayez pitié de ma soeur. Vous allez rendre heureuse et fière cette indigne et artificieuse créature! Une si sanglante injure?... Plutôt cent fois mourir!

—Laissez aller en liberté le seigneur de Laugemarck, commanda Walter. S'il nous trompait, ni lui ni aucun des siens n'échapperaient au plus cruel supplice.

Le vieux châtelain, que tout le monde suivait d'un regard anxieux, se dirigea vers l'un des angles de la grande cour, et disparut dans une allée obscure.

Lorsqu'il commença à descendre les degrés, il s'efforça de marcher aussi légèrement que possible, et il s'avança enfin, assourdissant le bruit de ses pas comme un voleur, vers la porte du cachot souterrain.

Là, il dit sans élever la voix:

—Judith, Judith, laissez-moi entrer.

—Sommes-nous vainqueurs, mon père? demanda la jeune fille.

—Oui, répondit-il, tout est fini.

La porte s'ouvrit, et le seigneur de Laugemarck entra.

—Vous, dit-il au prévôt, remontez vite. On a besoin de vous là-haut.

—Ainsi, mon père, nous avons repoussé victorieusement l'assaut? demanda Judith triomphante.

—Donnez-moi la clef.

—Pourquoi?

—Donnez-la moi, vous dis-je.

Le vieux chevalier la lui prit, puis s'approchant de Bertine agenouillée, il la saisit par la main et lui dit:

Levez-vous, ma fille; vous êtes libre. Votre père vous attend. Je vais vous conduire auprès de lui.

—O mon Dieu, soyez béni, s'écria Bertine en se levant toute joyeuse. Mon père, mon bon père, où êtes-vous?

—Qu'est-ce que cela signifie? murmura Judith en grinçant des dents. Et nous sommes vainqueurs? Hélas! mon père, perdez-vous la raison?

—Taisez-vous Judith, et écoutez-moi. Je n'ai pas beaucoup de temps pour m'expliquer. Notre château est pris. Tous nos hommes sont blessés ou prisonniers. Si l'on ne rend pas Bertine saine et sauve à son père, nous devons tous mourir aujourd'hui: vous, votre frère et moi, et notre race finira avec nous!

—Et vous allez laisser triompher les perfides ennemis de mon honneur et de mon bonheur, murmurla Judith tremblante de rage. Vous allez la conduire dans ses bras à lui, à ce Walter qui me condamne à une honte éternelle? Oh! non, non, elle mourra. Je veux la déchirer en pièces avec mes ongles.

Et elle se débattit violemment contre son père qui s'était placé entre elle et Bertine épouvantée; mais il était fort et la retint si solidement par la taille qu'elle ne put faire un mouvement.

Alors, de la poitrine oppressée de Judith sortit un

cri furieux, une malédiction inarticulée; ses muscles se détendirent, et le vieux chevalier la sentit peser plus lourdement sur ses bras.

Elle était évanouie.

Son père la posa doucement sur la paille, et dit à Bertine:

—Maintenant suivez-moi.

Dans la pensée que Judith reviendrait à elle au bout de quelques instants, et qu'elle donnerait un libre cours à sa soif de vengeance, il ferma en dehors la porte du cachot, avec l'intention de revenir la chercher le plus tôt possible, et de lui porter les secours si elle en avait besoin.

Il monta l'escalier le premier, regardant de temps en temps derrière lui, pour être certain que la jeune fille le suivait.

Bertine avait à peine la force de gravir les marches. La joie la faisait chanceler; son coeur battait avec violence. Elle avait été condamnée à mort. Le bourreau avait tenu la hache levée au-dessus de sa tête; toute espérance d'ici-bas l'avait abandonnée; elle avait dit un dernier adieu à tous ceux qu'elle aimait... et maintenant, maintenant elle allait embrasser son père! Walter avait peut-être versé son sang pour elle. Il était son sauveur; elle allait le voir!

Une fois entrée dans le long corridor voûté, il lui fut impossible de contenir plus longtemps son impatience. Elle dépassa le vieux châtelain et courut, légère comme une biche jusqu'à l'extrémité où elle apercevait la lumière du jour.

Lorsqu'elle arriva au grand air, elle fut saluée par une longue acclamation, et vit accourir vers elle son père, Walter et Daniel, qui lui tendaient les bras.

Des larmes de joie ruisselaient sur le visage vénérable du vieux Jacobszone lorsqu'il pressa sa fille sur son coeur palpitant, mais elle, après l'avoir embrassé cent

fois en poussant mille joyeuses exclamations, se déroba à son étreinte et se jeta au cou de Walter, en s'écriant.

—O mon noble libérateur, que Dieu, dans sa haute justice, vous comble de bonheur... Et vous aussi Daniel, son bon, son fidèle ami!

Et elle embrassa également Daniel qui pleurait d'attendrissement.

Walter la prit par la main, fit quelques pas avec elle pour la présenter à ses hommes d'armes et à ses autres compagnons, et s'écria en leur jetant un regard où brillaient la joie et la fierté:

—Soldats, vaillants habitants de Staden, saluez votre maîtresse, la noble demoiselle Bertine Jacobszone de Ter Heyden. Par la volonté de notre gracieux duc Charles, elle devient mon épouse bien-aimée.

Et il la prit dans ses bras, et la pressa tendrement sur son coeur.

L'air retentit de nouveau d'acclamations joyeuses.

—Vive, vive la noble dame de Staden! Honneur, honneur! s'écrièrent tous les assistants en agitant leurs mains au-dessus de leurs têtes.

FIN

VOLUMES EN VENTE

...A...

LA LITÉRATURE MODERNE

1610 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

	cts.
LE VAL MAUDIT (2 vols)	.30
LES FAUCHEURS DE LA MORT (3 vols)	.45
LES DERNIERS JOURS DE ST.-PIERRE (1 vol).....	.15
LE BOSSU (4 vols).....	.60
LA CHASSE AUX TRAITRES (5 vols)	.75
LE SERGENT BELLE ÉPÉE (3 vols)..	.45
LE MENEUR DE LOUPS (1 vol)	.15
LA FEMME DÉTECTIVE (5 vols)....	.75
LE CRIME DE LA POIVRIÈRE (4 vols)	.60
LES AMOURS DE PROVINCE (3 vols)	.45
L'AFFAIRE DE LA RUE DE PROVENCE (2 vols).....	.30
BRAS D'ACIER (1 vol)..... ...	.15
LE PACTE DE FAMINE (1 vol)	.15

Tous ces Volumes sont adressés franco sur reception du montant

LE PLUS GRAND
TOUR DE FORCE RÉALISÉ JUSQU'A
CE JOUR EN LIBRAIRIE

LE
Livre Populaire

La nouvelle Bibliothèque que nous présentons au public peut être considérée comme le prototype de la vulgarisation des romans de nos meilleurs auteurs.

C'est en même temps **le dernier mot du bon marché en Librairie.**

Qu'on en juge !

Chaque volume contient une **œuvre complète** d'un grand romancier populaire et ne coûte que

15 Centins

Et qu'on y fasse bien attention ! Pour ce prix, le LIVRE POPULAIRE ne donne pas des romans découpés en tranches, adaptés, mis au point, NON !

Chaque volume à **15 centins,** comprend une œuvre complète, sans coupure, sans qu'une ligne y manque, quelque soit l'étendue du livre.

L'ouvrage, se composait-il de deux, trois ou quatre volumes à 88 cent, coûtat-il 1 franc, 2 francs ou 15 francs, est donné intégralement dans

Un seul Volume à 15 centins.

Un exemple probant est d'ailleurs fourni par le premier volume :

Bras d'Acier

L'œuvre magistrale de ALFRED DE BREHAT, le grand romancier populaire, comprend près de

Quatre cents pages de Texte Compact

Vingt-trois Mille Sept Cents Lignes

correspondant à 30,000 lignes de journal

Un Million Cinquante-Huit Mille Lettres

Nous la donnons sans qu'il en manque un mot, et pour **15 centins,** dans le premier volume de notre série LE LIVRE POPULAIRE.

Jamais pareil effort n'a été fait en librairie, tant au point de vue du bon marché qu'à celui de l'importance de l'œuvre donnée.

Ceci semble un défi au bon sens. Non, c'est une nouvelle et peut-être l'ultime étape vers le progrès ; c'est le livre à la portée de tous, cette fois, sans que nul puisse le contester.

Et pour cela, le LIVRE POPULAIRE aura bien mérité de chacun.

Le LIVRE POPULAIRE

PARAIT A RAISON DE

Un Volume a 15 Centins,
Le Mercredi de chaque semaine.

Nomenclature des prochains volumes a paraitre

MERCREDI LE 25 OCT.

A. MATTHEY,

Vengeance Secrète

MERCREDI LE 1er NOVEMBRE

H. CONSCIENCE,

La Guerre des Paysans

MERCREDI LE 8 NOVEMBRE

E. GABORIO,

Un Coup de Revolver

Viendront ensuite les romans non moins beaux de

Adolphe Belot, Xavier de Montépin,
Ponson du Terrail, Pierre Maël,
Bubut de Laforest
Eugène Chavette, Alfred Assollant,
Maurice Montégut, etc., etc.

Or, nous ne saurions trop le répéter, chacun de ces Romans, quelle qu'en soit l'importance, paraîtra entier sans qu'un mot en ait été retranché, sans qu'il y ait jamais une "suite au prochain numéro," ni une augmentation de prix.

C. E. BEAUCHESNE & CIE. Editeur, 1610 Notre-Dame

MONTREAL.

MALADIES de la PEAU Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode du célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir de nombreux certificats constatant l'efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau.** Entre autres, un cas de Rifle de 10 ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Expédiée par la poste sur réception de $1.00, pots d'essai 50c., argent, timbres ou mandat. PHARMACIE J. E. W. LECOURS, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. En vente dans toutes les pharmacies.

ECZEMA

RIFLE

Notre catalogue de Romans "1905" est maintenant prêt. . . . .

Nous l'adressons franco sur demande.

LA LITTERATURE MODERNE

1610 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

Cartes Postales Illustrées.

GROS DETAIL

Vues de tout le Canada, très artistiques. Franco par la malle 10c la doz., prises sur les lieux 75c le 100. Nouvelle édition de luxe en couleurs, genre chromo comprenant : series amoureuses, paysages, fleurs en relief, 3 cartes pour 5 c., franco. Demandez catalogue. Tout marchand ou collectionneur sérieux résidant à Montréal qui m'enverra son adresse recevra la visite d'un agent, (soit le jour ou le soir selon le désir exprimé) qui lui fera voir des échantillons.

ROMEO ROUSSIL,

10 RUE JOLIETTE. MONTREAL

LE LIVRE POPULAIRE

Au point de vue du BON MARCHE et de la PRÉSENTATION, LE LIVRE POPULAIRE, est sans contredit, l'IMPOSSIBLE réalisé aujourd'hui.

En effet, cette nouvelle collection publiera au prix de **15 centins** les meilleures œuvres des grands romanciers aimés du public :

CHARLES MEROUVEL, PIERRE DECOURCELLE
ADOLPHE BELOT, PIERRE MAEL
EMILE GABORIAU, XAVIER DE MONTEPIN
PONSON DU TERRAIL, DURUT DE LAFOREST
EUGENE CHAVETTE, ALFRED ASSOLANT, etc.

Chaque œuvre sera complète en

UN SEUL VOLUME A 15 CENTINS

quelle qu'en soit l'étendue, et sans qu'une ligne y manque, l'ouvrage se composât-il de deux ou même trois volumes à 3.50.

Volumes déjà Parus dans cette Série :

ALFRED DE BREHAT,
Bras d'Acier.

ELIE BERTHET,
Le Pacte de Famine.

15 Centins le Volume Complet

C. E. BEAUCHESNE & CIE., Editeurs, 1610 Notre-Dame
MONTREAL.

Le 25 Oct. VENGEANCE SECRETE, par A. Matthey.